Les Machines et leur influence sur le développement de l'humanité, deux conférences faites à Paris sous les auspices de [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Passy, Frédéric (1822-1912). Auteur du texte. Les Machines et leur influence sur le développement de l'humanité, deux conférences faites à Paris sous les auspices de l'Association polytechnique, par M. Frédéric Passy. 1866.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

8°R
7153

LES MACHINES

ET LEUR INFLUENCE
SUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ

DEUX CONFÉRENCES

faites à Paris sous les auspices de l'Association polytechnique

PAR

M. FRÉDÉRIC PASSY

8°R
7153

« Aimez-vous, aidez-vous les uns les autres; car, patrons et ouvriers, vous êtes tous frères, tous membres solidaires de la grande famille sociale. » CH. LE HARDY DE BEAULIEU.

(*Du Salaire.*)

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LES MACHINES

ET LEUR INFLUENCE

SUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ

8° R
7153

Coulommiers — Imp. P. Brodard et Gallois.

DÉPÔT LÉGAL
Seine et Marne
N° 3/4
1886

LES MACHINES

ET LEUR INFLUENCE

SUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

DEUX CONFÉRENCES

faites à Paris sous les auspices de l'Association polytechnique

PAR

M. FRÉDÉRIC PASSY

« Aimez-vous, aidez-vous les uns les autres ; car, patrons et ouvriers, vous êtes tous frères, tous membres solidaires de la grande famille sociale. » CH. LE HARDY DE BEAULIEU.
(*Du Salaire.*)

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

Tous droits réservés

(C)

AVANT-PROPOS.

Ce volume n'est pas de ceux qui comportent une longue introduction; et je n'ai garde d'en infliger une au lecteur. Mon seul but, en lui adressant ces lignes, est de marquer le caractère des pages que je recommande à sa bienveillance, et de prévenir quelques critiques dont l'apparente justesse pourrait masquer à ses yeux la réelle et excessive rigueur.

Ce n'est pas un *traité* sur les machines que j'offre au public; et il ne serait pas équitable de chercher dans cette étude le même genre de mérites qu'on est en droit de demander à un

livre proprement dit. Ce sont des *Conférences*, et des conférences qui ont été véritablement prononcées. On sait combien le cadre de ces entretiens est étroitement limité; et, bien que j'aie, dans le second surtout, notablement excédé la mesure habituelle, je ne pouvais, on le comprendra sans peine, songer à dire tout ce qu'il faudrait dire pour faire d'une aussi vaste question un examen réellement complet. On sait aussi quelle place, dans ces exposés qui doivent par eux-mêmes former un tout, appartient forcément aux considérations préliminaires et aux vues générales; et je ne pouvais, paraissant pour la première fois devant un auditoire auquel personne encore n'avait parlé d'économie politique, ne pas dire bien des choses que je n'aurais pas dites si j'avais pris le problème à son rang dans le développement naturel d'un cours. La plume a ses allures, d'ailleurs, et la parole a les siennes, plus inégales, mais aussi plus vives, et qu'on ne lui interdit pas à son gré. C'est en vain qu'on

cherche à imposer au discours l'ordonnance irréprochable et la sobre sévérité de la démonstration didactique : il y faut laisser quelque chose à l'imprévu, à l'entraînement même de l'inspiration du moment; et jamais, s'il est sage, orateur digne de ce nom ne se flattera ni d'épuiser, dans la plus heureuse improvisation, tous les aspects d'un sujet de quelque importance, ni de s'y renfermer absolument.

J'oserai dire qu'il ne gagnerait pas toujours à y réussir (car la meilleure partie de sa force est dans ce mouvement même qui est le signe de la vie), et que c'est ici l'un de ces cas si nombreux où le mieux est l'ennemi du bien. Le rôle des expositions orales, le rôle surtout de ces entretiens détachés dont l'importance a tant grandi depuis quelques années, ce n'est pas, à vrai dire, de tout enseigner à qui les écoute; et de faire à volonté, selon les promesses plus ou moins honnêtes de maint prospectus, des savants en deux ou trois séances. C'est bien plutôt de préparer à la science et

d'en donner le goût en abaissant les barrières qui éloignent d'elles les esprits curieux et droits. C'est d'aplanir les difficultés ou de dissiper les préventions. C'est d'ébranler, d'intéresser, de frapper et d'émouvoir quelquefois; et le succès du professeur est suffisant lorsque, après l'avoir entendu, vous vous dites non pas qu'il ne vous a rien laissé à apprendre, mais qu'il vous en a appris assez pour vous faire sentir le besoin d'en apprendre davantage.

Ce succès, si désirable et en réalité si grand sous des apparences modestes, ces leçons l'ont-elles obtenu auprès de ceux qui les ont entendues il y a dix-huit mois? Beaucoup ont bien voulu me le dire alors; et j'ai dû les croire en voyant le fidèle empressement avec lequel, toutes les fois que j'ai eu l'occasion de remonter depuis dans la même chaire, les mêmes auditeurs sont revenus m'entourer et me soutenir de leurs sympathies.

A ce premier succès ces leçons peuvent-elles en voir succéder un autre? Puis-je, sans trop

de témérité, espérer qu'on les lise, comme on les a écoutées, avec bienveillance; et retrouveront-elles, dans cette épreuve si différente, un peu du même bon accueil, en y conservant un peu de la même utilité? On me l'a assuré aussi, et j'ai fini par me le laisser persuader. Je le devais peut-être, s'il est vrai que reconnaissance oblige, puisqu'une fois déjà, et pour tout un enseignement fidèlement recueilli par des mains affectueuses et zélées, j'avais eu la bonne fortune de voir le suffrage des lecteurs les plus compétents ratifier à loisir les encouragements, un peu suspects peut-être, d'auditeurs gagnés d'avance, par leurs services mêmes, à la science économique[1].

Je livre donc à l'impression ces conférences, les premières que j'aie eu l'honneur de faire à Paris, comme j'y ai livré jadis mes leçons de Montpellier, les premières qui aient inauguré en France l'enseignement libre de l'économie

1. Voy. *Leçons d'économie politique*, faites à Montpellier, 2e édition.

politique ; sans illusion sur leur valeur, mais sans trop d'appréhension sur leur sort. Je les imprime, comme j'ai imprimé alors celles-ci, sans leur avoir fait subir « d'autres changements qu'une révision attentive, » et en leur conservant, autant qu'il a dépendu de moi, l'accent même avec lequel elles se sont échappées de mes lèvres. Pour tant faire que de reproduire la parole, il faut, à mon avis, que ce soit la parole elle-même, avec sa chaleur propre, et non quelque correcte et froide imitation du tour oratoire. « Ce que le travail du cabinet donnerait peut-être, à ces improvisations imparfaites, de plus régulier dans la forme, ne compenserait pas, très-certainement, l'affaiblissement de l'émotion sincère qui, je le crois, s'y fait encore sentir ; et devant le lecteur qui va me juger, comme devant le public qui m'a écouté, c'est à convaincre, non à plaire, à faire pénétrer la vérité dans les esprits et dans les cœurs, non à faire applaudir son insuffisant interprète que je mets hau-

tement mon devoir et mon honneur. » C'est par cette déclaration que je terminais, il y a bientôt six ans, la préface de deux gros volumes ; c'est par elle que je termine aujourd'hui ces courtes explications sur une œuvre de moindre dimension. Puisse la même indulgence me donner raison cette fois encore !

Avril 1866.

FRÉDÉRIC PASSY.

CONFÉRENCES

SUR

LES MACHINES.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

MESDAMES, MESSIEURS,

Permettez-moi, d'abord, de vous remercier de cet accueil. Ce n'est pas à ma personne qu'il s'adresse, je le sais; c'est au professeur inconnu qu'introduit auprès de vous l'Association polytechnique; et votre bienveillance ne le refuse à aucun. Vous avez raison. Il est doux, il est glorieux, quand on a eu l'honneur de paraître devant vous et quand on a mérité d'y reparaître, de s'entendre dire, en quelque sorte, au moment où l'on franchit de nouveau le seuil de

cette salle : « Nous nous souvenons de vous et nous sommes heureux de vous revoir. » Mais il est utile, il est nécessaire souvent, quand pour la première fois on franchit ce seuil, d'y rencontrer dès l'abord ces encouragements qui semblent dire : « Nous ne savons qui vous êtes : mais vous venez à nous avec bonne volonté ; nous vous accueillons de même, faites de votre mieux et n'ayez pas peur. »

J'avais, pour ma part, d'autant plus besoin d'être ainsi rassuré contre moi-même, que la question que j'ai à traiter devant vous est vaste, délicate, controversée jusqu'à la passion et parfois jusqu'à la violence ; et que je l'aborde, en outre, dans des conditions particulièrement difficiles. Jusqu'à présent, lorsqu'il m'a été donné de parler des *machines*, ce n'a été qu'à la suite d'un enseignement plus ou moins étendu, qui, en me ramenant régulièrement devant les mêmes auditeurs, m'avait permis de m'entendre avec eux sur un certain nombre au moins de questions préliminaires, et d'asseoir dans leurs esprits les bases fondamentales et les premiers principes de la science dont je m'occupe[1]. Cette préparation

1. V. *Leçons d'économie politique*, faites à Montpellier, t. II, leçons XXI^e^, XXII^e^, XXIII^e^ et XXIV^e^. C'est dans des conditions analogues que j'ai pu depuis traiter de nouveau ce grave sujet à Bordeaux et à Nice.

me manque aujourd'hui ; et je n'ai, de plus, à ma disposition qu'un temps très-inférieur à celui que je sais par expérience être nécessaire. Je ne puis donc me flatter de n'être pas fort incomplet ; et je devrai, tout en surchargeant beaucoup mon exposé, tout en mêlant, plus qu'il ne faudrait, les aperçus généraux aux discussions spéciales, compter souvent sur votre intelligence pour suppléer d'importantes lacunes et sur votre indulgence pour les excuser.

Et, cependant, messieurs, je le dirai sans détour, j'ai désiré ce jour, et j'ai choisi ce sujet. Je l'ai choisi précisément à cause de ses difficultés, c'est-à-dire de son importance : de son importance scientifique et de son importance pratique. Je l'ai choisi parce qu'il divise, parce qu'il irrite souvent ; et que ce sont les questions qui divisent et qui irritent sur lesquelles il est le plus désirable de chercher à s'entendre par la réflexion et par l'étude. On a dit, et l'on a eu raison de le dire, que « le remède de l'agitation, c'est l'action[1]. » Le remède de la division, de l'irritation et de la violence, c'est la discussion ; la discussion franche, loyale, à cœur ouvert, et dans laquelle on cherche en commun la lumière. Elle ne

1. M. E. Bersot, dans le *Journal des Débats*, à propos de la décentralisation.

la produit pas toujours, il est vrai ; elle ne la produit qu'imparfaitement, lentement ; mais elle produit au moins l'estime et le respect. Quand bien même, après de longs efforts, on ne verrait diminuer que bien peu la distance des opinions ; quand bien même on n'aurait pas cette consolation sans égale de sentir qu'on s'est rapproché les uns des autres en s'approchant de la vérité ; ce serait quelque chose encore, ce serait beaucoup, que de l'avoir consciencieusement poursuivie ensemble et de pouvoir s'en rendre mutuellement témoignage Ceci dit, et sans autre préambule, j'entre dans le vif de la question ; et d'abord je la pose.

I

Messieurs, l'honorable président de l'Association polytechnique, M. Perdonnet, dans son intéressante conférence sur le percement des Alpes[1], vous par-

1. V. les *Entretiens populaires*, publiés par M. E. Thévenin, série

lant de l'une des plus ingénieuses inventions de notre temps — de l'une de celles qui méritent le plus, à mon avis, d'attirer la sympathique attention des économistes et des moralistes, comme indiquant peut-être l'un des meilleurs moyens de concilier un jour la vie de famille et son indépendance avec l'emploi des procédés industriels les plus avancés, le moteur Lenoir — M. Perdonnet, dis-je, prononçait devant vous l'an dernier ces paroles que je répète : « Je n'ai pas besoin sans doute de répondre au reproche adressé aux machines de priver l'homme de travail. La question est vidée depuis longtemps pour tous ceux qui ont étudié la science économique. »

Oui, la question est vidée, vidée sans retour *pour tous ceux qui ont étudié la science économique.* Mais combien, malgré l'importance de cette science, peuvent dire qu'ils l'aient *étudiée?* Et parmi ceux même qui l'ont fait, combien s'en trouve-t-il dont les convictions soient assez assurées pour ne redouter ni la surprise, ni l'entraînement ! La droiture de leur raison les conduira bien, en thèse générale, à reconnaître les avantages des machines; et ils les proclameront souvent bien haut. Mais, vienne un de ces cas particuliers dans lesquels un malaise de quelque importance accompagne une modification de l'ou-

tillage ou des procédés ; que leur intérêt personnel, ou quelque autre intérêt public ou privé qui les préoccupe, soit ou paraisse être momentanément froissé par une invention quelconque; et aussitôt ils oublieront leurs opinions habituelles pour s'élever avec amertume, avec fureur peut-être, contre l'industrie et contre ses nécessités inexorables.

Une chose est certaine, tout au moins (et cet entretien ne suffirait pas à énumérer seulement les faits éclatants qui l'attestent) : c'est que, depuis l'origine, une guerre, tantôt sourde et tantôt déclarée, tantôt légale et tantôt illégale, mais toujours acharnée et souvent violente, n'a cessé d'être faite par l'esprit d'immobilité à l'esprit de progrès; c'est que la plupart des inventions, même les plus populaires par la suite, ont rencontré d'abord l'hostilité ou la défiance, et qu'elles n'ont fait leur entrée dans le monde qu'à travers un baptême de sang et de larmes.

La fable n'est pas l'histoire, je le sais, et nous ne sommes pas forcés de prendre précisément à la lettre « cet éternel vautour » qui, selon la commune croyance de l'antiquité païenne, punissait d'un supplice sans cesse renaissant le génie audacieux du « fils de Japet. »

« Prométhée enchaîné sur son triste sommet. »

Mais, si ce n'est pas une réalité, c'est un symbole, tout au moins, et il est clair.

Plus tard, un poëte latin, Pétrone, dans un étrange et curieux passage, nous montre un ingénieux artisan qui vient, tout fier de lui-même, son marteau à la ceinture, présenter à l'Empereur un verre incassable qui se travaille comme les métaux; et l'Empereur (c'est Tibère, je crois), après s'être assuré que nul ne connaît le secret de cet homme, lui fait trancher la tête, afin que son invention disparaisse à jamais avec lui.

L'anecdote est-elle vraie; et faut-il, comme on l'a prétendu récemment, y voir une première et malheureuse apparition d'une des découvertes de notre temps, celle de l'aluminium? Je l'ignore; mais elle n'a pas besoin de cela pour être significative, et c'est à ce titre seul que je la cite en passant. L'histoire, d'ailleurs, l'histoire la plus récente, nous fournit assez d'exemples authentiques, et ils ne sont que trop douloureux.

Vous avez entendu rappeler bien des fois les *corporations* de l'ancien régime, ce mode d'organisation du travail dont bien des gens, qui heureusement pour eux ne l'ont pas connu, regrettent tous les jours les prétendus bienfaits; que d'autres, qui l'ont vu de leurs yeux, ont unanimement déclaré

intolérable; et dont je voudrais, pour vous faire comprendre à quel point il l'était en effet, pouvoir dérouler à loisir sous vos yeux les abus et les misères, les vexations sans nombre et les monstruosités mêlées de ridicules.

Qu'était-ce, au fond, que les corporations, telles du moins que les avait faites le temps en en développant les vices d'abord cachés? La coalition légale d'un petit nombre de privilégiés qui se disputaient le monopole du travail, et la proscription formelle et absolue de toute innovation qui eût pu déranger leur routine; l'asservissement de l'ouvrier; l'exploitation du consommateur; la négation du progrès.

C'était assurément une chose innocente et souhaitable, surtout en un siècle qui se proclamait si haut « le siècle des lumières, » qu'une lampe donnant enfin plus de clarté que de fumée. Mais les *établissements* du bon roi saint Louis n'avaient pas prévu cette merveille; les ordonnances de Colbert n'y avaient pas songé ; et quand le pauvre Argant, qui avait compté sans les priviléges de métiers et les règlements officiels de fabrication, voulut substituer à la mèche pleine, grossièrement immergée dans l'huile comme aux temps des Grecs, cette mèche circulaire et creuse qui active la flamme en

la plaçant entre deux courants d'air, il eut à lutter contre les plus nombreuses et les plus opiniâtres résistances, et il se vit, en fin de compte, malgré d'intelligents et généreux défenseurs, supplanté dans l'honneur comme dans le bénéfice par le pharmacien *Quinquet*[1].

Les papiers peints répondaient à des besoins sérieux et jusque-là non satisfaits d'élégance et de propreté; ils ouvraient au travail une carrière importante, et ne semblaient pouvoir nuire à personne, ni porter ombrage à aucune industrie similaire. Réveillon, cependant, abreuvé de dégoûts, n'aurait pu légalement créer cette industrie, non autorisée par les édits, si Louis XVI, pour le soustraire aux contradictions et aux procès, n'avait érigé son établissement en *Manufacture royale :* faveur, hélas! impuissante contre la haine et l'envie, et bientôt expiée par l'incendie de ses ateliers! A ce premier désordre, combien d'autres allaient succéder!

1. Franklin lui-même, dans son charmant morceau intitulé *Découverte économique*, écrit en France en 1784, appelle ces lampes « les nouvelles lampes de M. Quinquet. » Arago, justement jaloux des droits de la science, ne souffrait jamais qu'on les désignât devant lui sous un autre nom que celui de *lampes d'Argant à double courant d'air.* Abeille, inspecteur général des manufactures, avait, du vivant de l'inventeur, énergiquement défendu sa cause.

Les premiers métiers à bas n'ont pas été mieux reçus, ni en Angleterre ni en France; et plus d'une proscription a été décrétée contre eux, à l'instigation des tailleurs, alors investis de la fabrication des bas de drap.

L'inventeur de la *Jenny* du Lancastre, le célèbre barbier de Preston, Arkwright, persécuté à Manchester, a dû chercher en Écosse, selon sa propre expression, « *un rasoir pour faire la barbe* » à cette ville ingrate.

Jacquart a vu son métier détruit et sa vie menacée, aux lieux mêmes où depuis lui a été érigée une statue[1].

Et lorsqu'il s'est agi, en 1785, d'autoriser la fabrication et le port de ces étoffes aujourd'hui si répandues, les toiles peintes, un concert de récriminations furibondes s'est élevé de la plupart des villes manufacturières : de Rouen, de Tours, de Reims, d'Amiens, de Lyon, de Paris. Le royaume entier, à les entendre, « frémissait d'horreur » à cette nouvelle effroyable ; et il en résultait une

1. M. Rondelet rapporte que l'un des prudhommes-jurés qui avaient condamné le métier de Jacquart lui disait encore à lui-même, dans sa verte vieillesse : « Le plus beau jour de ma vie a été celui où j'ai fait cette belle action. » V. Rondelet, *Du spiritualisme en économie politique*, p. 48.

« commotion qui occasionnait une convulsion dans le genre nerveux politique[1]. »

La navigation à vapeur, dont on vous parlait l'autre jour, ne date que de notre siècle, et pourtant, dès 1707, un bateau, construit par l'illustre et malheureux Papin, s'apprêtait, comme épreuve décisive, à passer d'Allemagne en Angleterre. Mais les bateliers du Weser, malgré la protection puissante dont le grand savant Leibnitz couvrait publiquement l'illustre Français, mirent en pièces sa diabolique invention; et le pauvre vieillard alla, désespéré, traîner péniblement à Londres, dans les humbles fonctions de copiste de la Société royale, les dernières années de sa triste existence. Un siècle plus tard seulement, presque jour pour jour, un autre homme de génie, que la France eût dû retenir aussi, dotait le monde de cette précieuse conquête. Encouragé par le premier consul, mais découragé par l'empereur, l'Américain Fulton, après de longs et infructueux essais en Europe, rentrait, pauvre mais obstiné, dans sa patrie; et le 11 août 1807, « *le Clermont* quittait enfin le quai de New-York. Mais *le Clermont*, pour la presque totalité de ses com-

1. V. *Encyclopédie méthodique*, partie *Manufactures, arts et métiers*, au mot *inspecteurs*. Ce curieux passage est reproduit dans l'*Economie politique* de M. Droz, p. 85 et suiv.

patriotes, c'était *la Folie Fulton;* et c'est au milieu des huées et des injures de la foule que l'intrépide inventeur parvint à en gagner le bord. Cette fois le succès fut décisif, et les cris de surprise et d'admiration remplacèrent bientôt les sottes railleries. Et cependant, Fulton ayant presque aussitôt organisé un service entre New-York et Albany, personne au départ n'osa encore se confier à sa machine. Un seul voyageur, au retour, fut plus hardi. Ayant pénétré dans la cabine, il y trouva un homme occupé à écrire, auquel il demanda le prix du passage : « Six dollars, » répondit cet homme, qui était Fulton lui-même. Les ayant reçus, il les garda dans sa main et se prit à les considérer avec une telle attention que son passager ne put s'empêcher de lui demander s'il s'était trompé. Alors le grand inventeur, levant vers lui ses yeux dans lesquels brillaient de grosses larmes : « Pardonnez-moi, dit-il, mais je ne puis m'empêcher de songer que cet argent est le premier salaire que depuis tant d'années j'aie reçu pour mes peines. Je voudrais, ajouta-t-il, pouvoir consacrer le souvenir de cet instant en partageant avec vous une bouteille de vin; mais je suis trop pauvre pour vous l'offrir. Peut-être un jour me sera-t-il permis de me dédommager. » Ils se rencontrèrent, en effet, quatre

ans plus tard; et Fulton put alors fêter, comme il le désirait, son premier passager[1].

Messieurs, l'histoire de Fulton est plus éclatante que celle de la plupart des inventeurs; mais elle n'en diffère guère qu'en un point: c'est qu'un petit nombre, après avoir connu comme lui les épreuves, ont comme lui connu toutes les joies du succès et les faveurs de la fortune. Quand ce n'est pas l'incrédulité, c'est l'intérêt qui résiste; quand ce n'est pas la fausse science qui proscrit les machines, c'est la fureur populaire qui les brise; et chaque industrie a en ce genre sa douloureuse et instructive histoire. La célèbre miss Martineau, dont les *Contes sur l'économie politique* ont révélé avec tant d'éclat l'aptitude des femmes pour des études que le préjugé voudrait encore leur interdire, nous apprend que c'est « la sottise de la populace de Manchester, — qui venait de détruire les machines, au grand détriment des manufactures dont son pain dépendait, » — qui lui a révélé sa vocation, en lui inspirant son premier récit, l'*Émeute* (*The Rioters*). A Paris même, il n'y a qu'une quinzaine d'années, et dans une industrie qui se pique à bon droit de figurer parmi les plus éclairées — l'impri-

1. V. Figuier. *Histoire des découvertes modernes.*

merie, — nous avons vu les presses mécaniques brisées par ceux-là mêmes dont elles activaient alors l'emploi, sans qu'ils s'en soient trouvés mieux, que je sache. Et, pas plus tard que l'an dernier, dans une ville qui mérite amplement (je le sais), par la vivacité d'esprit comme par la douceur de caractère de ses habitants, la réputation d'intelligence et d'urbanité dont elle jouit, à Bordeaux, il a suffi de la pose de quelques bandes de fer, — d'un chemin de fer américain, pour l'appeler par son nom — entre la gare et le port, pour exciter une de ces émotions dont la soudaineté déjoue toute vigilance, et dont l'emportement laisse après soi, avec des regrets amers et d'irréparables ruines, des larmes et du sang [1].

Encore si ces emportements et ces colères n'étaient que des mouvements irréfléchis et passagers, propres à la foule ignorante et crédule qu'exaspère la souffrance. Mais ils ont été partagés souvent, ils le sont tous les jours, sous une forme ou sous une autre, par des hommes que rendent considérables leur position ou leurs lumières. C'est le grand Colbert, à qui un inventeur propose sa découverte, et

1. Juin 1863.—V. l'article du *Journal des Débats* du 25 de ce mois.

qui le congédie durement comme un ennemi du travail « par lequel il s'efforce de faire vivre honnêtement le peuple. » C'est un des anciens présidents du Mexique, le général Santa-Anna, auquel on parle d'un chemin de fer entre Vera-Cruz et Perote, et qui demande ce qu'on veut qu'il fasse des muletiers et des mulets. C'est l'historien Sismondi qui, dans ses *Nouveaux principes* d'économie politique, après avoir déclaré qu'il aime mieux « un pays *peuplé de citoyens* qu'un pays *peuplé de machines à vapeur*, » propose « que le gouvernement prenne des mesures pour empêcher le travailleur de se contenter de soupes économiques, » et se dit « presque tenté de maudire la division du travail et les manufactures. » C'est Buret, dans ses études d'ailleurs intéressantes et consciencieuses, attribuant presque exclusivement à l'industrie les tristes développements du paupérisme anglais ; ou Blanqui[1] montrant « la manufacture condamnée à travailler sans relâche, sous peine de ruine, et se ruinant à travailler ainsi ; » ou tant d'autres qui tous les jours s'élèvent contre ce qu'ils appellent, par dérision, « l'industrialisme[2]. C'est M. Michelet,

1. Dans ses notes sur A. Smith, en particulier.

2. V. notamment l'*Economie chrétienne* de M. le vicomte Alban de Villeneuve Bargemont, et le livre : *De la richesse dans les*

enfin, poussant cette exclamation au moins étrange dans la bouche d'un historien qui doit savoir combien il y a de temps que le travail est libre, et que cependant M. Jules Simon répétait, hier encore, dans un livre célèbre auquel elle a fourni son titre : « *L'ouvrière!* mot impie, sordide, qu'aucune langue n'eût jamais, qu'aucun âge n'eût compris avant cet âge de fer, et qui balancerait, à lui seul, tous nos prétendus progrès ! »

En face de telles accusations, en vérité, il est impossible de se faire illusion sur la force et l'étendue des préventions dont les machines sont l'objet ; et évidemment il n'y a rien d'exagéré dans ces paroles par lesquelles un homme d'autant de bon sens que d'esprit, l'éminent économiste Bastiat, traitant, dans un de ses plus charmants opuscules, la question qui nous occupe, signalait, dès le début, la puissance et la portée des erreurs qu'il allait combattre.

sociétés chrétiennes, de M. Ch. Périn, ouvrages à beaucoup d'égards recommandables, mais certainement injustes et excessifs par ce côté. C'est malheureusement cette injustice, beaucoup plus que les connaissances étendues et la bienveillance éclairée qui la tempèrent, que leur a tout récemment empruntée le R. P. Félix, dans ces conférences qui ont si vivement affligé toutes les personnes qui s'occupent de la science économique, et tout particulièrement celles qui sont soucieuses de l'autorité si souvent compromise de la chaire chrétienne.

« *Malédiction sur les machines! chaque année leur puissance progressive voue au paupérisme des millions d'ouvriers, en leur enlevant le travail, avec le travail le salaire, et avec le salaire le pain. Malédiction sur les machines! Voilà le cri qui s'élève du préjugé vulgaire et dont l'écho retentit dans les journaux.* »

« MAIS MAUDIRE LES MACHINES, » ajoute aussitôt Bastiat, C'EST MAUDIRE L'ESPRIT HUMAIN[1] ! »

Oui, messieurs, c'est maudire l'esprit humain; et cette pensée seule, ce me semble, devrait arrêter les imprécations prêtes à s'exhaler. C'est maudire l'esprit humain, dont les machines sont l'émanation et à la fécondité duquel elles rendent témoignage. C'est maudire le progrès, qui n'est pas possible sans elles. C'est maudire la vie même, ou du moins en méconnaître les conditions et en répudier les charges : car sans machines la vie, la vie sociale au moins, la vie supérieure aux plus grossiers instincts et aux plus obtuses sensations de la brute, n'est pas même concevable ; et l'homme, sans elles, serait le dernier des animaux.

C'est là, précisément, la vérité fondamentale qui domine tout ce sujet; et c'est elle, le plus souvent,

1. Bastiat: *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*, ou l'*Économie politique en une leçon;* § VIII, LES MACHINES.

qu'on a négligée, faute d'avoir considéré le problème dans toute son étendue. Vous venez de voir comment l'ont envisagée la plupart des écrivains, souvent distingués, qui se sont de nos jours déclarés plus particulièrement les détracteurs de l'industrie et de ses modernes développements. A leurs yeux, la question des machines est une question née d'hier, une conséquence des applications récentes de la vapeur et de l'électricité, un des caractères de *cet âge de fer* dans lequel, grâce à ces découvertes à la fois merveilleuses et redoutables, nous sommes entrés avec un imprudent empressement. Aux yeux de ceux qui savent aller au fond des choses, c'est une question vieille comme le monde, une question de tous les pays comme de tous les temps, l'*inévitable et l'éternelle question de l'amélioration de la vie humaine par le perfectionnement du travail*: c'est LA QUESTION DU PROGRÈS, je le répète; et le progrès, pour l'humanité, c'est une question de vie ou de mort.

II

On a fait beaucoup d'idylles sur l'état de nature, et l'on a vanté les douceurs de cette existence primitive, au sein de laquelle, assure-t-on, l'homme, libre du joug des lois et de la servitude des relations sociales, n'a d'autre soin que de cueillir, quand il lui plaît, « ses repas suspendus aux branches des arbres. » Je ne crois pas avoir besoin de prouver que ce sont là des tableaux de pure fantaisie, qui ne supportent pas un instant l'examen ; et que depuis longtemps la porte du paradis terrestre a été fermée pour l'humanité. La vérité, c'est que nul animal ne subsiste sans qu'il lui en coûte de la peine; mais la vérité, surtout, c'est que l'homme réduit à son dénûment naturel est, de tous les animaux, celui dont l'existence est la plus difficile et la plus précaire : c'est que, pour arracher à la création qui l'entoure les choses nécessaires au développement et au seul soutien de sa vie, il a besoin

des plus constants efforts et d'un incessant perfectionnement de lui-même.

Les autres animaux ont été créés complets, en quelque sorte ; et la Providence, qui les destinait à une existence personnelle et stationnaire, a donné à chacun, dès le premier jour, des organes immuables et des instruments appropriés au genre de vie auquel il était appelé. L'oiseau est un navire aérien, et le poisson un navire sous-marin ; la taupe est un mineur armé de pioches énergiques, et l'araignée une fileuse incomparable ; tel autre possède une scie ; tel une tarière ; tel des pinces ; ou un battoir comme le castor ; ou, comme l'abeille, le compas et l'équerre. Peut-être, dans le cours de sa carrière propre, chacun d'eux, par son expérience individuelle, parviendra-t-il à se servir mieux de ces instruments attachés à sa personne[1] ; mais ce sera tout : il ne les changera pas, et il les transmettra après lui tels qu'il les a reçus lui-même. Il en est autrement de l'homme. L'homme n'a rien, rien que ses dents et ses ongles ; il est incomplet, et c'est à lui à se compléter lui-même en se donnant les organes qui lui manquent. C'est à lui à

1. Le premier nid d'un oiseau ou d'un lapin est généralement plus imparfait que le second.

protéger son corps vulnérable et à armer ses mains débiles et dépourvues. L'homme n'a rien; mais il a les moyens, et j'ajoute l'obligation de tout acquérir; et c'est ainsi que sa faiblesse même est le fondement de sa force et le titre de sa grandeur. Grâce à ce mince détail de sa structure, à ce pouce *opposable* qui lui permet de prendre et de quitter à son gré les objets les plus divers, il peut ajouter, tour à tour, à l'effort de sa main le poids de la pierre, la portée de la branche, le tranchant du fer ou l'élasticité de l'arc. Grâce à son intelligence observatrice, à sa mémoire qui retient, à son jugement qui compare et combine, grâce surtout à cette faculté de traduire et de transmettre la pensée par la parole, qui le marque d'un caractère à part au milieu de tout son entourage et ouvre devant lui la carrière de la sociabilité la plus large, il peut, dans le cours de chaque existence d'abord, puis dans l'enchaînement des existences sans nombre qui se mêlent ou se succèdent, imiter, réunir, agrandir ou transformer ces organes dont aucun ne lui a été donné en propre, mais dont aucun ne lui est à jamais refusé. Il dispose et rassemble ainsi, pour son seul usage, toutes les pièces de l'immense arsenal disséminé entre les autres animaux : met au bout de ses doigts, pour fouiller

ou pour déchirer, des ongles d'acier plus terribles mille fois que ceux du tigre; pour creuser ou percer, des aiguillons qui traversent en un instant le bois et le métal, et des tarières qui pénètrent le sol jusque dans ses profondeurs; pour mesurer les dimensions, les températures ou les pesanteurs, des instruments d'une délicatesse et d'une précision à laquelle rien n'échappe. Il donne à son regard la puissance et la portée de celui de l'aigle, ou la merveilleuse finesse de celui de l'insecte perdu dans sa petitesse; plonge dans l'onde étonnée d'irrésistibles nageoires ou présente à l'air de vastes ailes; et ajoute, quand il lui plaît, au faible poids de son corps une masse plus pesante dix fois que le corps énorme de l'éléphant, celle de ce gigantesque marteau-pilon qui, devenu vivant, pour ainsi dire, et pénétré de la volonté qui l'anime, tantôt pétrit, avec une énergie furieuse, des pièces incandescentes de 20 et 25 000 kilogrammes, et tantôt brise avec autant de sûreté que de grâce la coque d'une noisette sans atteindre l'amande.

Tous ces instruments, tous ces procédés, depuis le plus simple jusqu'au plus compliqué, depuis l'arête de poisson ou l'épine jusqu'à la couseuse à vapeur; depuis la première fronde jusqu'à la carabine rayée à cartouches foudroyantes du *tueur de*

lions, depuis la peau ou l'écorce qui sert de canot au sauvage, jusqu'au navire à hélice qui porte dans ses flancs la force de plusieurs milliers de chevaux : tout cela, sans exception et sans différence, ce sont des machines, c'est-à-dire des moyens de défense et d'action fournis, par l'observation et par la science, à la faiblesse et à la fragilité persistantes du corps humain ; des méthodes pour obtenir davantage d'un même effort en le dirigeant mieux ; des manières, en un mot, d'agrandir la vie, en en réduisant le passif et en accroissant l'actif.

J'ajoute que, si l'éloignement et l'habitude n'altéraient gravement, à cet égard, nos impressions et nos idées, nous ne songerions pas un seul instant à voir, entre les premiers et les derniers résultats de cet incessant travail, la disproportion qui souvent nous y frappe ; et les grands changements de notre temps cesseraient de nous confondre comme des faits nouveaux.

L'apparition de la charrue n'a pas été, assurément, pour les générations qui l'ont vue se produire, une moindre innovation que celle de la locomotive ou du métier à vapeur pour la nôtre ; et le passage de la massue à la fronde, ou de la fronde à l'arc, a bien valu, peut-être, par l'importance des résultats relatifs, les transformations successives

par lesquelles l'arquebuse à fourchette est devenue l'arme maniable et sûre que nous connaissons. Ce passage n'a pas été moins difficile, d'ailleurs, et ne témoigne pas moins de la puissance progressive de l'esprit humain. « Pour un pauvre sauvage, poursuivant péniblement le gibier à coups de pierre ou à coups de bâton, épuisé par la fatigue et parvenant à peine à s'assurer la subsistance du jour, l'invention d'un instrument de chasse tel que l'arc et la flèche, sans aucune connaissance préalable des lois de la physique et de la mécanique, suppose un génie égal, au moins, à celui des Newton et des Laplace. » L'exécution n'est pas moins surprenante; et pour « s'imposer le surcroît de travail au moyen duquel, sans outils et sans expérience, il parviendra à confectionner ces armes, il faut à ce sauvage des efforts vraiment prodigieux de courage et de persévérance[1]. »

Vous le voyez donc, d'un bout à l'autre de l'échelle c'est le même phénomène; et il avait pleinement raison, cet ouvrier anglais auquel on demandait la définition des machines, quand, avec la simplicité énergique et pittoresque du langage

1. Ch. Lehardy de Beaulieu. *Traité élémentaire d'économie politique.*

populaire, il faisait cette réponse, probablement peu attendue de ses interlocuteurs : « LES MACHINES, C'EST TOUT CE QUI, EN PLUS DES ONGLES ET DES DENTS, SERT A L'HOMME POUR TRAVAILLER. » D'un seul trait de bon sens, il avait éclairé ce problème que les subtilités des savants n'ont que trop souvent obscurci.

III

Qu'il faille à l'homme, pour travailler, autre chose que ses ongles et ses dents, et qu'ainsi ces *organes complémentaires* qu'on appelle des outils ou des machines (c'est tout un, encore une fois), soient pour lui de la plus rigoureuse et de la plus absolue nécessité, c'est l'évidence même, et j'aurais honte d'insister.

Il vaut mieux, je crois, par quelques exemples empruntés aux divers ordres de travaux dans lesquels le secours des machines est le moins malaisé à évaluer, donner un aperçu — un simple et insuffisant aperçu, non une mesure — de ce que peut ajouter à

la puissance productive de l'homme, à l'étendue de ses ressources et de ses jouissances par conséquent, l'emploi de ces infatigables auxiliaires et l'habile simplification des procédés. Ici, il est vrai, ces indications sont moins nécessaires qu'ailleurs ; et je n'ai garde d'aborder devant vous, de nouveau, les questions techniques traitées vingt fois, à cette place, par de plus compétents : mais quelques mots, pour rafraîchir vos souvenirs, ne seront pas hors de propos.

Le vieil Homère, dans l'*Odyssée*, nous montre douze femmes, douze esclaves, dans le palais d'Ulysse, c'est-à-dire dans la rustique baraque où l'attendait la fidélité de Pénélope, occupées à broyer péniblement entre deux pierres le grain destiné à la consommation de chaque jour. C'est encore ainsi que les choses se passent chez les peuples arriérés, chez ceux du moins qui connaissent les céréales; en Abyssinie, en Nubie, en Algérie même, et parfois jusque sous la tente des chefs. Il n'y a pas de machines ; la sueur de la femme y supplée[1].

A combien de bouches chacune de ces malheu-

1. M. Levasseur, dans un intéressant travail sur *les quatre Ages de la civilisation en Écosse,* parle d'un voyageur rencontrant avec étonnement, de nos jours, dans l'île de Skye, deux jeunes filles occupées à cette improductive besogne.

reuses pouvait-elle fournir ainsi la farine grossière dont elle ne goûtait guère ? A vingt-cinq peut-être, et c'est beaucoup dire. Entrez dans un de ces beaux moulins pourvus de tous les perfectionnements de la science moderne, où se font régulièrement et comme d'eux-mêmes le montage, la mouture, le blutage et l'ensachage, et demandez au garçon meunier qui surveille et dirige ces opérations diverses, ce qu'il peut livrer à la consommation de ces farines de premier choix, dont il a largement sa part. Il vous répondra que c'est la ration de 4000 ou 5000 de ses semblables. Une armée de 50 000 hommes serait ainsi alimentée avec moins de peine, et mieux, que la petite cour d'Ithaque. La différence de production, dans ce cas, sans parler de la différence de qualité et de la différence d'effort, atteint, au bas mot, la proportion de 1 à 150.

Elle est moindre, mais considérable pourtant, dans l'industrie du fer, et du fourneau à la catalane au haut fourneau dont la flamme ne s'arrête ni jour ni nuit, la différence est bien de 1 à 25 ou 30 : cent cinquante kilogrammes au lieu de cinq à six. Tel établissement, à lui seul, produit journellement plus de fer que le vaste empire romain ; et l'acier, naguère si rare et si cher, l'acier dont on a dit à juste titre qu'il est la partie vive des outils et le

mordant de la main humaine, sera bientôt, s'il ne l'est déjà, grâce au procédé Bessemer et aux belles innovations de M. Krupp, aussi facile à obtenir que l'était, au siècle passé, la plus mauvaise fonte[1].

Tout transport s'est fait d'abord à dos, et la première bête de somme a été l'homme, ou la femme. Le *col*porteur, le porte*faix* (remarquez, en passant, ces expressifs enseignements de la langue), le *col* et les épaules réellement pliés sous le *faix*, s'en allait péniblement à travers les montagnes, les fondrières et les forêts, portant à petites journées, de place en place, 25 ou 30 kilogrammes de marchandises coûteuses et rares. Peu d'échanges, dans ces conditions, étaient possibles, et les objets de luxe seuls pouvaient supporter les frais et les difficultés du moindre déplacement. L'idée est venue de charger un cheval ou un âne, et du même coup dix hommes se sont trouvés déchargés ; car cette machine vivante, mieux appropriée à sa tâche, ne porte pas moins de 200 kilogr. Elle en a traîné dix fois autant sur cette machine fixe qu'on appelle une route, à l'aide de cette machine mobile qu'on appelle une voiture ; puis dix fois autant encore sur le plan plus uni et

1. V. dans Moreau de Jonnès. *Statistique de l'Industrie française*, ce qu'étaient la fonte et les autres produits usuels en 1788.

plus résistant d'un chemin de fer, et jusqu'à 100 000 kilogr. sur la mobile surface d'un canal. Enfin est venue une autre machine plus puissante — plus docile aussi, quoiqu'on en dise — ce coursier enflammé qui pèse jusqu'à 50 000 kilogrammes, et que dix et douze fois son poids n'arrêtent pas dans sa marche. Et d'une extrémité d'un pays ou même d'un continent à l'autre, avec une rapidité décuple des précédentes au besoin, des chargements prodigieux, remplissant des centaines de mètres de longues et solides voitures, ont été chaque jour entraînés sous nos yeux. Un homme, dans ces convois quotidiens de l'industrie, supérieurs parfois à ceux d'un corps en campagne, se trouve remplir l'office de 6 à 7000 des anciens porteurs. Et le conducteur du train, dont la main donne l'impulsion à ce gigantesque appareil; qui, plus sûrement que le vieil Éole, lâche ou retient à son gré dans leur prison les haleines frémissantes ; chef d'une caravane comme n'en rêvèrent jamais les plaines de l'Asie et les sables de l'Afrique, semble un de ces héros des contes de l'Orient, auxquels un irrésistible talisman assujettissait les éléments et les génies. Maint navire, pour donner par un chiffre authentique une idée exacte de cette puissance, porte dans ses flancs une force équivalente à celle de 40 ou 50 000 chevaux de chair

et d'os, autant que la cavalerie des plus puissantes armées dont l'histoire ait conservé le souvenir[1].

Que dire encore, si le temps nous manquait moins, de ces presses mécaniques qui, dans l'espace d'une heure, déposent la pensée humaine, en caractères ineffaçables et identiques, sur 10 ou 12 000 exemplaires de la plus vaste feuille; de ces métiers renvideurs ou automates (*self-acting*), grâce auxquels un homme accomplit aujourd'hui la besogne de 700 fileuses du siècle dernier; de ces *glisseries* qui, en quelques minutes, transportent au milieu des cités et au sein des eaux les forêts naguère inutiles des plus inaccessibles montagnes; de ces ponts tournants jetés, comme ceux de Kehl ou de Brest, sur les fleuves et sur les bras de mer, et dont le tablier immense s'ouvre et se referme en quelques minutes, avec la précision d'une boîte de montre, sous la main de trois ou quatre personnes au plus[2]; ou de

1. V. Michel Chevalier. Introduction aux rapports des jurys de l'Exposition, p. XXVI. Une machine d'une force nominale de 1400 chevaux, peut, dit le savant professeur, déployer au besoin une force quintuple, soit 7000. Le cheval vapeur a le double de la puissance du cheval de chair et d'os, et il peut travailler vingt-quatre heures au lieu de huit. « *Voilà donc un appareil qui représente à lui seul, quarante deux mille chevaux à l'écurie.* »

2. Chacune des parties du pont de Kehl pèse 350,000 kilog. Deux hommes suffisent à la manœuvrer. Le pont de Brest est jeté au-dessus du Penfeld, bras de mer qui sépare la ville du

ces mineurs de fer et de feu dont l'infatigable labeur supprimait hier, plus sûrement que la politique ambitieuse de Louis XIV, la barrière des Pyrénées, et qui bientôt, sur un autre point de nos frontières, ouvriront à la locomotive, symbole ardent de la fraternité humaine que n'arrêtent ni préjugés ni démarcations géographiques, un passage à travers le massif impuissant des Alpes?

Faut-il, en présence de ces prodiges de force, rappeler des prodiges d'un autre ordre : les aiguilles, à peine connues en Angleterre du temps de Marie Tudor, livrées aujourd'hui à 2 et 3 fr. le mille; les étoffes descendues, depuis le début de ce siècle, au douzième de leur prix en moyenne, en même temps qu'elles se multipliaient à proportion; le tulle en particulier tombant, grâce aux machines, de 125 fr. le yard carré à 60 c.; les plumes de fer, surgissant si merveilleusement à propos pour permettre un développement de l'écriture auquel toutes les oies

quartier de la Recouvrance. Son tablier est à 30 mètres au-dessus des basses mers, ce qui suffit pour le passage des petits bâtiments, mais non des vaisseaux de guerre. En vue de ceux-ci, il est partagé en deux volées de 84 mètres de longueur, pesant chacune plus d'un million de kilogrammes, et reposant sur deux piles en granit de 12 mètres de diamètre. Deux hommes, placés sur chaque volée, suffisent pour effectuer l'ouverture de ce gigantesque appareil en moins de dix minutes. Il n'en faut pas davantage pour rendre le pont à la circulation.

du monde n'auraient jamais suffi ; ou les boutons en porcelaine, cette nouveauté que nous avons vue naître il y a quelques années, fabriqués, presque dès leur début (en 1855) au prix inoui de 75 c. la masse (*douze grosses ou douzaines de douzaines*) et livrés, par milliers et milliers de masses, aux besoins de toute nature qui chaque jour les réclament? Ce ne sont là que des exemples, encore une fois, et je pourrais en prolonger jusqu'à demain l'énumération [1].

1. Citons encore les verres de montre, à 0,50 la grosse, ou 3 pour 1 centime, en gros, bien entendu ; les souliers fabriqués en une heure, sur mesure ; les crayons sortant par centaines de millions des ateliers d'une seule ville d'Allemagne ; et les allumettes chimiques dont le nombre et le bas prix dépassent tout ce qu'on peut imgainer. A Londres, une scierie mécanique est occupée à débiter le bois et à faire les éclisses pour les 5 milliards d'allumettes qui se font dans cette capitale. A Vienne et en Bohême, M. Pollalk et M. Furth occupent à eux deux environ 6000 ouvriers, produisant 44 millions d'allumettes. Celles de M. Furth sont vendues 10 centimes la douzaine de boîtes de 80 ; et M. de Majo, de Moravie, livre pour 0,41 une caisse de 50 boîtes de 100 chacune.

IV

Ce que de pareils progrès représentent de temps, de peines et de dépenses épargnés; ce qu'ils fournissent par conséquent de secours à la culture matérielle, intellectuelle et morale; ce qu'ils procurent de facilités nouvelles aux relations intéressées ou désintéressées des hommes entre eux; et ce qu'ils font chaque jour pour le développement des habitudes de propreté, de décence, d'élégance, d'ordre ou d'hygiène, pour le plus véritable et le plus désirable bien-être, en d'autres termes.... il serait impossible de le dire complétement, même en y consacrant de longues journées, et je n'ai garde d'y prétendre. Mais il est quelques aperçus au moins d'une importance tout à fait capitale, que je serais inexcusable de ne pas indiquer.

Le premier, le plus essentiel, celui qui à bien dire renferme tous les autres, c'est que tous ces progrès se résolvent en un véritable accroissement

de la vie; qu'ils font place sur la terre à un plus grand nombre de créatures raisonnables, et qu'ils donnent à ces créatures plus nombreuses une part d'existence plus grande. L'homme, dit une parole célèbre, ne saurait ajouter ni un jour à sa vie ni une coudée à sa taille. Assurément, si l'on entend par là, comme on doit le faire, je le crois, qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de se soustraire, même un seul instant et pour le moindre objet, à la souveraine autorité des lois éternelles qui le régissent, et qu'il n'est rien en lui qui ne soit en la main de Dieu. Mais ces lois mêmes l'ont destiné à grandir, à développer son être, à dominer le monde en le tournant mieux à son usage; et, suivant une autre parole qui ne doit pas être séparée de la précédente, à *croître* et à *multiplier*. Or, de mille forces d'abord neutres ou ennemies se faire graduellement des serviteurs et des auxiliaires, n'est-ce pas se donner des membres et même des sens nouveaux? Dégager ses pieds de la fange impure des lieux bas, et peu à peu s'élever sur l'univers dompté comme sur un piédestal, n'est-ce pas agrandir sa stature et porter plus haut sa tête? Épargner sa vie, enfin, la soustraire aux périls et aux infirmités des premiers jours, refouler les animaux qui la menacent, dissiper la fièvre qui la mine, conju-

rer la famine et la peste, se garantir des intempéries, sauver l'enfance et soutenir la vieillesse, allonger le temps en cessant de le perdre, et reculer par l'observation des règles de l'hygiène et de la morale les bornes de la longévité humaine, n'est-ce pas ajouter des jours à ses jours et des années à ses années? Si vous en doutez, écoutez ce simple calcul.

Le chemin de fer du Nord (j'en prends un au hasard), a transporté en une seule année (en 1861, je crois), 8 000 000 de voyageurs. Supposez, pour chacun de ces voyageurs, une heure d'économie, ce sont 8 000 000 d'heures; c'est-à-dire 800 000 journées de dix heures; c'est-à-dire encore 2500 à 3000 années de travail, à dix heures par jour, ou l'équivalent de 2500 à 3000 existences actives[1]. N'est-ce pas comme si pareil nombre d'hommes étaient venus s'adjoindre à la population existante, ou comme si pour cette population le temps s'était accru dans une proportion analogue? Or, je parle d'une heure; mais qui ne sait dans quelle mesure le perfectionnement des moyens de locomotion est venu, depuis un demi-siècle seulement, réduire la durée

1. Le *Metropolitan-Railway*, le chemin souterrain de Londres, transporte, dit un travail récent de M. Esquiros, 111 millions de voyageurs gagnant en moyenne une heure; c'est 38,000 années.

des déplacements? Je parle de temps épargné; mais qui ne sait que ce n'est pas de plus ou de moins de facilité qu'il s'agit, et que dans la plupart des cas ce n'est rien moins que l'impossible qui est devenu possible? L'Angleterre a devancé le continent pour les routes ainsi que pour les chemins de fer. Cependant, en 1750, la voiture publique qui faisait le service entre Édimbourg et Glasgow mettait un jour et demi pour accomplir ce trajet de 60 et quelques kilomètres. Entre Édimbourg et Londres (deux capitales!) il n'y avait, en 1763, qu'une seule voiture qui mettait quinze jours; les diligences, je ne parle pas du chemin de fer, les diligences ordinaires ont depuis mis quinze heures. Vers la même époque on lisait sur les murs l'avis suivant : « Les personnes qui voudront entreprendre le voyage de Londres à York et de York à Londres, sont prévenues qu'elles peuvent s'adresser à l'auberge du *Cygne blanc*, à Londres, ou à l'auberge du même nom à York : une diligence y est établie, et elle fera le voyage *en quatre jours*, SI DIEU LE PERMET[1]. » C'était pis encore entre Liverpool et Manchester, à l'endroit même où fut établi, il n'y a pas 35 ans, le premier chemin de fer qui ait trans-

1. M. L. Figuier, *Histoire des découvertes modernes*.

porté des voyageurs. : « Je n'ai pas de termes, disait Arthur Young, pour décrire cette route infernale. J'engage très-sérieusement les voyageurs que leur mauvaise étoile pourrait conduire dans ce pays, à tout faire pour éviter cette maudite traverse ; car il y a mille à parier contre un qu'ils s'y casseront le cou, ou au moins un bras ou une jambe.... Pour ma part, j'ai brisé trois fois ma voiture dans ces dix-huit milles d'exécrable mémoire. »

Le résultat d'un pareil état de choses, c'était la rareté et le prix élevé des transports, et par suite l'impossibilité d'exploiter même les richesses naturelles les plus abondantes, telles que les houillères de Worsley, à 12 kilomètres de Manchester. En créant, pour les rendre enfin abordables, le canal qui porte son nom et qui fut le signal d'une véritable transformation dans la navigation intérieure de l'Angleterre, le duc de Bridgewater ne fit pas moins pour la fortune de son pays que pour celle de sa famille. Et quand plus tard, le 6 octobre 1829, la célèbre locomotive de cet ouvrier de génie qui était devenu le grand mécanicien George Stephenson, *la Fusée*[1], dépassant du premier coup

1. *La Fusée*, qui remporta le prix du concours ouvert par les

les exigences et les espérances même des créateurs de la nouvelle voie de communication, eut prouvé la possibilité de faire circuler sur les rails, avec une vitesse considérable et une sécurité satisfaisante, non pas des marchandises seulement, mais des voyageurs, le nombre de ceux-ci tripla dès le premier jour, et le mouvement d'affaires le plus actif vint relier, pour accoître l'une par l'autre, les deux fortunes voisines du grand entrepôt maritime et de la puissante cité industrielle.

Mais ce ne sont pas seulement les hommes ou des marchandises précieuses à divers titres, les matériaux de construction ou les matières premières de l'industrie, le fer qui arme le travail, les vêtements qui abritent le corps ou le combustible qui donne la chaleur et la force; ce ne sont pas seulement ces biens si utiles et si nécessaires, dont la circulation active ou lente, abondante ou nulle, dépend étroitement de la nature des voies de communication et de l'état de leur matériel. C'est l'aliment direct et premier de la vie, ce qu'on appelle

directeurs du chemin de fer de Liverpool à Manchester, était présentée sous le nom des deux Stephenson, George et Robert, le père et le fils. Elle devait en grande partie sa supériorité à l'adoption de la chaudière tubulaire récemment inventée par l'ingénieur français Séguin.

spécialement les *subsistances*, et en première ligne le blé. C'est une production capricieuse que celle du blé, quoiqu'elle le soit moins que la plupart des autres, et elle trompe souvent les prévisions du cultivateur. Ni les années ni les lieux ne se ressemblent; aujourd'hui la récolte surabonde, et demain elle fait défaut; ici la vache est grasse et là elle est maigre. Comment, au milieu de toutes ces variations, arriver à une moyenne satisfaisante, et fournir à peu près le nécessaire à chaque localité et à chaque saison, sinon par une compensation incessante entre les temps et entre les lieux, par les réserves et par les déplacements? Mais déplacements et réserves supposent deux choses : la possibilité morale de les faire, c'est-à-dire une législation équitable et une opinion éclairée; et la possibilité matérielle, c'est-à-dire des procédés de conservation efficaces, des informations sûres et des moyens de transport faciles. Tout cela manquait, il n'y a pas longtemps encore, ou n'existait qu'à l'état d'ébauche imparfaite. Que faisait-on donc, quand on se trouvait sur un point frappé par la disette? Ce qu'on faisait, Messieurs? on souffrait; et quand la souffrance se prolongeait, on mourait. C'était une calamité naturelle, comme la peste ou la gelée, et nos ancêtres trouvaient cela tout sim-

ple. Au moyen âge, dans ce temps qui a eu sa grandeur, je le déclare, mais qui est loin de mériter toutefois, comme le croient les détracteurs du nôtre, l'épithète exclusive de *bon vieux temps*, peu d'années se passaient sans qu'une famine, digne de ce nom, vînt décimer cruellement la population, amenant après elle, par l'excès des privations et par l'entassement des corps sans sépulture, les épidémies les plus meurtrières. Le règne de Louis XIV, à son début comme à son terme, a connu plus d'une fois ces cruelles épreuves, et la seconde moitié du siècle dernier n'en était pas affranchie. C'est en 1770 que Turgot, intendant du Limousin, eut la douleur de voir le fléau s'abattre encore sur cette malheureuse province; et c'est alors que, par son activité infatigable, par sa prévoyance, par sa charité comme par ses incessantes exhortations à ses inférieurs et ses généreux appels à ses supérieurs, il montra avec tant d'éclat ce qu'on peut attendre d'un noble cœur servi par une intelligence d'élite. Malgré les efforts de Turgot, cependant (et c'est lui-même qui nous l'apprend) les paysans mouraient d'inanition dans leurs villages, tandis qu'à quelques lieues parfois le grain était prodigué au bétail ou pourrissait inutile : il y avait alors plus de préjugés que de routes, et les uns ne suppléaient pas aux

autres. Je ne parle pas de la famine des dernières années du siècle, résultat de l'ignorance, des passions surexcitées, des mesures arbitraires et violentes, beaucoup plus que de l'inclémence des saisons[1]. Mais dans notre dix-neuvième siècle lui-même (et quoique avec l'avénement de la liberté civile ait été close sans retour, on peut le dire, l'ère des *famines* proprement dites), combien de fois encore les moyens d'information et de transport ont-ils manqué aux jours du besoin? Un million d'hectolitres, moins peut-être, convenablement répartis, auraient, au dire des témoins compétents, conjuré la disette de 1811. Le commerce extérieur ne figure, au *Moniteur*, que par un vide; et des signes nombreux et cruels attestent l'insuffisance du commerce intérieur, entravé d'ailleurs par les mesures les plus décourageantes. L'État parvient à obtenir, à grands frais[2], une importation de 14 à 1 500 000 hectolitres en 1817; mais il s'en faut encore que ce soit assez et les prix restent élevés et surtout divergents. En 1846-47, près de 15 millions d'hectolitres, dix

1. V. le *Voyage* d'A. Young et G. de Molinari, *Conversations familières sur le commerce des grains*.

2. Au prix de 70 millions de francs. V. L. de Boislandry, *Des impôts et des charges des peuples en France*, p. 354, et l'ouvrage déjà cité de M. de Molinari, qui reproduit ce passage.

fois autant qu'en 1817, purent être amenés dans les ports. C'était assez, c'était trop même; car 3 ou 4 millions furent inutiles et ne firent que peser outre mesure sur les prix des récoltes suivantes, au grand détriment de l'agriculture. Mais ils n'arrivèrent pas toujours à temps ; mais ils ne pénétrèrent pas également partout ; mais les routes, sous cette surcharge extraordinaire, devinrent impraticables (la plus importante, celle de Marseille à Lyon, fut promptement défoncée) ; et, sous l'influence de ces causes diverses, bien des souffrances persistèrent, accusées par de regrettables violences et par l'écart, considérable encore, des prix. Franchissons la période douloureuse de 1853-57, dont la longue insuffisance est déjà si fort atténuée par le commerce, et arrivons à la grande disette de 1861. En 1861, grâce à l'achèvement des voies ferrées, grâce à la télégraphie électrique, grâce à la suppression définitive de l'échelle mobile surtout, et à la sécurité donnée enfin au commerce par une législation plus sage, un déficit de 20 millions d'hectolitres peut être ouvertement proclamé sans alarmer sérieusement le pays : dès les premières semaines, les mesures sont prises et le péril conjuré ; une élévation inévitable, mais modérée, et surtout régulière, des prix, suffit pour appeler dans le pays les 14 ou 15

millions d'hectolitres[1] auxquels l'économie des consommations[2] a réduit la part des importations ; et telle est la sûreté avec laquelle se distribue cette masse encore énorme, que les prix extrêmes, éloignés naguère de 30 francs au moins, diffèrent à peine de quelques francs cette fois[3].

Qu'est-ce que tout cela, en vérité, sinon la vie, grâce aux machines, régularisée, compensée, assurée ? Et dans quelle mesure ? La consommation moyenne est évaluée à 3 hectolitres environ. C'est donc 4 à 5 millions d'hommes dont la vie a été, dans cette période de 1861, préservée, presque sans secousses, par les chemins de fer, par la navigation, par la télégraphie, par le commerce et par la liberté.

1. 16 millions 1/2 du 1er août 1861 au 31 juillet 1862; v. l'*Exposé de la situation de l'Empire pour* 1862.

2. 3 0/0 à peine ou 22 grammes par jour et par tête, produisent une épargne de 4 à 5 millions d'hectolitres. Elle avait été prévue, dès le début, par les gens du métier et les économistes.

3. En 1811-1812, les prix s'étaient élevés, d'après les souvenirs les plus respectables (il n'y a pas de documents officiels pour cette époque), à 70 fr. l'hectolitre, et l'on avait vendu le pain jusqu'à 75 cent. le demi-kilogramme (de Boislandry. *Des impôts et des charges des peuples*). En 1817, le prix maximum est de 60 à 65 fr., et le plus grand écart de localité à localité, 48 f. 03 c. En 1847, 53 fr., à Strasbourg, et l'écart 22 fr. En 1853-57, 44 fr. 51 c., et l'écart 17 fr. 52. En 1861, 36 ou 37 fr., et l'écart de 6 à 7 fr. au maximum, d'après le discours de M. de Forcade la Roquette, dans la séance du 9 mars 1866.

Avais-je tort de dire que le progrès des machines est l'agrandissement de l'existence? et sauver le grain de la destruction ou le faire arriver jusqu'à la bouche qui la réclame, n'est-ce pas la même chose que le produire? Celui qui fait sortir du sol une gerbe de plus appelle un homme à la vie, a-t-on dit maintes fois. Mais la charrue ne possède pas seule ce pouvoir: conserver, distribuer, transformer, c'est produire; et toute amélioration réelle est une véritable création. Plus de facilité à faire, c'est plus de facilité à vivre.

V

Certes, messieurs, c'est un grand rôle que celui-là, et qui suffit bien à faire comprendre la nécessité et l'utilité des machines. Elles en ont un plus grand, cependant, et ce n'est pas seulement à l'apaisement des besoins matériels qu'elles sont destinées à pourvoir. Ou, pour mieux dire, le progrès matériel n'est qu'un acheminement vers le pro-

grès intellectuel et vers le progrès moral. Il relève d'eux comme le corps relève de l'âme ; il suppose et il exige, pour durer et pour grandir, la science qui découvre les lois de la nature et l'énergie patiente qui s'y conforme, l'étude, le travail, le bon emploi du temps et des biens acquis. Mais il les sert aussi, et ce n'est pas sans motif que, depuis si longtemps, se repète de génération en génération cet axiome vulgaire : « *Primò manducare, deindè philosophari,* » manger d'abord, penser ensuite. C'est l'ordre naturel, auquel la Providence, en nous imposant l'inévitable souci de l'existence matérielle, a voulu que nous fussions soumis; et c'est comme par une série de degrés régulièrement superposés que l'humanité s'élève progressivement de besoins en besoins et de satisfactions en satisfactions. Les machines, en servant, en accélérant cette ascension continue du corps et de l'esprit, sont des instruments de liberté ; elles sont aussi, et par une conséquence nécessaire, nous allons le voir, des instruments d'égalité.

De liberté, d'abord ; de liberté matérielle et de liberté morale : car elles brisent, ou du moins elles allégent le joug multiple et dur des nécessités et des faiblesses physiques ; et, en faisant peu à peu du loisir aux bras courbés vers la terre, elles per-

mettent aux yeux de s'élever vers le ciel. Il en est des exigences et des aspirations indéfinies de notre nature comme des couches expansibles de cette atmosphère qui nous enveloppe et nous charge de toutes parts. Elles se pressent et se contiennent mutuellement, et toute dilatation comme toute contraction se propage aussitôt de l'une à l'autre. Tout besoin non satisfait ou satisfait au prix de rudes et longs efforts constitue donc un abaissement et une servitude véritables, un écrasement du ressort vital en quelque sorte, une résistance et un obstacle au développement et à la satisfaction des besoins *moins urgents*, mais *plus relevés*, qui couvent, en attendant leur jour, dans les inépuisables profondeurs de l'âme humaine. Tout besoin apaisé sans peine ou à moindre peine, par conséquent, tout besoin qui cesse d'être senti ou de l'être autant, est un allègement et une délivrance : c'est un poids enlevé de dessus les bras, la tête et le cœur de l'homme; une réduction de cette misère et de cette impuissance primitives que l'humanité poursuit depuis le début, et qu'elle poursuivra jusqu'à la fin; une *rédemption*, en un mot, et ce n'est pas dans une chaire d'économie politique que ce mot a été dit. Il n'y a pas un an, dans une assemblée dont on a beaucoup parlé, au Congrès ca-

tholique de Malines, un orateur et un écrivain bien connu, M. A. Cochin, traçait un rapide et brillant tableau des principaux progrès dus à la science humaine; et dans chacun de ces progrès il constatait un affranchissement et un « *rachat:* » rachat de la faim par la charrue et la meule, et aujourd'hui par le libre commerce; rachat de l'obscurité par la lampe et le gaz; rachat des intempéries par l'art de bâtir et ses nombreuses annexes; du froid par les métiers et par le feu; de la distance par les routes, les chemins de fer et la navigation; de l'absence par la poste, la photographie et l'électricité; de l'ignorance enfin (le pire des maux puisqu'il en découle l'impuissance et la misère!) par l'imprimerie et par la diffusion croissante des moyens d'instruction.

Chacune de ces merveilles est bien un rachat et une rédemption, en effet; et c'est une rédemption commune, une rédemption dont tous, une fois la rançon payée, sont appelés à profiter tour à tour: car, lorsqu'une barrière tombe, elle tombe pour tout le monde; et tout le monde, devant l'invention réalisée et la découverte accomplie, est ou tend à devenir égal.

Reportons-nous à quelques siècles, à un siècle seulement, dans le passé. Certes l'inégalité était

grande, et, du seigneur investi de tant de pouvoirs et jouissant de tant de droits exclusifs, au vassal et au serf pour lequel il y en avait si peu, la distance était réellement immense. Ce seigneur, cependant, confiné dans son château, pendant la mauvaise saison, par la déplorable insuffisance des chemins et par l'imperfection des moyens de transport; hors d'état, le plus souvent, malgré sa richesse et sa puissance, d'affronter les risques et les frais d'un déplacement lointain, ne jouissait guère de ce qu'on a appelé de nos jours « la faculté naturelle et imprescriptible d'aller et de venir. » La loi attachait pour lui d'autres hommes à la glèbe; mais il s'y trouvait attaché lui-même, presque aussi invinciblement, par la nature. Le roi Louis XIV semblait un dieu; et peu s'en fallait, par moments, qu'il ne se crût tel, en dépit de ses continuelles et humiliantes infirmités: mais, dans ses carrosses à peine suspendus comme l'étaient naguère les antiques *coucous*, et dont le soufflet défectueux ne le préservait que très-imparfaitement de la pluie et du vent, il lui fallait du temps pour passer, quand venait la saison marquée par l'inflexible étiquette, de l'une de ses résidences à l'autre. (On sait combien la duchesse de Bourgogne, traînée à Fontainebleau, malgré sa grossesse, par son inexorable égoïsme, eut

à souffrir du pavé des routes royales.) Serait-ce ce *grand roi*, serait-ce Napoléon Ier lui-même, au plus fort de sa toute-puissance et de sa toute-volonté, qui aurait osé prétendre à traverser la France, dans sa plus grande largeur, en moins de deux jours?... C'est un prodige qui est aujourd'hui à la portée de tous. Le plus simple citoyen, pour une somme déjà modique, peut aller de Dunkerque à Marseille ou à Bayonne en trente et quelques heures; il le peut tous les jours, presque sans danger, et relativement sans fatigue, dans des voitures excellentes et toujours à ses ordres. Les mêmes facilités l'attendent partout, pour ainsi dire, et dans tous les sens des communications sans nombre sillonnent la surface du pays, et du dedans rayonnent au dehors. L'Europe presque entière, et bientôt le monde, s'ouvre visiblement, grâce à la science et à ses applications, devant les pas de tous les hommes; et pour tous s'est allégé en même temps le poids qui jadis les clouait si lourdement au sol.

Le monde s'ouvre bien davantage encore, en vérité, devant leurs pensées et leurs yeux; et c'est ici que la parole se sent impuissante à rendre ces transformations merveilleuses. On vivait autrefois, même à de faibles distances, absolument étrangers et inconnus les uns aux autres: une montagne,

un bras de mer, séparaient autant les existences que la plus longue suite de siècles; et la prétention de vivre en relations suivies avec les habitants d'un lointain continent n'aurait guère paru moins étrange que celle de converser avec les habitants de la lune et du soleil. Seuls les souverains, et les puissants de la terre quelquefois, entretenaient à grands frais des ambassadeurs et des envoyés sur les points les plus importants et les plus célèbres, et parvenaient ainsi, plus ou moins imparfaitement, après des semaines, des mois, ou même des années, à être renseignés sur ce qui s'était passé dans les cours étrangères, dans leurs possessions lointaines, ou dans leurs propres armées : le premier consul, au commencement de l'année 1800, n'a-t-il pas pu faire franchir les Alpes à une armée entière, avant que l'empereur d'Autriche et ses généraux en eussent le moindre avis; et lui-même, le plus actif et le mieux servi de tous les hommes, déjà maître de Milan et de tous les passages des courriers, n'attendait-il pas avec impatience, sur la situation de Masséna, des nouvelles vieilles de plusieurs jours[1]? Aujourd'hui, le monde vit à découvert, pour ainsi dire; et ce ne sont plus les chefs des

1. V. Thiers. *Le Consulat et l'Empire.*

cabinets et des empires, c'est le moindre de nous qui dispose de sources d'informations non pas infaillibles et toujours pures sans doute, mais rapides, infatigables et incessamment contrôlées. Chacun, chaque jour, presque sans effort et sans dépense, sait ou peut savoir non pas *ce qui s'est passé*, mais *ce qui se passe*, en ce jour et bientôt en cette heure même, jusqu'au dernières extrémités du globe ; et il voit, quand il lui plaît, du milieu de ses travaux ou du fond de sa retraite, agir, penser et sentir devant lui la société entière du genre humain.

Est-ce en vain par hasard que se forme ainsi visiblement, de tant de tronçons hier encore épars ou ennemis, cette société universelle qui se resserre à mesure qu'elle s'étend ? Est-ce en vain que le globe, de toutes parts, devient à ce point perméable à l'effusion grandissante de la pensée et de l'émotion humaines ; et ne peut-on, sans être utopiste, attendre de cette communication toujours plus rapide, non-seulement de grands résultats matériels, mais de grands résultats moraux ? Que dis-je ? Ne les voyons-nous pas déjà s'accomplir de tous côtés ; et la fraternité, avec la liberté et l'égalité et à leur suite, ne découle-t-elle pas chaque jour du progrès qui répand au loin, sous mille formes, la puissance de l'industrie intelligente ? Ce ne sont pas les corps

seulement, ce sont les âmes qui se touchent; et quand les intérêts et les travaux se mêlent, ils s'enlacent et bientôt se confondent au point de ne pouvoir être séparés sans douleur[1]. Les idées et les sentiments aussi s'élèvent et s'épurent en se généralisant; et quand toute chose, à toute heure, est placée sous les yeux et soumise au jugement de tous, ce ne sont plus, au même degré du moins, les passions et les préjugés individuels ou nationaux, c'est le jugement impartial de l'opinion désintéressée qui prévaut. Une conscience générale se forme, plus puissante et plus sûre que les consciences particulières, et de plus en plus c'est elle qui prononce. La science même était autrefois locale et partielle; et l'on pouvait, à chacune de ces limites convenues qui semblaient les murs mitoyens de la jalousie et de la haine[2], répéter douloureusement le mot de Pas-

1. « En ce temps où l'Europe ne fait bientôt plus par l'espace qu'une terre unique; où tous les peuples se voient et se parlent chaque jour; où le travail et la richesse de tous sont inextricablement enlacés; où la science, les idées, les intérêts, les habitudes, les mœurs et les besoins forment comme un unique réseau de tous les peuples, voici que ce vivant et puissant réseau ne peut plus être déchiré. » Le R. P. Gratry, *le mois de Marie*, XXXIe MÉDITATION, LA PAIX. Dans un autre ouvrage publié sous ce dernier titre, le même auteur a développé cette idée avec plus de force encore.

2. Belle expression que je me plais à restituer à son auteur, M. R. de Fontenay.

cal : « Vérité en deçà, erreur au delà! » On ne le pourra bientôt plus; la vapeur et l'électricité, en réduisant les frontières à l'état *d'expressions géographiques*, achèveront d'effacer les traces trop vivantes encore du vieil antagonisme et de l'égoïsme traditionnel. Et c'est pour cela, sans doute, qu'un illustre prélat (l'évêque de la Rochelle) bénissant solennellement naguère quelques-unes de ces routes nouvelles trop souvent maudites avant lui par des voix moins sages, saluait hautement et magnifiquement en elles, avec « l'une des plus grandes preuves des droits de l'homme sur la création, » de providentiels instruments de rapprochement « entre les esprits comme entre les distances, » et des agents, en même temps que des précurseurs, du « triomphe des vérités universelles et complètes sur les vérités incomplètes et morcelées[1]. »

1. *Discours de Mgr Landriot*, évêque de la Rochelle et de Saintes.

VI

Voilà, messieurs, dans quelques-uns de ses traits seulement (car le temps me presse, et je ne puis tout dire ni même à beaucoup près tout indiquer) voilà la grandeur des machines! Voilà la splendeur et la beauté morale de ces progrès qu'on est trop souvent tenté de ravaler et de maudire même comme matériels et comme matérialisants! Voilà comment, ainsi qu'on l'a dit sous une forme pittoresque, ce qu'on appelle *le progrès matériel* n'est en réalité, si nous ne le retournons pas contre nous-mêmes par une perversion morale qui bientôt le détruit dans sa source, que LE SIGNE MATÉRIEL DU PROGRÈS[1]: Et voilà comment, tandis qu'au fond du laboratoire ou de l'atelier, obscurs et dédaignés parfois, nous manions les alcalis et les acides, nous émettons la

1. M. R. de Fontenay. V. encore sur ce point les œuvres citées ci-dessus de l'évêque de la Rochelle.

vapeur ou nous absorbons la lumière, et nous travaillons sous mille formes le bois, le fer ou la pierre ; voilà comment nous sommes en réalité, et nous devons savoir que nous le sommes, les artisans d'une grande tâche et les coopérateurs d'un plan sublime. Comme ces ouvriers inconnus des merveilleuses cathédrales du moyen âge, soutenus dans leur humble labeur par la pensée qu'ils faisaient une œuvre vivante et élevaient vers le ciel l'âme même de leur époque, nous élevons nous aussi un vaste, un imposant, un impérissable édifice ; et chacun de ces fragments, successivement préparés ou posés par nos mains, doit être à nos yeux une portion minime assurément, mais utile et dès lors respectable et sacrée, du temple toujours inachevé, mais toujours grandissant, de la paix, de l'unité, de la justice et de la fraternité humaine.

Et ici, messieurs, se présente à ma pensée un souvenir par lequel je termine cette partie de ma tâche. Il y a quelques années, en 1855, à la suite de cette exposition universelle que nous avons tous admirée, une polémique s'éleva entre quelques personnes, sur le caractère et l'influence des grandes solennités de notre âge. Un homme surtout, un homme de grand renom, de grand talent aussi (ne

peut-on combattre ce qu'on croit l'erreur sans nier l'évidence)? M. Renan, se montra sévère pour ces fêtes nouvelles de la richesse et de l'industrie[1]. Fidèle à cette classique distinction des arts *serviles* et des arts *libéraux* par laquelle l'antiquité païenne a trop longtemps déshonoré le travail après en avoir corrompu la source, et plein de cette pensée superbe que l'utilité est incompatible avec la noblesse, il comparait (non sans mainte illusion historique, je le crois) les préoccupations et les tendances du passé avec celles du présent, et montrait les hommes, pour la première fois depuis l'origine du monde (croyait-il), accourus des quatre vents du ciel sans autre but que cette utilité si basse. Il s'indignait à la pensée de ce « concile des intérêts matériels, » dans lequel « les plus fortes têtes de l'Europe venaient majestueusement délibérer sur la qualité du fer ou sur le prix du coton et de la soie; et il demandait dédaigneusement aux admirateurs de ces foires aussi prosaïques que prétentieuses, quel poëme ou quelle strophe seulement avait pu jaillir du froid contact de tant d'intelligences et de cœurs glacés par leurs sordides pensées.

1. La *Poésie de l'Exposition,* article inséré au *Journal des Débats.* V. la réponse de M. Michel Chevalier.

Quelle strophe? Ah! j'ignore, en effet, si quelque versificateur honnête, rimant comme il convient le *sucre* avec le *lucre* et la *production* avec la *consommation*, a consacré à ce pacifique concours des peuples un nombre suffisant d'invocations et d'interjections ; et il se peut qu'à ce point de vue la *poésie de l'exposition* ait été pauvre. Mais il y a une autre poésie que celle des mots, Dieu merci! c'est celle des faits; et de celle-là, en vérité, l'exposition est assez riche. N'est-ce donc rien déjà que ce concours pacifique lui-même, cette hospitalité réciproque des nations et ces capitales ouvertes l'une après l'autre à de libres et bienveillantes invasions? N'est-ce rien que ce cri imparfait encore, mais si vif pourtant et bientôt si efficace, qui de tant de poitrines s'élevait à la fois en faveur de la concorde et du respect mutuel? N'est-ce rien que ce sentiment, inconnu hier et déjà général, de l'unité de la grande patrie européenne et de la solidarité de ses membres? N'est-ce rien enfin que ces grandes et communes ambitions de conquête simultanée du globe par le travail et par la science, succédant si rapidement et avec tant d'éclat aux mesquines et particulières ambitions de déchirement et de ravage par le glaive et la flamme? Et quelle a donc été la source de cette communauté grandissante des sentiments et des idées, sinon la

communauté manifeste et irrésistible enfin des intérêts et des besoins?

L'utile n'a rien de grand, dites-vous! Mais qu'est-ce donc que le juste, sinon l'aspect moral de l'utile? Et que célébrez-vous si haut sous les noms sacrés de devoir et de droit, sinon le respect de l'intérêt en autrui et sa défense en vous-même? L'utile n'a rien de grand; et ni la pompe des spectacles, ni celle des paroles ne couvriront jamais la vanité native et l'irrémédiable grossièreté de ces choses de l'atelier et du comptoir! Mais qu'est-ce donc que ces choses de l'atelier et du comptoir, sinon le quotidien et légitime souci du grand nombre? Qu'est-ce que ce fer et ce coton, ces métiers et ces étoffes, ces matériaux et ces denrées, sinon l'indispensable bagage de la marche en avant du genre humain, l'aliment premier de tout progrès, la substance même de l'existence de nos semblables et de la nôtre; et est-ce si peu de chose que de vivre et de faire vivre? L'utile n'a rien de grand; et c'est tomber dans une exagération qui va jusqu'au sacrilége que d'appeler, comme on le fait, à l'estime et aux honneurs réservés jusqu'à ce jour aux travaux délicats de la pensée et de l'art, ces vulgaires et mesquines besognes du ménage quotidien! Mais est-ce que la racine, par hasard, a moins de mérite que la feuille

ou la fleur; et pour que la séve descende, ne faut-il pas qu'elle monte aussi? Au fond de toutes ces classifications et de toutes ces divisions, dans quelque sens et dans quelque esprit qu'on les fasse, savez-vous ce qu'il y a, messieurs? L'injustice et le mépris : mépris des tâches et mépris des hommes. Arts *libéraux* et arts *serviles*, distinction INGÉNIEUSE ET PROFONDE, dit-on. DISTINCTION ODIEUSE, vous dis-je; odieuse et superficielle, car elle n'est que l'expression sophistique et captieuse de cette autre distiction arbitraire et inique : HOMMES LIBRES ET ESCLAVES. S'il semblait si honteux aux philosophes du paganisme de pétrir le pain et de manier le marteau, et si l'un des meilleurs, Xénophon, ne craignait pas de demander sérieusement ce qu'on peut attendre de bon d'un homme qui s'est tenu tout le jour à la fumée d'une forge; c'est que le labeur productif était le lot de l'esclave, le loisir et l'étude le privilége de l'homme libre, et que l'esprit, pour ainsi dire, par un égoïsme ambitieusement érigé en théorie, avait fait officiellement divorce avec le corps. Ni l'esprit ni le corps, ni le travail ni le loisir ne s'en trouvaient mieux; et la triste décadence du vieux monde, à la fois affamé et raffiné, ne l'a que trop prouvé[1]. Gar-

1. V. pour plus de développements notre conférence faite à

derons-nous donc toujours, avec les vaines et dangereuses formules du passé, le triste héritage de ses préjugés et de ses haines? Nous verra-t-on, même au sein de cet épanouissement fécond du travail libre, qui est l'honneur et la force du monde moderne, séparer obstinément « ce que Dieu a uni ; » et, tantôt par un dédain ridicule, tantôt par une injuste et maladroite envie, refuser l'utilité aux œuvres désintéressées de la science et de l'art ou la dignité à celles de l'industrie? Bien mieux inspiré, en vérité, était ce spectateur involontaire de notre civilisation et de nos arts, cet opiniâtre et malheureux ennemi dont le grand caractère a mérité l'estime et l'admiration universelles, l'émir Abd-el-Kader, lorsque, sortant de l'une de ces expositions si maladroitement rabaissées au nom de l'intelligence, il prononçait ces paroles justement recueillies : *Je viens de voir l'intelligence humaine dans toute son éblouissante splendeur.* La main n'est que l'agent de l'esprit, en effet; et il n'est pas un de ces engins, petit ou grand, qui ne soit la manifestation d'une idée et la réalisation d'une volonté. N'est-ce pas assez pour comprendre qu'il y a en eux quelque chose de respectable et de sacré?

la Sorbonne, le 8 janvier 1866, sur l'*Histoire du Travail*, dans la *Revue des Cours littéraires* du 3 mars.

VII

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la puissance et des bienfaits des machines. Ils sont éclatants, et il paraît difficile d'en exagérer la portée. Et cependant il n'y a pas d'effet sans cause, et un cri violent s'élève contre les machines. Comment l'expliquer, et d'où ont pu venir, jusque chez des hommes tels que ceux dont j'ai cité les noms, tant de défiances et parfois tant de colères?

De deux raisons, surtout, si je ne me trompe. D'abord de ce sentiment, naturel au cœur humain et constaté dans tous les pays comme dans tous les temps, qui nous porte toujours à exagérer les maux dont nous souffrons, à oublier ou à diminuer ceux dont souffrirent nos pères: *Laudator temporis acti*, disait, il y a dix-huit cents ans déjà, le poëte Horace. Ensuite, d'une observation insuffisante, d'une vue incomplète et dès lors véritablement trompeuse et fausse, des effets de la substitution de la machine

à l'effort musculaire, ou, pour mieux dire, du travail perfectionné au travail imparfait.

Je ne dis rien en ce moment de la première de ces erreurs, déjà réfutée indirectement par toute cette leçon, et qui sera plus directement abordée dans la prochaine. Je me borne à faire observer qu'aucun perfectionnement n'est la perfection, et qu'aucun progrès ne s'accomplit sans amener avec lui quelques inconvénients et quelques malaises, ne fût-ce que l'ennui du dérangement. L'état nouveau vaut mieux que l'ancien, et c'est pour cela qu'on le préfère; mais cet état nouveau a ses lacunes et ses vices, et c'est pour cela qu'on s'en plaint. Ce n'est pas du mal au bien, c'est du mal au moins mal que marche l'humanité, et il ne lui est pas donné de supprimer ses souffrances, mais seulement de leur en substituer de moindres. Or ces souffrances premières et plus grandes ont disparu, par le fait même du progrès; on ne les voit plus, et l'on cesse d'en tenir compte: de moins vives, mais de nouvelles ont apparu par ce même fait; on les sent et l'on ne tient compte que d'elles. A cette balance inexacte, qui supprime l'actif et enfle le passif, est-il surprenant que le présent paraisse en déficit; et faut-il s'étonner si les machines, alors même qu'elles ré-

duisent le plus rapidement le mal, sont accusées souvent de le produire[1]?

J'appuie davantage sur la seconde erreur; et bien que je ne puisse, dans les quelques instants qui nous restent, me flatter de la discuter complétement devant vous, je tiens au moins, avant de nous séparer, à poser nettement l'objection et à en signaler le vice essentiel : car c'est l'objection fondamentale, l'objection *scientifique* ou soit disant telle. D'autres considérations ont pu souvent, dans tel ou tel cas, susciter contre tel ou tel appareil des résistances et des réclamations plus ou moins vives; mais c'est par celle-ci seulement, j'en suis convaincu, que des esprits sincères et d'ailleurs éclairés, dupes d'une argumentation en forme et de l'apparente rigueur des termes, se sont laissé entraîner à prononcer sérieusement contre les machines un arrêt général de condamnation

Que reproche-t-on donc en réalité aux machines? Précisément ce dont nous venons de les louer : *leur puissance*. On se plaint, si vous me permettez cette expression, « que la mariée soit trop belle. »

1. « Il est facile d'accuser le temps présent, facile d'absoudre le passé ; nous sommes très-sensibles aux piqûres que nous éprouvons, et nous oublions les blessures désormais cicatrisées de nos ancêtres. » Rossi, t. I, p. 396.

Les machines, dit-on, *font plus d'ouvrage* que n'en faisait l'ouvrier dépourvu de leur secours; elles réduisent donc sa tâche en l'accomplissant à sa place; elles lui enlèvent, pour reprendre les termes si nets de Bastiat, « le travail, avec le travail le salaire, et avec le salaire le pain. » Voilà l'objection, et encore une fois, je n'ai garde de la contredire sans explication. Elle repose sur un fait incontestable et évident; seulement, à côté de ce fait, elle en néglige un autre, moins apparent sans doute, mais non moins certain, et c'est en complétant l'observation qu'il faut la rectifier.

Eh! oui vraiment, le propre de la machine, le propre du progrès, pour mieux dire, est de réduire la tâche de l'homme, d'en amoindrir la durée et d'en adoucir l'effort. C'est par là qu'ils servent et c'est par là qu'ils s'imposent; car l'homme, toujours insuffisant à sa tâche, ne peut faire autrement que de chercher à en alléger la charge et d'accepter ce qui l'allége en effet. Un travail perfectionné est un travail qui coûte moins ou qui rend davantage; une machine ou un procédé meilleur est un instrument qui permet de faire, avec moins de bras et à moins de frais, ce qui se faisait d'abord avec un plus grand nombre et d'une façon plus dispendieuse. C'est, par conséquent,

pour un même résultat, la mise en disponibilité d'un certain nombre de bras ou d'une certaine somme d'efforts. « Cela crève les yeux du corps, » dit Bastiat, et ON LE VOIT. Reste à savoir (et c'est ce dont on oublie de s'occuper), si ce résultat jusqu'alors obtenu est une quantité fixe à laquelle il soit désirable et possible de s'arrêter, et si des bras rendus *disponibles* sont fatalement des bras condamnés à l'inaction. Nous verrons, au contraire, que ce sont des bras *rendus libres*, et des capitaux rendus libres du même coup, pour d'autres et préférables emplois. Nous verrons que c'est précisément dans cette libération, dans cette réduction graduelle des tâches anciennes, par laquelle de nouvelles tâches deviennent abordables, que consiste essentiellement, uniquement, l'amélioration de la condition humaine; et que, pour développer le travail en le diversifiant, il n'y a pas d'autre voie à suivre que d'en accroître le rendement en en diminuant les charges. J'espère, à cet égard, ne laisser aucun doute dans vos esprits. Mais je dois, en grande partie, remettre cette *démonstration* (car c'en est une, et aussi rigoureuse qu'un théorème de mathématiques), à notre prochain entretien. Pour aujourd'hui je me borne à deux réflexions qui ne laisseront pas, je le crois, que de lui servir de préparation.

On accuse les machines de produire l'appauvrissement. Mais les machines se multiplient et la richesse augmente. Et qu'est-ce que la richesse, en effet? Est-ce le travail? Il y a une école qui le soutient, je ne l'ignore pas, et pour laquelle il ne s'agit pas de savoir ce qu'on retire de ses efforts, mais combien on en fait. Qu'importe le résultat? dit-elle, c'est la peine qui importe. Qu'importe que la terre donne davantage? Ce qui importe, c'est de n'y pas appliquer moins de labeurs. Toute *diminution de travail*, aux yeux de cette école, est par elle-même, et indépendamment de son caractère et de ses résultats, une chose funeste; et ce n'est pas à l'étendue des ressources qu'elle mesure la richesse d'une société, c'est à l'intensité de ses efforts et à l'abondance de ses sueurs.

Nous faisons autrement, Dieu merci! tous tant que nous sommes (et sans en excepter les théoriciens, même les plus absolus, de la doctrine à laquelle je viens de faire allusion), lorsqu'il s'agit de nos intérêts propres et de la commune pratique de la vie. C'est au résultat que nous visons, non à la peine; et si le travail nous paraît une ressource précieuse dont il est triste de se voir privé, c'est parce qu'il est la contre-valeur et, pour ainsi parler, la monnaie de tous les autres. De cette mon-

naie-là, comme de la monnaie métallique qui la représente ou la paye, nous cherchons en réalité à donner toujours le moins possible; et si nous nous plaignons, d'ordinaire, ce n'est pas de ce qu'elle vaille trop sur le marché, mais de ce qu'elle n'y vaille pas assez. Que pour une somme moitié moindre on nous fournisse la même quantité de marchandises; que pour une journée moitié moins forte on nous donne le même salaire; à coup sûr nous ne nous dirons pas appauvris et frustrés. Nous nous croirons même enrichis, j'imagine, si nous pouvons disposer librement et utilement de la seconde moitié; et nous penserons, avec tous les livres de caisse du monde, que c'est la *recette*, et non la *dépense*, qui constitue l'*avoir*. Il en est de même de la société; il en est de même de l'humanité; et ceci prouve, pour le dire en passant, qu'il n'est pas toujours bon d'aller chercher si loin des définitions bien pédantesques, et que les plus simples sont les meilleures : « *La richesse des hommes* c'est tout bonnement l'*abondance des choses*. »

En quoi les machines, je vous le demande, peuvent-elles nuire à la richesse ainsi entendue? Comment, au contraire, pourraient-elles ne pas l'accroître? Voici une charrue, grâce à laquelle on obtient

des moissons plus assurées et meilleures; c'est plus de pain pour le pays qui l'emploie : aura-t-il pour cela moins de vêtements? Voici un métier qui, par une meilleure mise en œuvre des matières premières, développe la fabrication des étoffes et les met à la portée d'un plus grand nombre de mains : le grain en deviendra-t-il plus rare et le pain plus cher? Ce ne sont que des exemples; et il est clair que j'en pourrais dire autant de tous les autres perfectionnements. Mais le travail est diminué, dites-vous. C'est ce que nous verrons, encore une fois. Mais le fût-il en effet, fût-il anéanti, si vous le voulez, où est le mal, si ce travail disparu a cessé d'être nécessaire? L'effort est moindre, la satisfaction ne l'est pas; le beau malheur, en vérité! Et comme nous devons nous réjouir de ce que la lampe d'Aladin et la manivelle de M. de Sismondi sont restées au pays des chimères! Ne nous priveraient-elles pas absolument de travail, puisqu'elles nous fourniraient tout sans autre peine que de le désirer? Mais peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de cette manivelle, et allez-vous me demander ce que c'est : le voici, en deux mots.

VIII

M. de Sismondi, vous le savez, était un savant homme, et, de plus, un homme excellent : historien érudit, écrivain distingué, bon citoyen et philanthrope plein de cœur. Mais il avait la tête chaude, aussi chaude que le cœur ; et l'on cite de lui plus d'un trait qui le prouve, témoin son duel, à plus de cinquante ans, avec un de ses compatriotes qui, à son exemple, avait voulu rehausser d'un lustre aristocratique l'obscurité de son nom plébéien. Grand partisan de la constitution de l'Angleterre, qu'il avait visitée dans sa jeunesse, il revit de nouveau ce pays à une époque malheureuse, en 1819. Il fut frappé de la misère, alors presque générale, des ouvriers anglais, en même temps qu'il trouva l'industrie anglaise plus avancée qu'aucune autre ; et, oubliant qu'il ne suffit pas que deux faits se produisent ensemble pour que l'un soit la cause et l'autre l'effet, il attribua, sans hésiter, à l'industrie dont il

constatait le développement la misère qui affligeait ses regards. Il ne manquait pas d'autres explications, à coup sûr : les longues guerres dont on venait de sortir; les emprunts énormes que ces guerres avaient entraînés; les impôts écrasants qui étaient la conséquence des emprunts; une crise financière et commerciale qui mettait partout la ruine ou la crainte; et, plus que tout le reste peut-être, cette législation inique, directement destinée à enchérir la subsistance du peuple, qui sévissait alors dans toute sa rigueur, et dont la chute célèbre a fait, vingt-cinq ans plus tard, la gloire de Robert Peel et de Cobden. Sous tant de maux réunis, on pouvait trouver étrange que l'Angleterre n'eût pas fléchi plus vite, et se demander si ce n'était pas à son industrie, réparant par une production sans relâche les destructions de la guerre et le déficit du budget, qu'elle avait dû cette force de résistance qui avait étonné le monde. Mais Sismondi ne se fit pas toutes ces questions. Il fallait un objet à son indignation et à ses colères : cet objet, ce furent les machines et la concurrence; et, dans un livre improvisé, on peut le dire, sous le coup de l'émotion, dans ses *Nouveaux principes*, il fit l'exposé de cette thèse en effet nouvelle sous sa plume. Ce livre a été, en réalité, l'arsenal dans lequel fu-

rent puisées depuis, bien contre son gré, les récriminations excessives contre l'ordre social qui ont agité notre époque; et lui-même, plus d'une fois, dans la seconde moitié de sa vie, eut à se défendre contre de dangereuses admirations. Mais il ne revint jamais de son antipathie contre les machines; il persista à voir en elles des ennemis du travail et du salaire; et c'est pour exprimer d'un mot, en poussant les choses à l'extrême, cette influence suivant lui fatale de ce qu'il appelait *le pouvoir scientifique*, qu'il faisait plus tard cette curieuse hypothèse. Supposez, disait-il, qu'on invente une manivelle qui, tournée par la main de la reine [1], fournisse, chaque jour ce que produisent aujourd'hui l'industrie et le commerce de l'Angleterre; que deviendront cette

1. L'exactitude historique aurait exigé que nous dissions *du roi;* car c'est avant l'avénement de la reine Victoria, sous son oncle Guillaume IV, que Sismondi écrivait les paroles auxquelles nous avons fait allusion. Elles se trouvent dans la seconde édition de ses *Nouveaux principes*, publiée en 1827, dans une note au bas de la page 331 du 2ᵉ volume. L'auteur répond à une assertion, fort étrange du reste, d'un économiste alors beaucoup trop vanté, Ricardo : « Quoi donc! dit-il, la richesse est tout, les hommes ne sont rien! Quoi! la richesse elle-même n'est quelque chose que par rapport aux impôts. En vérité, il ne reste plus qu'à désirer que le roi, demeuré tout seul dans l'île, en tournant constamment une manivelle, fasse accomplir par des automates tout l'ouvrage de l'Angleterre. »

industrie et ce commerce, que deviendra le travail des Anglais?

Que deviendra le travail? Oh! incontestablement, si vous parlez du travail *actuel*, de sa forme *actuelle*, de ses résultats *actuels*, vous avez raison, il disparaîtra; mais pourquoi? parce qu'il sera devenu inutile. Il n'y aura plus d'autres bras occupés, dans tout le royaume, que ceux de la reine; mais ces bras suffiront. Travaillant, à elle seule, assez pour tout le monde, elle empêchera, non, elle *dispensera* tout le monde de travailler; mais elle n'empêchera personne de manger, c'est votre hypothèse. Franchement, une telle suppression de travail peut-elle s'appeler un malheur. Se trouverait-il, dans toute l'étendue des trois royaumes, un seul homme pour s'en plaindre. Et le loisir, en supposant qu'il ne fût que du repos et que l'ardente activité du génie anglais ne se créât pas aussitôt d'autres occupations, ne serait-il pas, à lui seul déjà, un gain incontestable et une richesse qui aurait son prix?

Eh bien! ce que ferait en grand la manivelle fantastique de Sismondi, c'est ce que fait en petit tout instrument, tout procédé meilleur; et c'est pour cela, précisément, et pour cela seul, qu'il prend la place des anciens. Il diminue la peine, mais il laisse la récompense intacte; il amoindrit l'effort, mais il

conserve le produit. Et quand on dit que les machines tendent à enlever aux hommes le *moyen* de travailler, on se trompe, c'est le *besoin* de travailler qu'il faut dire. Ils ne feront plus ce qu'ils faisaient; soit, ils feront autre chose : ou, si vous le voulez, ils ne feront rien. Ils ne tourneront plus la meule; ils ne battront plus le fer ; ils ne pétriront plus la pâte ou ne monteront plus la pierre sur leurs épaules ; ils ne resteront plus, comme ces paysans que nous montre la Bruyère, courbés tout le jour sur le sol qu'ils fouillent de leurs mains opiniâtres et impuissantes : mais ils dirigeront la charrue ou le pétrin mécanique ; mais ils traceront des routes ; mais ils perceront des rochers ; mais ils construiront des navires et des aérostats ; mais ils exploreront tour à tour l'eau, la terre et les airs, et porteront, jusque dans les profondeurs du ciel, l'audace de leurs investigations infatigables. Ils cultiveront les arts, les sciences, les lettres; ou, tout simplement, hélas! ils apprendront à lire, à écrire, à parler, à vivre de la vie de la société et de la famille, à tourner par moments leurs regards autour d'eux, et à les ramener sur eux-mêmes, à voir la campagne qui les entoure, à respirer le parfum des fleurs et la senteur des bois, à écouter bruire l'insecte et chanter l'oiseau, à sourire à l'enfant qui se roule à leurs

pieds, et à rêver pour lui d'avenir et de bonheur Ils feront tout cela, parce qu'ils ne seront plus astreints à faire ce qui les absorbait naguère. Et c'est ainsi encore, messieurs, que les machines et la science affranchissent l'humanité. C'est ainsi que cet anéantissement de l'effort humain, dont on les accuse, est justement le premier et le plus grand de leurs bienfaits; c'est ainsi que tout ce que fournit chaque jour leur travail, dût-il à jamais, en effet, cesser d'être demandé au travail des bras, est autant d'acquis pour le bien-être commun. C'est la somme de ces acquisitions, à bien dire, qui constitue le capital public du genre humain. Quelque pénible que puisse être chacune d'elles, de quelque prix qu'il faille, à tour de rôle, payer le droit de participer aux améliorations successives et la jouissance croissante du patrimoine universel, est-il personne qui osât dire qu'il vaudrait mieux en demeurer privé? Il est triste, Dieu me préserve de le nier, de voir tomber sur soi cette nécessité parfois cruelle; et pour celui qui la subit tout entière, l'avantage d'autrui peut paraître une compensation dérisoire. Il est triste, par exemple, pour le tisserand accoutumé à lancer la navette, de voir un automate de bois et de fer, accomplissant à sa place cette tâche (ingrate pourtant), mettre en disponibi-

lité ses bras peu propres à d'autres tâches. Mais il serait plus triste, sans comparaison, de n'avoir pas le bénéfice de la mouture, de la culture et des transports, et d'être réduit à attendre de ses seuls bras, ou du concours onéreux et rare de bras désarmés comme les siens, la satisfaction des mille besoins que, dans son dénûment relatif, il parvient à assouvir encore. N'est-ce pas là une réponse sans réplique; et, à qui maudit le progrès, parce qu'il le blesse par un côté, ne peut-on pas demander toujours s'il veut cesser d'en être servi par mille? Il faut choisir, en somme, et c'est tout ou rien. Vous repoussez le métier, on vous enlève la charrue. Avec ces simples mots, on mettra toujours au pied du mur les plus récalcitrants et les plus hostiles.

IX

Ce n'est pas, Dieu merci! la seule réponse qu'il y ait à leur faire, et ce n'est pas seulement parce qu'elles n'enlèvent rien au produit du travail,

parce qu'elles l'accroissent même; c'est aussi, nous le verrons, parce qu'elles accroissent et suscitent le travail lui-même, que les machines méritent la gratitude des hommes. Elles sont les grandes créatrices de la richesse, oui; mais elles sont aussi, elles sont, au même degré, les grandes pourvoyeuses du travail: elles ne le suppriment pas, elles le simplifient, et en le simplifiant elles le diversifient et l'étendent.

Et, tenez, ce sera ma dernière réflexion, jetez, même bien rapidement, les yeux sur le globe: quel phénomène étrange, et d'autant plus étrange qu'il s'accomplit sur une plus vaste échelle, se manifeste de tous côtés à nos regards! Nous habitons les régions à certains égards les plus déshéritées de l'Europe et du monde, celles que la nature semble avoir traitées avec le plus de parcimonie, et cependant c'est chez nous que tout se trouve. De toutes parts, comme par un concert mystérieux, on voit les substances les plus précieuses, les métaux, les gommes, les textiles, les essences, les bois, abandonner les riches et fertiles contrées où elles abondent pour affluer, par un courant irrésistible, vers ces contrées plus pauvres qu'on appelle les contrées civilisées. Quelle est la cause de ce prodigieux déplacement? Quelle force, — semblable aux forces

puissantes qui soulèvent les marées et poussent vers nos froides côtes, depuis l'origine des temps, les flots tièdes de la mer du Mexique, — soulève ainsi ce courant du commerce et précipite, vers les mêmes parages, tout le flot de la production naturelle du globe[1] ? Cette force, c'est l'attraction de la richesse créée, c'est la puissance du travail excité par les machines. Là, la mécanique et la science sont dans l'enfance, le travail y est aussi ; il reste sans variété et sans énergie, toujours prêt à s'arrêter au moindre obstacle. L'homme, hors d'état de mettre en œuvre même les produits spontanés de son sol, sait à peine les recueillir et les transmettre ; encore ne le sait-il, le plus souvent, que parce que des peuples plus industrieux, en les lui venant demander, lui ont appris à les récolter et à les conserver. Ici, au contraire, mille procédés divers ont donné lieu à mille industries ; des machines et des instruments de toute sorte, en diversifiant à l'infini les occupations, ont suscité de toutes parts l'activité ; et, pour suffire à ce travail sans cesse renouvelé, un appel incessant doit être fait aux

1. Ce point de vue est développé avec une grande force dans le beau livre de M. V. Modeste : *Essai sur le Paupérisme*, l'œuvre à ma connaissance la plus sérieuse et la plus généreuse qu'ait encore provoquée ce grand et triste sujet.

produits lointains que rien ne retient ailleurs. C'est la meule qui appelle le grain, d'autant plus avide qu'elle est plus active et plus puissante. Ainsi les machines, en variant et multipliant les occupations, développent le travail aux lieux où elles surgissent. Elles font plus; par leur puissance d'expansion, elles vont l'éveiller peu à peu, en attendant qu'elles puissent s'y faire accueillir à leur tour, aux lieux mêmes où elles sont encore ignorées ou impossibles. Mieux on fait et plus on peut faire, plus on est entraîné à faire et à faire faire; et chaque tour nouveau de la roue du progrès accroît sa rapidité et ajoute à son énergie. C'est la *vitesse acquise* de l'humanité.

Accroître et améliorer le travail, tel est donc, en somme, en dépit de l'apparence, le rôle, le grand et admirable rôle des machines; et ce n'est que quand on l'a bien compris qu'on peut se flatter d'avoir une idée juste de cette puissance à la fois émancipatrice et bienfaisante.

C'est, messieurs, cette intelligence complète que nous tâcherons d'acquérir dans notre prochain entretien. Nous compléterons, autant que nous le permettra le temps, ces premiers et trop rapides aperçus. Nous éclaircirons la part de l'éloge; nous chercherons, en même temps, à faire la part de la

critique, celle de la pratique surtout, et à voir, puisqu'il y a une ombre au tableau, quelle est cette ombre et comment on peut l'atténuer.

Le progrès est l'apanage de l'homme, et à quelque prix qu'il se paye, il vaut mieux que son prix. Encore faut-il le payer le moins possible et l'étendre le plus possible. Ce n'est donc pas, répéterons-nous avec un économiste célèbre, J. B. Say, « ce n'est pas pour délibérer sur l'emploi ou la prohibition des machines » que nous terminerons cette étude; c'est pour en bien comprendre et bien employer les ressources et ne pas ajouter, à des épreuves inévitables et nécessaires, des maux artificiels et inutiles. *Quand on est raisonnable*, ajoute M. Say, *on ne délibère pas pour savoir si l'on fera ou non remonter un fleuve vers sa source. Mais il est fort nécessaire de prévoir les ravages de ce fleuve, de diriger ses écarts et surtout de profiter du bienfait de ses eaux.*

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

Nous savons désormais ce que sont les machines. Nous en avons indiqué le caractère et défini le rôle. Nous en avons apprécié l'utilité, la nécessité, la puissance. Nous les avons vues, rendant facile ce qui était difficile, et possible ce qui ne l'était pas, développer et diversifier graduellement la production et le travail; soulager la femme, affranchir l'esclave, relever l'ouvrier; reporter sur les forces de la vie inférieure et sur celles de l'inépuisable et insensible matière une part toujours plus grande de la grosse besogne du ménage humain; transformer tour à tour en coopérations fécondes et en infatigables secours les rivalités les plus opiniâtres et les plus redoutables résistances; et de cet être ché-

tif, qui semblait condamné à demeurer à jamais la proie des animaux et le jouet des éléments, faire peu à peu, comme on l'a dit maintes fois avec la plus entière vérité « le contre-maître de la création[1] » et le roi des créatures. « Que faites-vous dans cette maison? disait à l'associé de l'illustre Watt le régent d'Angleterre (Georges IV). — Ce que les princes aiment le plus, » répondit Bolton en jouant plaisamment sur le mot anglais : *de la puissance*. C'est bien *de la puissance*, en effet, qu'engendrent les machines; et c'est à elles que l'humanité doit toute la sienne : c'est par elles, et par elles seules, que s'accomplit ce merveilleux accroissement du rendement de l'unité humaine, sur lequel on a dit à bon droit que se mesure l'accroissement nécessaire de la force collective de la société et le développement même de la civilisation générale[2].

J'ai cité de nombreux et frappants exemples de cet accroissement. Je pourrais, je devrais, si je faisais plus qu'esquisser rapidement devant vous ce vaste sujet, en citer bien d'autres qui se pressent en foule devant ma pensée. Ici, à Audenarde, sur l'Es-

1. Mot de l'évêque coadjuteur de Nancy, cité par M. Michel Chevalier, cours d'Économie politique, t. I, p. 370.

2. V. Michel Chevalier, *Introduction aux rapports des jurys.*

caut, c'est un pont de 35 mètres de longueur, de plus de 80 000 kilog. de poids[1], qui doit être établi sans qu'aucun échafaudage vienne interrompre ou seulement embarrasser la navigation; le matin rien ne se voit sur le fleuve, à midi tout est en place. Ailleurs, en Hollande, ce sont des cantons entiers (14 000 hectares), conquis d'un seul coup sur le fleuve et sur l'Océan tout ensemble; deux bras de mer supprimés par décret d'une simple compagnie industrielle; de nouvelles routes assignées aux flots bannis de leur ancien domaine; et le canal et le chemin de fer prenant possession côte à côte de ce territoire préparé pour eux. Plus loin, à San Francisco, tout un bloc de constructions, des habitations occupées et remplies de monde, soumises par des milliers de points à la fois à la douce et irrésistible pression de cet humble appareil qu'enfanta le génie de Pascal, quittent, sans secousse et sans dérangement pour leurs habitants, leur place et leur niveau primitifs; et, dociles aux nouveaux plans de l'édilité californienne, vont reprendre paisiblement racine au lieu qui leur est désigné[2]. Plus fougueuse

1. 83 060 kilog., 35 mètres de long, 9 de large et 6 de haut.

2. C'est bien à San Francisco que les presses hydrauliques ont été pour la première fois appliquées à cet usage. Mais c'est à

entre les mains des rudes mineurs du voisinage, l'eau, amenée des plus grandes distances et précipitée des plus grandes hauteurs, sape par la base des collines entières de terrains aurifères; émiettant incessamment sous son courant énergique les masses qu'elle abat; faisant ainsi pour 03 c. à peine (en calculant la journée à 20 fr.), le lavage d'un mètre cube de sable qui, il y a dix ans, ne coûtait pas moins de 75 fr.; et mettant à nu avec un bénéfice suffisant jusqu'à un quatre cent millionième du précieux métal[1]. L'aride désert du Sahara voit pendant ce temps la sonde de l'ingénieur, pareille à la baguette de Moïse, faire jaillir, des couches inférieures où les voit couler l'œil du géologue, ces eaux fécondes que le soleil attend pour susciter la vie; et l'opiniâtreté généreuse d'un Français, plus puissante par le libre assentiment des forces privées que le despotisme grandiose des Pharaons, porte à Suez émerveillée les ondes bénies du Nil, et rapproche les continents en unissant les mers. Une vestale,

Chicago qu'ont eu lieu les grands déplacements auxquels nous faisions allusion. Le bloc de seize maisons, pesant 35 000 tonnes, avait 300 pieds de long sur une profondeur de 90 à 140. Il a été, au moyen de 6000 vis de pression, exhaussé de 4 pieds en cinq fois sans aucun accident et sans que les occupants aient déménagé. V. *Écho du Pacifique* du 30 juin 1860.

1. V. les travaux de M. Laur sur la Californie.

suivant une gracieuse légende du paganisme, mérita les hommages des Romains en tirant avec sa ceinture un navire échoué dans le port d'Ostie; et l'hyperbolique imagination d'un architecte adulateur ne sut rien concevoir de plus grand que de tailler le mont Athos à l'image d'Alexandre. Qui de nous, grâce à la mécanique, n'est à même de répéter à toute heure le miracle de la vestale ; et le monde entier, sur tous les points, n'est-il pas taillé et retaillé sans relâche à l'image de l'homme?

Mais il faut avancer, et je ne puis m'arrêter à ces détails, quel qu'en soit l'intérêt. Une réflexion seulement avant de passer outre ; une réflexion capitale, sans laquelle nous risquerions de nous méprendre gravement sur la nature de ces œuvres merveilleuses, et qui doit, dans ma pensée, dominer tout cet entretien, tout ce sujet, pour mieux dire, et toute la science elle-même.

I

Nous disons, en général, et j'ai dit moi-même jusqu'à ce moment, que par l'emploi des machines l'homme *multiplie* sa puissance et *agrandit* sa vie. Nous disons mal : il les ÉPARGNE. Il les applique utilement au lieu de les laisser perdre à l'aventure. Il les conserve et les recueille, en un mot : rien de moins, mais rien de plus.

Supposez le plus parfait des mécanismes, le plus ingénieux, le plus précis, le plus puissant, celui par lequel la main la plus faible va soulever à son gré les masses les plus lourdes ou broyer les corps les plus durs. Est-ce que la force mise en jeu par ce mécanisme est engendrée par lui? Est-ce que dans la substance, délicate ou grossière, mais inerte de ses rouages, il y a rien à quoi l'on puisse attribuer l'effort spontané et renaissant que suppose et qu'accuse l'effet obtenu? Non : le mécanisme n'est qu'un instrument disposé, par une puissance intelligente

et libre, pour recevoir, à l'heure voulue, du dehors l'impulsion qu'il ne saurait trouver en lui-même. Il *transmet* la force et il la *transforme*; d'intermittente, il la rend continue ou de régulière irrégulière; de verticale horizontale, ou de rectiligne circulaire; il la concentre, il la dissémine, il la porte à distance ou l'emmagasine pour le moment opportun : mais il ne la *crée* pas, et ce qu'il RENDD au terme de l'opération, il a commencé par le *recevoir*. Il a reçu davantage même et nul appareil, quelque perfectionné qu'il soit, n'est exempt de pertes et de fuites importantes; nul ne donne et ne donnera jamais, *en effet utile*, tout ce qu'il a absorbé en *force brute*. Les personnes qui se sont occupées de physique appellent cette loi : *la loi du travail des machines*. C'est la loi fondamentale de la mécanique matérielle, et c'est faute de la connaître et de la comprendre que tant d'esprits parfois ingénieux s'égarent chaque jour à la poursuite du mouvement perpétuel et d'autres impossibilités de ce genre. C'est aussi la loi fondamentale de la mécanique morale, de la mécanique sociale; et c'est faute de l'accepter et d'en tenir compte que tant d'aspirations parfois généreuses et de nobles efforts n'aboutissent trop souvent qu'à troubler et à appauvrir l'humanité.

Je voudrais (car c'est un point sur lequel aucune incertitude ne doit subsister dans vos esprits), vous faire toucher du doigt, pour ainsi dire, en leur donnant un corps, la vérité de ces formules toujours un peu abstraites dans leur énoncé général. Peut-être y parviendrai-je en vous faisant assister un moment à une opération dont j'ai été témoin, et qui, en m'impressionnant vivement, a singulièrement éclairé pour moi de précédentes réflexions.

Nous avons tous vu tourner, avec cette rapidité que l'œil ne peut suivre, les roues des wagons de chemins de fer et des locomotives qui les entraînent. Nous sommes-nous demandé comment ces roues, dont la chute occasionnerait de si effroyables catastrophes, sont maintenues sur l'essieu qui les porte, et quelle attache assez sûre en prévient l'écartement? Probablement non : du moins était-ce mon cas, avant d'en avoir vu mettre en place ; et je surprendrai plus d'un d'entre vous, j'en suis sûr, en lui apprenant qu'il n'y a d'autre attache que le parfait assemblage et la complète adhérence des deux pièces. La roue est forcée sur l'essieu, cela s'appelle le *calage ;* et une fois convenablement calée, elle fait corps avec lui : il n'y a pas d'autre secret. Mais aussi, pour caler une roue de wagon, savez-vous quelle force il faut employer? Une force équivalente

à 30 000 kilog. de charge. Pour une roue de locomotive c'est 40 000, soit une pression égale à celle de 100 atmosphères; c'est le triple ou 300 atmosphères pour le décalage. Voilà notre garantie; elle vaut mieux, convenons-en, que toutes les clavettes et tous les écrous imaginables.

Et maintenant ces énormes pressions comment s'obtiennent-elles ? Avec l'appareil que je rappelais il y a un instant, la presse hydraulique de Pascal. Trois hommes, avec cette presse, suffisent à la tâche; et en une demi-heure, couramment, ils décalent une roue. Je les ai vus, dans les beaux ateliers de la gare du Midi à Bordeaux, en caler une, sans aucune hâte, *en cinq minutes*, montre en main, absolument comme nous avons vu tous, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour gravir l'échelle, la manivelle tournée par un ou deux manœuvres élever au sommet d'un échafaud une benne chargée parfois comme une voiture à deux ou trois colliers.

Voilà qui est prodigieux, n'est-ce pas? Mais voilà qui est clair aussi, et qui ne comporte pas d'équivoque. De ces 30 ou 40 000 kilogrammes de force, si lestement développés par l'intermédiaire de la machine, et par elle rendus apparents et mesurables, rien, absolument rien, n'a été fourni par elle

aux bras qui la faisaient jouer. Tout a donc été puisé en eux-mêmes; tout est sorti de leurs muscles et du ressort intérieur de la volonté qui les a animés; tout est du mouvement humain, de l'effort humain, *de la chaleur humaine*, DE LA VIE en un mot; de la vie du corps et de la vie de l'âme[1].

De là, messieurs, deux conséquences aussi manifestes qu'importantes, et qui déjà, j'en suis sûr, se présentent à votre pensée.

La première, que j'ai pour ainsi dire énoncée d'avance, c'est que le bénéfice des machines, quelque grand qu'il paraisse et qu'il soit en réalité, n'est cependant à vrai dire qu'un résultat négatif. C'est que par elles, et par toutes les ressources dont nous parvenons à user moins imparfaitement avec le temps, par la science, par l'industrie, par les arts, par le ressort des qualités morales et par le secours des institutions sociales, nous ne faisons et nous ne pouvons prétendre à faire qu'une chose, une seule, — essentielle, il est vrai, et toujours nécessaire : user des forces qui ont été déposées en

1. On consultera utilement, au sujet de cette grande loi de l'indestructibilité et de la « conversion mutuelle des forces naturelles, organiques et inorganiques, vitales et physiques, » le livre de M. John Tyndall, *de la Chaleur considérée comme un mode de mouvement*, traduit de l'anglais par M. l'abbé Moigno.

nous et résister à la destruction qui de toutes parts les menace et les atteint à toute heure. *Nous ne gagnons pas;* NOUS CESSONS DE PERDRE. Nous ne faisons pas surgir la vie; mais nous la retenons en fermant moins mal les fuites sans nombre par lesquelles elle s'échappe de nous comme d'un vase percé. Nous réduisons la part de l'anéantissement, en d'autres termes, nous la réduisons en nous, et nous la réduisons en autrui et pour autrui. N'est-ce pas la plus stricte des obligations, comme la plus impérieuse des nécessités? Et comment, dès lors, songer à se prononcer contre l'emploi des moyens qui seuls conduisent à cet inévitable résultat? *To be or not to be*, vivre ou ne pas vivre; c'est l'éternelle et suprême question d'Hamlet qui toujours se représente et s'impose.

La seconde conséquence, c'est que c'est en vain qu'on cherche à séparer l'homme de ses œuvres, le dehors du dedans; et qu'en ceci, comme en tout, la matière n'est que le véhicule et l'instrument de l'esprit. On est émerveillé des résultats dus aux machines; mais on ne veut voir en eux, pourtant, que des prodiges de force brute, de peu de mérite et de peu de prix après tout. Ce sont, vous le voyez, jusque dans les plus simples et les plus grossiers détails, des prodiges de *force vive*, de *force morale*,

d'intelligence, d'adresse, d'énergie, de volonté. C'est la vie humaine, convenablement versée en elles, qui seule alimente leur activité et leur puissance. C'est la vie, comme cette source d'abord perdue sous l'herbe qui devient un grand lac en s'amoncelant au soleil dans un réservoir approprié, dont elles font apparaître graduellement aux regards la secrète grandeur et la fécondité cachée. C'est la vie, donc, dont il faut admirer et respecter en elles l'épanouissement sacré. *C'est l'homme qu'il faut saluer dans ses œuvres.* Que l'on vienne, par exemple, en présence du fait que je citais tout à l'heure, me parler des lois fatales du monde physique et des attractions aveugles des molécules que la pression a mises en contact; je demanderai, messieurs, et je demanderai avec votre assentiment à tous, j'en suis certain, si ce n'est pas la main humaine qui, en triomphant des résistances et des frottements de ces mêmes molécules, a substitué peu à peu sa force active à la force passive de la matière. Lorsque la roue, emportée à travers l'espace par cette autre force qu'émet et retient de même une autre main humaine, déposera saines et suaves à destination les existences qui lui auront été confiées; ce sera cette main encore, qui, fidèle à son œuvre et comme crispée sur sa tâche, nous

apparaîtra tenant jusqu'au bout assemblé ce qu'elle avait d'abord uni. Et à ce spectacle, si nous ne sommes pas insensibles, il me semble que nous sentirons s'élever du fond de nos cœurs quelque souvenir reconnaissant pour ces artisans obscurs — insuffisamment pénétrés eux-mêmes peut-être de l'importance et de la dignité de leur labeur — qui, au prix d'une partie de leur propre vie (et à charge de revanche, il est vrai), ont préservé et garanti la vie de leurs semblables.

Grande et salutaire pensée, en vérité; et bien propre à inspirer, avec le respect de toutes les tâches, le respect de tous les hommes, le respect de soi-même et le respect d'autrui! Pensée fondamentale, je le répète, et que la science, sous peine de s'égarer, ne devrait jamais perdre de vue un instant! Pensée qui, au milieu des plus arides détails ou des obscurités les plus rebutantes, resplendit comme l'échelle mystérieuse révélée à Jacob dans la solitude du désert, et qui comme elle appelle sur les lèvres ce cri d'admiration et de joie : « Ce lieu est sacré, et je ne le savais pas; *locus iste sacer, et ego nesciebam.* »

Oui, tout est sacré, et nous n'y songeons pas. Machines, capital, propriété, science, art, industrie, travail actuel ou résultat du travail passé, tout est

de la vie, de la vie épargnée, de la vie employée, de la vie transmise; de la vie inviolable dans sa source, inviolable dans ses applications, inviolable encore dans ses transformations et dans ses incorporations[1]. Dans nos œuvres, comme dans nos facultés et nos actions, persiste et résiste cette personnalité libre qui est le titre par excellence de la dignité humaine. Et c'est, messieurs, pour le dire en passant, cette résistance au dehors de la liberté intérieure qui s'appelle le *Droit.* Or le droit, nous le verrons en terminant, en cette question comme en toutes, est l'argument décisif et suprême; et ce sera mon excuse si je vous ai retenus trop longtemps sur ces hauteurs philosophiques. Je reprends, pour ne le plus quitter, le fil de notre argumentation.

1. V. à ce sujet le dernier chapitre du livre de M. Modeste sur *la cherté des grains*; et l'étude du même auteur sur la *Propriété intellectuelle,* où est irréfutablement établie cette doctrine de la *personnalisation* des choses par l'action de l'homme.

II

J'ai effleuré l'autre jour, mais je n'ai qu'effleuré, et seulement pour vous faire entrevoir le vice de l'objection, le reproche fait aux machines de diminuer le travail. Je vous ai dit d'abord (et c'est le premier degré de l'erreur), qu'on confond le moyen avec le but, l'effort avec le résultat, le travail avec le produit; et que c'est là une économie politique à rebours, qui ne va à rien moins qu'à glorifier la privation et à semer à plaisir sous nos pas les difficultés et les obstacles. On a appelé cette théorie-là, et l'on a eu raison, *la théorie de la disette*[1]. La vraie théorie, celle qui a pour elle la pratique personnelle de chacun de nous et l'assentiment universel et constant du sens commun, c'est *la théorie de l'abondance*. Nous cherchons tous, nous chercherons toujours, quoi qu'on nous dise, à diminuer

1. V. Bastiat. *Sophismes économiques*.

notre peine et à en accroître la récompense; et tout ce qui nous paraîtra de nature à seconder ce double désir peut être assuré d'avance de notre bon accueil. *La richesse des hommes*, encore une fois, *c'est l'abondance des choses*. A cet égard, nous savons tous à quoi nous en tenir, et je n'y reviens pas. L'évidence s'énonce, elle ne se démontre pas.

Mais j'ai dit ensuite, et c'est sur ce point que j'ai à revenir, que réduire l'effort ce n'est pas seulement adoucir le travail, c'est aussi l'accroître; et que c'est à la simplification successive des tâches que sont dues à la fois la multiplicité et l'activité des occupations. J'ai dit que le travail, bien loin d'être anéanti par les machines, est au contraire entretenu et développé par elles (à charge de se transformer plus ou moins, il est vrai); et que *plus de machines*, de machines utiles s'entend, *c'est plus de travail*. J'en ai indiqué une preuve de fait à laquelle il n'y a rien à répliquer, l'inégale répartition du travail sur la surface du globe, correspondante à l'inégale distribution des machines. En un point de telle conséquence, toutefois, les aperçus généraux, même les plus clairs, ne suffisent pas, et l'on ne saurait pousser trop loin la précision. J'ai annoncé une démonstration en forme, je vais essayer de la donner.

Le principal motif pour lequel on se figure que les machines portent atteinte au travail, c'est qu'on se représente les besoins, et par suite les moyens de les satisfaire, comme des quantités fixes. Dans cette hypothèse, il est clair qu'on a raison, et que le travail est un maximum qui ne peut être simplifié sans être réduit. Il est clair aussi que cette réduction aurait plus d'inconvénients que d'avantages. Les besoins une fois satisfaits, que gagnerait-on à changer la manière de les satisfaire? Un peu plus de vide, pour les uns, dans une existence dénuée d'autre but et d'autres emplois; et la suppression sans compensation, pour d'autres, des occupations qui étaient leur unique ressource.

Mais il n'en est pas ainsi, nous le savons; et rien n'est plus variable, plus élastique que nos besoins, et par suite que les moyens de les satisfaire. Prenez les premiers de tous, ceux qui constituent de véritables *nécessités*, et qui à ce titre peuvent paraître absolus : le besoin de nourriture, le besoin de vêtements, le besoin d'abri. Est-ce qu'à aucune époque et en aucun lieu ces besoins universels ont été complétement apaisés? Est-ce que de nos jours encore, et quelques progrès que nous ayons réalisés depuis un siècle, la privation habituelle n'est pas le lot d'un grand nombre? Est-ce que, même pour

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

ceux qui vivent dans l'abondance relative et dans la superfluité parfois, il n'y a plus d'améliorations possibles, avouables, désirables au point de vue de la raison, de la convenance ou de l'hygiène? Pourquoi ces améliorations, entrevues par les uns, instamment appelées par les autres, ne se réalisent-elles pas? Parce que, *dans l'état des procédés et des instruments*, elles seraient trop dispendieuses, autrement dit trop difficiles, et que le temps et les capitaux consacrés à les réaliser ne seraient pas assurés d'une rémunération suffisante.

C'est-à-dire, en d'autres termes, que *ce qui arrête le travail et la production, c'est leur difficulté et leur prix;* et qu'abaisser le prix en amoindrissant la difficulté, c'est étendre la production et activer le travail en allégeant le poids qui comprimait leur essor. C'est à quoi n'avait pas songé, sans doute, le célèbre Montesquieu (qui à d'immortelles vérités a mêlé parfois de graves erreurs), quand il se laissait entraîner à révoquer en doute jusqu'à l'utilité des moulins. « Si un ouvrage, disait-il, est à un prix médiocre, et qui convienne également et à celui qui l'achète et à l'ouvrier qui l'a fait, les machines qui en simplifieraient la manufacture, c'est-à-dire qui diminueraient le nombre des ouvriers, seraient pernicieuses. » Un autre homme célèbre,

J. B. Say, n'a pas eu de peine à répondre qu'*il n'y a pas de prix qui convienne*, ou qui convienne autrement qu'en passant : car celui qui semble modéré aujourd'hui, parce qu'il permet de satisfaire plus de désirs qu'hier, paraîtra élevé demain, parce qu'il aura déterminé un accroissement de désirs pour lesquels il sera encore un obstacle. Et c'est pour rendre cette vérité matériellement sensible, en quelque sorte, en lui donnant une forme, qu'il avait imaginé de représenter la société sous la figure d'une pyramide à très-large base, dont chaque assise correspond à un degré décroissant de ressources. Le prix d'un objet est-il élevé, cet objet n'est accessible qu'aux couches supérieures. Elles seules le consomment, le demandent, et parfois même le désirent et le connaissent. Le prix baisse-t-il, l'objet descend, pour ainsi dire, par ce fait même, d'une ou de plusieurs couches; et aussitôt le nombre des demandes s'accroît dans une proportion bien supérieure le plus souvent à celle de la différence de prix. Et il en est ainsi jusqu'en bas, c'est-à-dire jusqu'à ce que, par des réductions et des multiplications successives, l'objet soit devenu assez connu, assez abondant et assez peu cher pour être réellement sous les yeux et sous la main de tous, et constituer un article de consommation

générale et habituelle. Mais peu de mains, quelque longue que soit une fabrication, sont occupées par elle tant qu'elle demeure une fabrication exceptionnelle. Beaucoup, quelque simple qu'elle soit, peuvent l'être quand elle devient une fabrication courante. Et c'est ainsi que, dans un grand nombre d'industries, c'est de la simplification des procédés que date réellement l'extension du travail et la demande des bras.

On a cité souvent l'imprimerie, et c'est en effet un très-éclatant exemple. Au moyen âge, c'était une chose longue et dispendieuse que la reproduction d'un écrit. Des copistes, en petit nombre, artistes véritables le plus souvent, consacraient à cette tâche de longues heures et des talents souvent fort remarquables. Il fallait, pour qu'ils en pussent vivre, que ce travail délicat fût payé fort cher; et la possession de quelques manuscrits était une rareté et un luxe, réservés presque exclusivement aux princes, aux grands seigneurs ou aux riches couvents dans lesquels on allait chercher la science. Une Bible alors, la plus simple Bible, représentait un gros capital. Le goût de la lecture, par contre, était une exception, et maint haut personnage eût été incapable de déchiffrer ses titres ou de signer son nom. L'admirable invention de Gutenberg a

surgi ; à la lente besogne du copiste a succédé l'art expéditif de l'imprimeur ; il a, par des améliorations successives, permis de réduire aux prix les plus bas, à quelques centimes et à quelques instants, ce qui autrefois demandait des mois et des centaines ou des milliers de francs. Une Bible, un paroissien, se peuvent fabriquer pour le prix de quelques heures de travail[1]. Le nombre des ouvriers employés à la reproduction de la pensée humaine a-t-il été réduit? Il a grandi, au contraire, grandi sans cesse, grandi à ce point que le nombre des chefs d'ateliers dépasse de beaucoup probablement aujourd'hui le nombre des copistes d'autrefois ; et que les salaires afférents à ce genre de travaux atteignent chaque jour des sommes considérables. C'est qu'avec la facilité de faire s'est produite la facilité de livrer ; c'est qu'à une offre moins rare a répondu une demande plus abondante. C'est que le besoin, devenu plus vif chez ceux qui le connaissaient, révélé à ceux qui l'ignoraient, s'est graduellement étendu, diversifié, animé, et qu'il n'a cessé d'appeler, pour le satisfaire, et de nouvelles simplifications et des bras nouveaux.

1. L'imprimerie Mame fabrique même des paroissiens reliés, avec vignette, à 0 fr. 20.

Il en est de même, — ai-je besoin de le rappeler ? — pour tous ces arts accessoires de l'imprimerie et successivement développés avec elle et par elle : la reliure, la gravure, la lithographie, la photographie, la papeterie, et jusqu'à cette modeste et grande industrie des plumes de fer sans laquelle assurément, je le disais l'autre jour, toutes les oies du monde auraient depuis longtemps cessé de suffire à la consommation d'encre qui nous est devenue nécessaire.

De même de ces papiers peints, nés à leur tour de l'extension de la papeterie, dont les palais des rois ignoraient le luxe il n'y a pas un siècle, et dont la moindre mansarde ne se passerait pas aujourd'hui. De même des tapis, remplacés chez les grands d'autrefois par de la paille en hiver et des feuillages verts en été : c'était, selon le secrétaire de Thomas Becket, une des somptuosités de ce magnifique personnage ; et sous Henri VIII encore, l'une des raisons pour lesquelles on changeait périodiquement de résidence, était la nécessité d'écurer à fond, de temps en temps, quand elle tournait trop en fumier, la litière royale. De même de la lumière, demandée d'abord à la torche de résine ou à la mèche fumeuse d'un impur lampion ; plus tard à la chandelle sale et puante ; plus tard enfin

à la lampe, à la bougie ou au gaz ; sans que jamais ces améliorations ou simplifications successives soient parvenues ni à répondre à toutes les exigences qu'elles développaient à mesure ni à arrêter un instant l'accroissement du nombre de bras réclamés par la vaste et multiple industrie de l'éclairage.

A plus forte raison pourrais-je rappeler l'impulsion prodigieuse donnée par les chemis de fer à l'industrie des transports, à celle même des transports *par voitures*, qu'ils devaient anéantir, disait-on ; et le développement presque aussi surprenant et aussi rapide imprimé à la fabrication des étoffes de tout genre par les inventions des cent dernières années. Certes cette fabrication a eu ses souffrances ; elle les a encore, et le moment serait mal choisi pour en parler légèrement. Mais est-ce la faute des machines, cependant, si la discorde s'est mise parmi les énergiques populations de l'Amérique du Nord ? Et quelle grandeur, en dépit de ces épreuves, quelle vitalité, quelle énergie, quel flot intarissable de produits versés sur le monde ! Quelles ressources pour la nudité, pour la maladie, pour la propreté, pour l'élégance ! quel aliment pour l'agriculture, pour le commerce, pour la navigation, pour la mécanique ! Quel appel enfin aux bras inoccupés !

Qu'etait-ce, il y a quelques siècles, que le coton[1] ? la matière première des mèches à chandelle. Quelques balles, importées accessoirement par les Vénitiens et les Génois, suffisaient à cet usage. Plus tard, vers 1430, on eut l'idée d'employer cette substance à la confection d'étoffes grossières, dans le genre des futaines flamandes; et quelques armateurs de Bristol et de Londres commencèrent à l'envoyer chercher directement dans le Levant. Jusqu'au dernier tiers du siècle dernier, cependant, époque de l'apparition des grandes inventions d'Hargreaves et d'Arkwright, ce n'était, en Angleterre même, qu'une industrie de peu d'importance, à laquelle suffisaient, tant pour la filature que pour le tissage, 7 à 8000 ouvriers à peine. En 1773 encore, quoique la fileuse mécanique d'Hargreaves, la *spinning jenny*, datât de quelques années déjà, la trame seule était en coton, faute de fils convenables pour la chaîne, qui se faisait en fils d'Allemagne ou d'Irlande. Ces fils, d'une force et d'une torsion que ne pouvait procurer la fileuse d'Hargreaves, n'ont été qu'alors obtenus en coton par le métier continu, *spinning frame*, et ce n'est qu'en 1779 que ce qu'on a nommé la *Mull Jenny* (notre

1. V. *Dictionnaire du Commerce*, article COTON.

métier à filer ordinaire, combinaison des deux précédents), a sérieusement commencé l'ère de la fabrication mécanique. L'usage de la vapeur ne s'est introduit que vers 1820; le tissage à la main n'a décidément cédé la place que quinze ans plus tard; et ce n'est que plus récemment encore que le métier renvideur, le métier à la Jacquart et la peigneuse d'Heillmann sont venus apporter à l'industrie anglaise ses derniers éléments de puissance.

Or écoutez quelques-uns des chiffres de la production et du travail à ces diverses époques. Dès 1787, moins de vingt ans après le début des machines, une enquête se fait. Au lieu des 2700 tisseurs et des 5200 fileuses de l'époque du petit rouet, elle accuse 247 000 tisseurs et 105 000 fileurs : 352 000 *ouvriers au lieu de* 7900! Qui avait fait surgir cette armée de travailleurs, sinon la mécanique qui faisait appel à ses bras? Sans être aussi rapide, le mouvement ne s'est pas arrêté depuis; et en 1861 (d'après la dernière enquête faite en 1862[1], à l'occasion de la crise), le personnel *de la grande industrie*, à lui seul, dans les 2715 fabriques (*factories*) du Royaume-Uni, comprenait plus de 400 000 individus. Il dépassait 800 000 selon M. Bai

1. V. *Annuaire de l'Économie politique pour* 1864.

nes, avec les industries latérales, telles que le tulle, l'impression sur étoffes, la bonneterie, etc. Et pour avoir, d'après le *Dictionnaire du commerce*, le total des personnes directement ou indirectement occupées par la manufacture (transport, bâtiment, machines, etc.) il fallait aller au chiffre énorme de 2 millions, soit le *quatorzième de la population totale!* Il ne fallait pas moins, en effet, pour construire, pour placer, pour alimenter et pour diriger les 517 000 métiers, mis en mouvement par plus de 263 000 chevaux de vapeur et par près de 10 000 chevaux hydrauliques, entre lesquels se répartissait cette production; et l'accroissement de la force motrice, quoique beaucoup plus rapide que celui du personnel, n'avait cessé de provoquer l'accroissement de celui-ci. Augmenté de 256 pour 100 en dix ans, — de 1850 à 1861, — il avait nécessité encore une augmentation de bras de 36 pour 100.

Que si, au lieu de s'en tenir au travail du coton, on veut envisager l'ensemble des industries de filature et de tissage, dont le développement pour une grande part n'a été qu'une suite de l'impulsion du coton et de l'imitation plus ou moins tardive de ses procédés, c'est à un chiffre presque double qu'il faut s'élever. L'on ne trouve pas alors, *dans les grands établissements seuls*, moins de 775 000 ouvriers,

de 720 000 métiers tant à tisser qu'à filer, de 36 000 000 de broches faisant chacune l'ouvrage de plusieurs fileuses, et de 400 000 chevaux, tant hydrauliques que de vapeur. On reste confondu quand on songe au nombre de millions d'hommes, non des siècles anciens, mais du siècle dernier seulement, que cela représente[1].

Et quant à la production, doublée en moins de dix années, elle était en 1860, pour l'exportation seule: *en filés* de près de 90 millions de kilogrammes, valant 250 millions de francs, et *en cotonnades* de plus de 2 milliards et demi de mètres, — 2 673 960 kilomètres *ou* 64 *fois le tour de la terre*, — valant un milliard de francs environ. Ce qui n'empêchait pas le pays de réserver largement sa part : 2 kil. 1/2 par

1. Tous ces chiffres sont extraits de l'*Annuaire de l'Économie politique* pour 1864, qui donne l'analyse du document officiel publié en 1852 par la Chambre des Communes. On peut voir, pour l'ensemble de l'industrie anglaise, mines, forges, locomotives, distilleries, etc., les chiffres bien autrement considérables qui ont été récemment cités, à l'École Turgot, dans une leçon sur le même sujet, par M. Horn, d'après un travail récent d'un ingénieur anglais, M. Feyburn. Suivant M. Feyburn, le nombre total des chevaux de vapeur employés en Angleterre ne serait pas moindre de 3 650 000; ce qui équivaudrait à 76 millions d'hommes de peine, correspondant à une population totale de 300 millions d'habitants. V. dans l'*Avenir commercial* du 8 avril 1866 l'excellente analyse de la leçon de M. Horn, par M. George Renaud.

tête en 1851 ; 3 kil. 1/6 en 1856, et une quantité proportionnellement accrue en 1861.

Pour ce qui est des salaires, l'énorme valeur de cette masse dit assez qu'ils formaient, qu'ils forment encore, malgré la crise, un budget considérable. Les 3 ou 4 millions de 1769 sont devenus des centaines de millions. La journée, élevée de 1 fr. à 2 fr. 50 dès 1787, atteignait déjà il y a 30 ans, pour les fileurs au moins, le taux de 5 fr. et davantage[1]. Et bien qu'assurément il y eût de la misère dans cette industrie, même avant la guerre d'Amérique, les chiffres prodigieux des cotisations versées aux diverses sociétés de secours mutuels, les fonds de ces sociétés et mille autres symptômes démontrent assez que le paupérisme anglais n'est pas ce que l'on dit. Ce qui le démontre mieux encore, c'est la manière dont a été supportée cette crise. Elle a attesté, — et cela des deux côtés du détroit — une force de résistance matérielle et morale qui fait le

1. C'est même contre des salaires de cette importance que se soulevèrent plus d'une fois les fileurs anglais. Lors de la fameuse grève de Preston, en 1836, les fileurs de cette ville gagnaient, en moyenne, 22 shellings 6 deniers (28 fr. 60) par semaine ; ceux de Boston, également en moyenne, 26 sh. 6 d. (33 fr. 75). V. L. Faucher, *Études sur l'Angleterre*, t. II ; et notre 16e *leçon d'Économie politique*, sur les *règlementations de salaires et les coalitions.*

plus grand honneur à l'esprit des populations éprouvées, mais qui ne fait pas moins d'honneur à leur richesse. A aucune époque, je ne crains pas de le dire, pareille chose non-seulement ne s'était vue, mais n'aurait pu se voir. Dès maintenant, et sans attendre l'examen plus direct que je ferai tout à l'heure de cette objection, c'en est assez, ce me semble, pour vous mettre en garde contre la prétendue nouveauté de ce qu'on appelle *le paupérisme*.

III

Ainsi, simplification du travail, abaissement du prix; abaissement du prix, accroissement de la consommation; accroissement de la consommation, développement de la demande; développemeut de la demande, enfin, augmentation de la production et du travail : telle est la marche naturelle et régulière des choses, et rendre la fabrication moins coûteuse, ce n'est pas, comme le pensait Montesquieu, dimi-

nuer le nombre et le salaire des ouvriers, c'est au contraire les accroître. Souvent, très-souvent, c'est dans la branche même où le changement a lieu que cet accroissement se produit; et c'est pour le travail même que la machine vient accomplir en partie, que plus de bras, grâce à elle, sont appelés, et que leur rétribution grandit avec leur nombre.

Souvent, ai-je dit, *très-souvent*, je n'ai pas pas dit *toujours*. On l'a dit, je le sais, ou l'on a paru le dire; mais le zèle de ceux qui l'ont dit n'est pas un zèle selon la science, et c'est une exagération dans laquelle nous ne tomberons pas. Non, l'introduction des machines, ou, pour employer un terme à la fois plus exact et plus large, *le perfectionnement des procédés*, *n'amène pas* NÉCESSAIREMENT, INFAILLIBLEMENT, DANS LA BRANCHE MÊME DE TRAVAIL DANS LAQUELLE IL SE PRODUIT, *l'accroissement du nombre des bras employés*, IL PEUT MÊME EN PROVOQUER LA RÉDUCTION.

Il le peut, je dirai plus, il le doit; et à cet égard une simple réflexion suffit. Puisque dans beaucoup de cas, nous venons de le voir, plus de bras, grâce à ce perfectionnement, deviennent nécessaires, il faut bien que dans d'autres, grâce à ce perfectionnement encore, moins de bras deviennent suffisants; car ce personnel nouveau des industries

accrues n'a pas été tiré du néant, et ce qui se trouve en plus d'un côté a dû, sauf l'accroissement relativement faible de la population, se trouver en moins d'un autre. C'est même là (ne le voyez-vous pas?) l'une des conditions et l'une des formes du progrès ; et c'est en retirant à chaque heure son effort des points sur lesquels il cesse d'être indispensable pour le porter vers les points sur lesquels il reste ou devient plus manifestement utile ou nécessaire, que l'humanité s'enrichit et qu'elle progresse.

La vérité donc, la vérité complète, générale, absolue, sans exception et sans restriction, ce n'est pas, bien que ce soit souvent le fait, que toute amélioration des procédés d'une industrie quelconque profite immédiatement et directement au personnel spécial de cette industrie; non, mais c'est que TOUTE AMÉLIORATION, *quelle qu'elle soit*, PROFITE A L'ENSEMBLE DE LA PRODUCTION *et devient, avec une cause d'accroissement de bien-être, une cause d'accroissement de travail et de salaire.* C'est que, s'il peut y avoir, et s'il y a parfois en effet, transformation ou déplacement des occupations offertes aux bras dont la tâche se trouve tout à coup simplifiée, jamais il n'y a ni ne peut y avoir diminution de la généralité des occupations : jamais, pour parler le langage de la science, *le fonds général du travail et des salaires* ne

peut, du fait de ce progrès, recevoir aucune atteinte; toujours au contraire il s'en trouve accru.

La raison, messieurs, vous l'avez pu entrevoir déjà par un mot dit à dessein l'autrejour : c'est que ce ne sont pas les occasions d'employer les bras qui manquent et manqueront jamais, mais les moyens de les employer fructueusement et de les rétribuer convenablement. C'est que produire davantage, ou, si vous l'aimez mieux, produire autant à moins de frais, c'est obtenir, au delà de la rétribution antérieurement affectée au travail existant, *un excédant pour rétribuer mieux ce travail ou pour en rétribuer un autre*. C'est que le travail accompli par la machine n'est pas du travail rendu *impossible*, mais du travail rendu DISPONIBLE; et que *du même coup est rendu disponible avec lui le salaire correspondant*. BRAS LIBRE ET SALAIRE LIBRE, TRAVAIL DISPONIBLE ET CAPITAL DISPONIBLE, ces deux termes ne doivent-ils pas se rencontrer; et de leur rencontre ne sortira-t-il pas nécessairement une occupation nouvelle et un produit nouveau, c'est-à-dire un avantage et un bénéfice?

Que demain — pour reproduire un exemple spirituellement employé par Bastiat[1] — on imagine un

1. *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas.*

procédé qui permette de fabriquer les chapeaux à moitié prix, c'est-à-dire avec moitié moins de temps et de peine; il est clair qu'il faudra, pour que les ouvriers chapeliers demeurent tous occupés comme auparavant, que la fabrication et la consommation de cet article soit doublée. En serait-il ainsi? C'est possible, mais ce n'est pas certain; et il peut très-bien se faire que nous trouvions nos têtes suffisamment couvertes et que nous ne jugions pas à propos de mettre plus souvent au rebut nos coiffures. En ce cas, évidemment, nous cesserons de donner aux ouvriers chapeliers autant d'argent que nous leur en donnions précédemment, et *le travail* SPÉCIAL *de ces ouvriers se trouvera réduit d'autant*. Mais en ce cas aussi, cela n'est pas moins évident, *nous emploierons à quelque chose à quoi nous ne l'employions pas cette économie réalisée sur nos chapeaux, et le travail d'une autre catégorie d'ouvriers se trouvera accru d'autant*. L'un achètera plus de livres, l'autre de meilleurs vêtements; celui-ci des souliers moins grossiers, et celui-là un outil moins imparfait. *Mais tous achèteront* QUELQUE CHOSE; car l'argent, même quand on se borne à le placer, ne demeure pas oisif. Tous, par conséquent, reporteront sur un travail ou sur un autre l'encouragement enlevé au travail des chapeliers. Autant de travail donc pour

les bras en quête d'ouvrage; autant de salaire pour ce travail ; et plus de satisfactions pour tous ceux qui font ou faisaient usage de chapeaux : tel sera le résultat.

Mais dans toute hypothèse semblable, et quel que soit l'objet auquel nous puissions l'appliquer, le résultat sera le même pour ceux qui consomment cet objet. Toute réduction de prix deviendra pour eux à la fois l'occasion de satisfactions nouvelles et l'occasion de dépenses nouvelles. Et c'est ainsi que *chacun*, par les simplifications diverses apportées aux diverses branches de la production, *verra s'accroître pour lui la facilité de vivre* et se réaliser des jouissances précédemment inabordables. Plus de désirs, et plus de moyens de les satisfaire; n'est-ce pas plus d'emplois et plus de rétributions pour le travail? Plus de produits — puisque la consommation est le but et le moyen — n'est-ce pas plus de ressources pour faire et plus de salaires pour faire faire ? Et obtenir, pour un même effort et pour un même emploi de son temps, une quantité supérieure et une variété plus grande d'objets, n'est-ce pas en réalité recevoir un plus fort salaire ? Ce n'est pas l'argent, à bien dire, qui importe; c'est ce que l'argent procure : ou pour mieux dire, c'est la rétribution du temps et de la peine, leur bon ou

leur mauvais emploi. Et c'est ce que Rossi voulait exprimer quand il disait que « l'application des machines à la production des choses usuelles équivaut à la hausse des salaires.[1] » C'est ce que miss Martineau, dans un de ses charmants *contes*, a exprimé plus vivement encore quand elle a dit que les machines sont du *travail accumulé* [2]. « La nature, dit-elle, a fourni des matériaux à dater de la création : *le travail*, DIRIGÉ PAR LA SCIENCE, *en a fait de siècle en siècle un plus large emploi* [3]. » Mais, quelque large que soit cet emploi, il y en aura toujours un meilleur à faire. « On aura donc toujours besoin de la plus grande quantité possible de travail humain ; et il est » en conséquence « de notre devoir de l'économiser autant qu'il nous est possible de le faire. » C'est cette économie que nous permettent les machines ; et sans elles nous serions

1. Rossi. *Cours d'Économie politique*. T. III, p. 238.

2. « Les machines, en ce qu'elles exécutent les opérations de plusieurs hommes, ou telle opération qui demanderait à un seul homme beaucoup plus de temps, peuvent être considérées comme du travail accumulé. Cette accumulation, étant mise en œuvre conjointement avec le travail naturel, rend un produit beaucoup plus considérable... ; et c'est ainsi qu'on marche sans interruption de progrès en progrès. » Miss Martineau, *la Colonie isolée*.

3. Ces paroles, pour qui sait les comprendre, contiennent la solution du fameux problème de la *population*.

constamment arrêtés *par l'insuffisance du travail*[1]. — « Le pain même, observe-t-elle finement ail-

1. Voici une page du même conte que nous croyons devoir transcrire en entier. Il s'agit, dans le récit de Miss Martineau, d'une colonie détruite par les sauvages, et dont les habitants commencent à sortir des premiers embarras que leur a causés la perte de leurs capitaux, de leurs habitations et de leurs outils. Le pasteur, M. Stone, qui, pendant ces jours d'angoisses, a soutenu le courage de tous en donnant l'exemple du travail, se repose, sur le soir, auprès de sa femme qui réjouit son cœur en passant en revue, du point où elle est assise, les progrès déjà accomplis. « Si nous vivons assez, répondit son mari, pour voir nos petits enfants devenir des hommes, il n'est pas impossible que nous leur donnions des conseils tirés de notre propre expérience. Je me figure vous voir, vénérable grand'mère, assise à la fenêtre d'une jolie maison de pierre, sur le penchant de cette colline, et disant à un de vos petits enfants : « Je me souviens en- « core du temps où nous coupions nos aliments avec une pierre « tranchante ; où nous les faisions cuire dans des trous creusés « en terre, précisément où sont ces fosses de tanneurs qui four- « nissent des cuirs dont la vente suffit pour faire vivre cent « personnes. Là-bas, où nos machines à battre le blé en prépa- « rent assez pour nourrir des milliers d'hommes, nos travail- « leurs, avec leurs fléaux, se fatiguaient pour préparer une mince « provision à notre petite troupe. Ici, dans le lieu où cette ran- « gée de moulins prépare le bois de teinture que nous expé- « dions du levant au couchant, *des bras, dont le travail nous « aurait été bien nécessaire ailleurs*, coupaient et fendaient du « bois pour les feux du soir. Plus loin, dans le même endroit « où la fabrique de pailles tressées et de paniers occupe 150 « individus de notre population, la petite Betsy, assise sur le « gazon, essayait de faire une corbeille avec des tiges d'osier. Et « de ce côté, où les briqueteries et les poteries couvrent 3 acres « de terrain, notre premier potier, pour son coup d'essai, fit un

leurs, serait trop payé s'il fallait l'acheter par un asservissement tel que celui de la culture sans instruments ; et *il n'y a pas de plumpudding possible sans une division du travail qui confond l'imagination.* »

IV

Tout cela est bel et bon, vous dira-t-on; mais il n'en est pas moins vrai que ce sont les machines qui engendrent le chômage; et le chômage est le fléau de l'ouvrier. Messieurs, vous allez vous récrier peut-être : mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je n'en crois pas un mot; et que *reprocher aux machines le chômage, c'est à peu près à mes yeux la même chose que reprocher la famine aux charrues.* Oui, certes, toutes les récoltes ne sont pas

« bassin fragile et mal formé, faute du mécanisme qui nous aide « aujourd'hui à fabriquer la faïence dont nous pouvons bien « être fiers.... »

Ce charmant tableau est, en raccourci, l'histoire même de l'humanité entière.

égales; et quand elles sont mauvaises, les estomacs souffrent parfois cruellement. Mais souffriraient-ils moins si la culture se faisait encore avec les ongles, ou seulement par les procédés moins élémentaires de ces peuples des côtes de l'Afrique qui ne connaissent d'autres socs que les cornes de leurs bœufs? Oui, certes aussi, quand une industrie s'arrête ou languit, il y a bien des bras qui restent douloureusement oisifs. Mais le seraient-ils moins si cette industrie ne les avait jamais occupés; si elle n'en occupait un grand nombre encore; si d'autres industries, suscitées comme elle par la science et par la poursuite du bénéfice, n'offraient au moins de toutes parts, à son défaut, le bon marché de leurs produits et la ressource de leurs travaux? Le remède serait trop facile, en vérité; il n'y aurait qu'à tout détruire ou tout arrêter. Mais quoi! ne voyez-vous pas que ce dont on se plaint, *ce n'est pas de l'existence de l'industrie, c'est de son* INSUFFISANCE *ou de* SON OISIVETÉ. Voici une fabrique qui brûle; et tout le monde déplore le sort des ouvriers qu'elle occupait : ils vont rester sur le pavé. Voici une roue qui casse; et tout un atelier en gémit : le travail est arrêté pour lui. Voici un bûcheron qui a perdu sa cognée; et avec elle *il a perdu sa journée :* il n'a plus qu'à rentrer chez lui la tête

basse, heureux encore, dans sa triste aventure, que les cognées ne soient pas rares au marché, et que les outils se fassent avec les outils. Que dirait-il, je vous le demande, que dirions-nous tous, si, sous prétexte de nous soustraire aux chances de chômage, on nous proposait de nous *débarrasser* des instruments de notre profession? C'est à cela pourtant que se réduit l'objection. De grâce, ne nous laissons pas séduire à d'aussi grossières illusions. Ne laissons pas briser nos outils; mais surtout ne cherchons pas à briser ceux des autres. C'est la même chose que de leur briser les bras ou les jambes. Multiplier les aliments, c'est visiblement appeler des hommes à la vie : empêcher les aliments de croître, c'est donc refouler dans le néant des existences prêtes à en sortir. Détruire une charrue, c'est arracher le pain de la bouche qui l'appelle; et détruire un métier, c'est dépouiller la nudité du vêtement qu'elle attend. Que ceux-là le fassent qui s'en sentiront le courage : mais qu'ils commencent par le faire pour eux-mêmes; et qu'ils aillent voir si dans l'état sauvage, alors qu'il n'y a d'autre industrie que celle de la pêche, de la chasse, de la cueillette, ou tout au plus d'une grossière culture, le travail ne fait jamais défaut et s'il n'est jamais ingrat! Entourés de mille et une industries

qui se secondent ou se suppléent, nous jetons les hauts cris quand une d'entre elles, une seule, s'arrête ou simplement se ralentit. Qu'est-ce donc quand il n'y en a qu'une, et quand tout, absolument tout, jusqu'au repas indispensable du jour présent, repose exclusivement sur elle?

V

Ceci, messieurs, nous conduit au redoutable sujet que j'indiquais tout à l'heure, à ce qu'on appelle le PAUPÉRISME : et, quelque difficile qu'il soit d'aborder un tel sujet en passant, je le fais; car il le faut, et sans cela tout ce que j'ai pu dire jusqu'ici risquerait de demeurer vain.

On vous répète tous les jours que le *paupérisme* est une plaie des âges modernes, un fruit amer des développements funestes de l'industrie; de *l'industrialisme*[1], devrais-je dire : car on a fait un

1. On peut voir ce mot répété à satiété, notamment dans l'*Économie politique chrétienne* de M. le vicomte Alban de Villenueve

mot, je vous l'ai dit, pour mieux marquer le sentiment qu'on attache à l'idée, et cela rime mieux d'ailleurs avec celui qu'on prétend mettre en regard. C'est avec les manufactures, à en croire les

Bargemont, et dans l'Essai sur *la Richesse dans les Sociétés chrétiennes* de M. Ch. Périn, ouvrages réellement savants et hautement recommandables par les excellentes intentions de leurs auteurs, mais plus dangereux peut-être, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, par leur exagération que réellement utiles à la cause qu'ils défendent, et trop souvent, d'ailleurs, en contradiction avec eux-mêmes : « Le progrès des convoitises de toute sorte, de l'esprit, de l'ambition, de l'orgueil, et des plus grossières convoitises des sens, accompagnent le progrès de l'industrie. L'industrialisme chasse du cœur de l'homme tout esprit de renoncement. La division du travail conduit à la dégradation, par la dégradation à la servitude. » Ainsi parle M. Ch. Périn dans une foule de passages. Mais à d'autres pages il écrit ceci : « Tout ce que feront les hommes pour accroître, par la division du travail, leur puissance sur la nature, les conduira vers cette grande unité de l'ordre moral que la Providence semble avoir assignée à l'humanité comme le terme suprême de ses efforts séculaires et de ses légitimes aspirations en ce monde. » Nous croyons cette affirmation non-seulement plus vraie, mais plus religieuse et plus chrétienne que la première ; et nous ne voyons pas ce que l'esprit peut gagner à faire fi du corps. Le progrès matériel, comme le progrès moral, est dans l'ordre de la Providence; et opposer doctrinalement l'un à l'autre, c'est visiblement « séparer ce que Dieu a uni. » C'est saint Augustin qui a dit que le devoir des hommes est « *d'orner ce monde par le bonheur de la vie présente*, » en attendant le bonheur éternel de l'autre; et c'est saint Thomas qui a dit que « plus l'homme domine le monde, et plu sa primauté ressemble à celle de la sagesse suprême qui a tout fait pour lui dans le commencement. » Les Pères et les grands docteurs sont pleins de pareilles déclarations, et il n'y a pas de

partisans de cette thèse douloureuse, que la dégradation et la misère ont fait leur entrée dans le monde; et jamais avant nous les douleurs et les hontes qui sont le triste partage des villes de fabrique n'auraient pu déshonorer la terre. Hélas! ces douleurs et ces hontes ne sont que trop véritables; et vous verrez bientôt si je suis trop indulgent pour elles. Mais, si le présent a ses taches, le passé a bien eu les siennes; et avant de renier son temps et d'en déclarer trop lourdes les épreuves, je voudrais qu'on m'en fît voir un qui n'en ait pas eu de plus nombreuses et de plus difficiles. Ne parlons que de misère, puisque c'est de misère qu'il s'agit, et demandons à l'histoire si elle connaît *cet âge sans misère.*

Nous laisserons, si vous le voulez bien, ce qu'on appelle « *l'état de nature,* » et cet étrange bonheur de « se passer de tout, » autrement dit de *manquer de tout*, si chaudement regretté par Rousseau : nous ne nous occuperons que des peuples que « le fer et le blé, » à l'en croire, ont déjà « perdus, » et qui ont eu le malheur de voir leur nom figurer dans

paroles plus énergiques que celles de saint Bernard contre les mortifications indiscrètes qui ruinent le corps. C'est à ses yeux un sacrilége attentat contre le temple de Dieu. Ces remarquables paroles sont citées par M. de Villeneuve Bargemont.

l'histoire du développement de la civilisation. Où est dans cette histoire le temps, encore une fois, où est le pays qui n'ait pas connu la misère? Est-ce le vieux monde, est-ce le nouveau; est-ce l'ère chrétienne, est-ce l'antiquité païenne, qui va l'offrir à nos regards?

Ce n'est pas l'Inde, à coup sûr; l'Inde si fertile, si riche, si élégante, si renommée par le luxe et par le raffinement de ses chefs, mais si tristement célèbre aussi par la corruption et la cruauté de ses mœurs, et par l'inflexible ignominie de ses castes. Ce n'est pas l'Égypte; cette vallée privilégiée par la nature et gâtée par les hommes, dans laquelle, depuis l'origine, le Nil verse sans relâche sa fécondité merveilleuse, et que depuis l'origine le despotisme écrase et l'inertie épuise : l'Égypte passant du fastueux despotisme des Pharaons à l'oppression stupide des Turcs ou des Mamelucks, des corvées des Hébreux qui élèvent les pyramides à celles du fellah qui creuse de ses mains nues le canal Mahmoudié; et dont un commencement de réveil semble à peine, depuis quelques années, menacer, grâce à l'Europe, le sommeil de quarante siècles. Ce n'est pas la Palestine, malgré l'activité énergique de cette race opiniâtre et dure dont rien n'a pu briser le ressort ni lasser la constance; et les récits

lamentables ne manquent pas dans le livre consacré de ses annales. Dans la terre promise, comme dans la captivité ou dans le désert, les Juifs ont connu la souffrance; et plus d'une mère, moins heureuse que l'hôtesse du prophète, a vu la famine enlever ses enfants ou les créanciers les lui ravir.

Tournez-vous vos regards vers la Grèce, cette mère brillante des arts et de la philosophie, ce flambeau éblouissant dont la trace nous éclaire encore, cette enchanteresse qui nous charme et nous séduit à travers les âges? Mais les Socrate, les Périclès et les Démosthènes ont-ils empêché le peuple léger d'Athènes de croupir dans l'oisiveté, dans le dénûment et dans la mendicité, en attendant qu'il tombât honteusement sous le joug de Philippe et sous celui de Sylla? La célèbre république du divin Platon est-elle autre chose qu'un haras humain; triste témoignage de l'impuissance d'une civilisation qui avait désappris le travail et méconnu le respect de la liberté? Qu'était-ce enfin que Sparte, ce nid de brigands élevés dans le mensonge et dans la barbarie; qu'une race entière asservie semblait devoir à jamais dispenser de toute préoccupation et de tout soin domestique; dont un régime d'état de siége réglait tous les désirs et bornait les besoins; et qui, dès le temps d'Aristote, périssait tout à la fois faute

de ressources et faute de citoyens, ἀπολετω δι 'ολιγανθροπιαν ? Non, ce n'est pas dans le monde grec que nous trouverons ce type idéal d'une société sans misère.

Sera-ce dans le monde romain? Mais depuis le jour où le trop fameux fils de la Louve a commencé par le meurtre, par le pillage et par le rapt, l'étonnante fortune de cette société de proie née pour la servitude et le malheur du monde, jusqu'au jour où des races nouvelles ont achevé de balayer de sa surface les derniers lambeaux de l'Empire épuisé, qu'est-ce donc que l'histoire intérieure de Rome, sinon une suite lamentable de soulèvements et de discordes dont le dernier mot est la faim? C'est dès le temps des rois que paraît cette classe des *prolétaires*, plus nombreuse à elle seule que toutes les autres ensemble, dans la nullité calculée de laquelle la politique de Servius Tullius essaye en vain d'enfouir les réclamations de la pauvreté. C'est dès les premiers temps de la république que le peuple, exaspéré par la souffrance, va porter sur le Janicule et sur l'Aventin le tumulte de ses réclamations menaçantes. C'est à toute époque, enfin, que les vieux soldats ruinés par les guerres, les débiteurs soumis aux rigueurs inexorables de la loi des Douze Tables, viennent sur la place publique éta-

ler leurs blessures et secouer leurs bras chargés de chaînes; et la dictature, à chaque instant employée pour conjurer les périls de la *question des dettes* ou de celle des *lois agraires*, n'empêche ni les guerres *sociales*, ni les guerres *civiles*, ni les guerres *serviles*. Voilà la vérité sur Rome, au temps classique de sa gloire, ou, pour être plus vrai, de son dénûment; alors que les mains triomphales d'un Cincinnatus conduisaient la charrue, alors que les Fabius et les Curius, faisant de nécessité vertu, cuisaient modestement leurs raves à leur pauvre foyer. Plus tard le luxe et les arts sont venus à la suite de la victoire; les dépouilles de l'Asie et de la Grèce ont embelli les jardins et les palais des chevaliers, des proconsuls et des sénateurs. Les Crassus, les Salluste, les Apicius, sans parler des Caligula et des Héliogabale, ont étonné le monde de leur faste et de leurs prodigalités : (on sait comment *Lucullus dînait chez Lucullus*; et l'histoire raconte qu'ayant besoin, pour des jeux qu'il donnait au peuple, d'un certain nombre de manteaux de pourpre, ce magnifique vainqueur de la somptueuse Asie n'eut qu'à faire chercher dans sa garde-robe pour en trouver cinq mille !) Mais dans la propre demeure de ce même Lucullus les esclaves pourrissaient sans vêtements dans l'ergastule. Mais sur ces *vastes domaines* qui commen-

çaient à perdre l'Italie[1], et dont la stérilité artificielle s'est transmise jusqu'à nos jours avec la fièvre venue à sa suite, des foules sans nombre, chargées de chaînes, attachées à la meule, saignant sous le fouet et marquées au nom d'un maître, usaient tristement leurs jours dans un labeur sans relâche comme sans espoir, en attendant le moment d'engraisser de leur chair les murènes favorites, de verser leur sang sur l'arène pour le plaisir des dames romaines, ou de périr lentement de faim et de froid dans l'île d'Esculape. Ce n'étaient que des esclaves, il est vrai, et l s esclaves, en ce temps, étaient hors la nature. « Imbécile, fait dire ironiquement un poëte satirique à l'un de ses personnages, est-ce qu'un esclave est un homme? *O demens, ita servus homo est!* Serait-ce par hasard une atténuation à vos yeux; et le Christianisme ne nous a-t-il pas appris à voir des *âmes* dans ce « bétail parlant[2]? » Au-dessus de lui, d'ailleurs, au-dessus de la tourbe immonde de l'esclavage, le peuple, le vrai peuple, le *peuple roi*, avait-il donc un sort si enviable? Courir des distributions de vivres aux jeux du Cirque (*panem et circenses*); mendier la *sportule* du patron; réclamer

1. *Latifundia Italiam perdidere.*
2. Mot de Varron.

l'huile et le grain de *l'annone* et attendre le *congiaire* de l'Empereur; c'était là le privilége ordinaire du citoyen romain. Écoutez à cet égard un seul chiffre. L'un des plus éblouissants, mais des plus détestables grands hommes qui aient foulé le monde, celui qui dans son orgueilleux égoïsme osait professer ouvertement que le genre humain n'est fait que pour l'élévation d'un petit nombre[1] ; celui qui, dans sa perfide et basse ambition, méditait froidement la mort de plusieurs millions d'hommes, pour se préparer une armée qu'il pût tourner sans crainte contre sa patrie; le ravageur acharné de notre sol et l'implacable égorgeur de nos ancêtres, Jules César, en arrivant enfin au terme de ses exécrables desseins, trouvait, dans les seuls murs de la ville éternelle, 320 000 *citoyens* portés sur les listes de l'indigence officielle : 320 000 citoyens n'ayant en réalité d'autres ressources, dans leur oisive détresse, que les secours ignominieux de l'*assistance*, nous ne pouvons dire de la *charité* ni même de la *bienfaisance* publique. Était-ce de la misère, en vérité?...

Était-ce de la misère que cette attente anxieuse des flottes de la Sicile et de l'Égypte, dont le règne

1. « Paucis nascitur humanum genus. » Lucain.

brillant d'Auguste ne fut pas plus exempt[1] que celui de ses indignes successeurs, et qui faisait dépendre d'un coup de vent la vie du souverain et la nourriture de l'Italie ? Était-ce de la misère que cet épuisement des provinces, incapables de fournir plus longtemps aux exigences de la cupidité romaine, et punissant de leur ruine la main qui l'avait faite? Était-ce de la misère que cette tyrannie impuissante de l'administration impériale, condamnant vainement aux fonctions municipales tout ce qui conservait encore une apparence d'aisance, et forçant à la fin les hommes libres à fuir, jusque dans la servitude, les obligations écrasantes d'une liberté menteuse? Était-ce de la misère, enfin, que ces luttes sans issue et sans terme : invasions et guerres civiles, ravages des Barbares et dévastations des troupes impériales ; et tous ces fléaux accumulés dont les Jérôme, les Augustin, les Ambroise et les Salvien nous ont transmis le lamentable écho ? « La terre, disent-ils à l'envi, ne peut plus nourrir les hommes, et elle se refuse à nous porter plus longtemps. »

1. Il y eut trois famines graves sous ce prince. L'une d'elles lui causa des inquiétudes telles qu'il songea à se tuer pour échapper à la colère du peuple. V. sur tous ces détails, MONNIER, *Histoire de l'assistance.*

Je passe cette longue période sur laquelle il n'y a qu'une voix, et je ne crois pas utile de vous demander si les Huns, les Vandales, les Burgondes, les Allemands, les Francs même, et plus tard les Sarrasins et les Normands, tous ces peuples successivement *chassés de leur pays par la faim*[1] et cherchant dans la conquête la satisfaction de leurs sauvages appétits, ont apporté avec eux la tranquillité et la richesse. Il est honteux, disait un proverbe à leur usage, de gagner à la sueur de son front ce qu'on peut obtenir au prix de son sang, *pigrum et iners videtur sudore acquirere quod possis sanguine parare*. Tant que ce proverbe a régné, — et qui oserait dire que le règne en soit entièrement passé? — le monde n'a été qu'une arène sanglante, où le plus fort dépouillait le plus faible, où le plus faible trahissait le plus fort.

Il régnait encore à coup sûr, et sur une large échelle, dans ce moyen âge qu'on rabaissait trop naguère, qu'on a trop élevé depuis, et auquel manquait une chose tout au moins, sans laquelle il n'y a pas de développement industriel et économique complet : le sentiment de l'égalité naturelle, le

1. V. dans l'*Essai sur la Population*, de Malthus, le tableau de ces émigrations et de leurs causes.

respect de l'homme, de *tout homme* et de *toute tâche*[1].

Oui, c'est une grande époque à bien des égards, et qui témoigne hautement de l'énergie et de la persévérance de nos ancêtres, que cette époque qui a semé notre sol de tant d'immenses et admirables édifices, monuments impérissables de son activité et de sa foi. C'est une grande époque encore, quelque opinion que l'on ait sur la justice, sur la sagesse et sur les conséquences des croisades, que celle où de communs enthousiasmes soulevaient l'Europe entière jusque dans ses fondements et la portaient si ardemment à la rencontre des envahisseurs de l'Orient. C'est une grande époque, enfin, que celle qui a vu naître, du sein des obscurs et opiniâtres artisans des villes, ces premiers et féconds essais d'indépendance et d'union qu'on a appelés les *Communes*, germes de l'industrie moderne, et germes de la moderne liberté.

Mais que de tristesses, que de douleurs, que d'oppressions et que de violences à côté de ces grandes choses ! Et quel aveuglement ne faut-il pas pour faire de ces temps une sorte d'âge d'or, de justice

1. On connaît le proverbe du temps :

> Poignez villain, il vous oindra;
> Oignez villain, il vous poindra.

et d'abondance universelle? A-t-on donc oublié cette *trêve de Dieu*, venant au onzième siècle (1042) faire pour ainsi dire, faute de mieux, la part officielle des violences et des meurtres, et les suspendant du mercredi soir au lundi matin, pendant l'Avent et pendant le Carême? A-t-on oublié les doléances des vieux chroniqueurs, et ces représentations des États généraux montrant, comme Jean de Rheims en 1484, les paysans attelés à la charrue faute de bétail et réduits à labourer la nuit de peur des tailles; ces révoltes des Jacques, des Maillotins et des Pastoureaux, si féroces, mais si atrocement réprimées; ces ravages des Routiers et des Grandes compagnies; et ces longues douleurs de la querelle des Bourguignons et des Armagnacs, ou celles plus longues encore de la guerre avec les Anglais, allant soulever au fond de sa chaumière le cœur héroïque et simple de Jeanne Darc?

Et ces famines, et ces pestes suite des famines, dont les épidémies de nos jours peuvent donner à peine une lointaine idée, et qui alors, faute de moyens de culture, faute de communications, faute d'hygiène, se reproduisaient à de si courts intervalles! Nous avons oublié la lèpre; et quand nous lisons la touchante histoire du *Lépreux de la cité d'Aoste*, nous avons peine à songer que c'est une

histoire d'hier. Au treizième siècle, l'Europe était couverte de léproseries et de maladreries. Comptez seulement celles que vous connaissez par leurs noms, et demandez-vous si le diacre Paris exagère en en portant le nombre à 19 000. La peste ne sort plus des régions de l'Orient où l'entretiennent la saleté et la chaleur, et les ports restent ouverts, à peu près en tout temps, à la *libre pratique*. La peste venait, malgré les lazarets et les quarantaines, visiter à chaque génération nos ancêtres : tantôt, comme la *peste noire*, faisant disparaître du globe le tiers ou le quart de sa population totale; tantôt, comme celle de 1437, enlevant dans Paris seul 50 000 habitants, 5000 à l'Hôtel-Dieu; ou, comme celle de Marseille en 1720, ravageant pendant dix années entières nos départements du midi[1].

La famine, la *famine* proprement dite, celle dont les chroniqueurs gardent le souvenir, celle dont personne n'évitait l'atteinte, ce n'était pas une fois, c'était dix fois, c'était vingt fois dans le cours d'une existence, qu'il était réservé à chacun de la connaître; et nul ne s'étonnait de ses visites. En Angleterre, de 1049 à 1355, on l'a vue cent vingt et une fois, *une année sur trois !* En France, pendant le dou-

1. V. les mandements de Massillon, de 1720 à 1730.

zième siècle, cinquante et une fois, *une année sur deux!* Et quelles famines! Des famines dans lesquelles, après avoir brouté l'herbe comme des bêtes, on tuait les vivants pour les manger, on déterrait les morts pour les manger, et l'on finissait par n'avoir plus la force ni de tuer, ni de manger, ni de déterrer, ni d'enterrer personne, et l'on attendait la mort sur le cadavre de ceux qu'avait enlevés l'épidémie ou la faim. A Tonnerre, au dixième siècle, un homme mit publiquement en vente de la chair humaine, et quand il eut été condamné à mort et sa marchandise enfouie, d'autres allèrent la chercher pour s'en repaître. Un autre, en Hongrie, avoua avoir dévoré soixante enfants et huit moines. Et l'un des vieux chroniqueurs qui nous ont transmis les détails de ces tristes époques, le moine Glaber, a peint, d'un mot qui mérite d'être cité, l'horreur de ces années de désolation universelle : *En ce temps-là*, dit-il, *les souffrances furent si grandes qu'*ELLES FIRENT CESSER LES RAPINES DES PUISSANTS[1].

Direz-vous que c'est là de l'histoire d'avant le déluge, et que votre émotion ne remonte pas si

1. V. le livre déjà cité de *la Cherté des Grains*, par M. V. Modeste; et les charmantes *Conversations familières sur le Commerce des grains*, de M. G. de Molinari.

loin? Mais Raphaël, François Ier, Charles-Quint, Léon X, ne sont pas des personnages des âges mythologiques ; mais Richelieu, Pascal, Bossuet, Corneille, Galilée, Louis XIV et Louis XV sont des figures qui n'ont pas eu le temps de vieillir, et il y a encore parmi nous des gens qui se rappellent Louis XVI. Eh bien ! c'est au temps de Raphaël et de Michel-Ange, c'est sous François Ier et sous Léon X (en 1515) que la municipalité de Rouen, ne sachant que faire de ses pauvres, et renouvelant un expédient de l'empire Romain, frétait des navires, pour les envoyer.... mourir ailleurs. C'est au temps de Galilée, de Richelieu, de Louis XIII, de Corneille, que sévissent cette famine et cette peste de Milan, si merveilleusement décrites dans l'incomparable chef-d'œuvre de Manzoni. C'est vers la même époque que l'immensité de la misère et l'impuissance du gouvernement investissent en quelque façon saint Vincent de Paul du ministère de la charité générale en France[1]. C'est au début du règne de Louis XIV que la fille d'Henri IV, la veuve de Charles Ier, la grande Henriette d'Angleterre, « cette princesse fille, sœur, femme et mère de si grands rois[2], » manque d'un fagot pour se lever, au cœur

1. V. A. Feillet, la *misère au temps de la Fronde.*
2. Bossuet.

de l'hiver, au Louvre. C'est à la fin de ce règne, en 1709, que Mme de Maintenon, au milieu des splendeurs de Versailles, mange du pain d'avoine. Et c'est en face de sa plus éclatante prospérité qu'un écrivain peu séditieux, la Bruyère, écrit ce tableau tant et tant de fois reproduit : « On voit certains animaux farouches, mâles et femelles, répandus dans la campagne, noirs, livides et brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer, de recueillir pour vivre, et *ils méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.* »

Plût à Dieu seulement que ce dernier trait fût exact, et qu'ils n'eussent pas en effet *manqué de pain!* Mais, sans rappeler ici les révélations si connues de Vauban et de Boisguillebert, Massillon nous apprend que « la plupart, la moitié de l'année, manquent du pain d'orge et d'avoine qui fait leur unique nourriture. » Mais Fénelon, dans un langage plus expressif encore, nous représente *la France*

entière comme un grand hôpital désolé et sans provisions. Mais Bossuet, dans les admirables lettres adressées par lui au *Grand Roi* sur ses désordres, parle avec non moins d'énergie de « la misère des peuples, qu'il représente *ruinés, épuisés, désespérés,* » et adjure le souverain de « remédier au plus tôt à *de si grands maux,* CAPABLES D'ABIMER L'ÉTAT[1]. » Les rapports officiels, malgré leur inévitable optimisme, parlent le même langage. Le gouverneur du Dauphiné, Lesdiguières, écrit à Colbert, le 29 mai 1675, que « la plus grande partie des habitants de cette province n'ont vécu pendant l'hiver que de pain de glands et de racines, et que présentement ils mangent l'herbe des prés et l'écorce des arbres[2]. » Colbert, en 1681 et 1683, répète que *toutes les dépêches des intendants des généralités sont pleines de la misère des peuples*[3]. » Et une pièce très-curieuse, « l'ADVIS IMPORTANT, de la supérieure des Carmélites de Blois, AUX PERSONNES CHARITABLES, » nous montre, à une autre époque, dans de nombreuses communes, la faim moissonnant des familles entières ; les enfants suçant dans les cimetières les os des trépassés ; et jusqu'à des personnes vêtues de soie (c'est tout dire, si l'on

1, 2, 3. V. Floquet; *Bossuet, précepteur et évêque à la cour.*

songe à l'époque), réduites à ne se soutenir, pendant des journées entières, qu'avec du son détrempé[1]!

Un peu plus tard, le marquis d'Argenson, dans ses *Mémoires*, nous rapporte que le duc d'Orléans, allant au conseil du jeune roi Louis XV, porta avec lui un morceau de pain de fougère. Il le posa sur la table du roi en disant : « Sire, voilà de quoi vos sujets se nourrissent ! »

Comment, en citant cette parole, ne pas reporter notre pensée vers le pain de nos jours? Mais comment oublier aussi que, dans les chertés relativement bien bénignes de la première moitié de ce siècle, il a fallu plus d'une fois encore, faute de commerce et de routes, recourir, sur plus d'un point, à des expédients de ce genre? C'est au sortir de la cruelle disette de 1817, en 1819, en face de cette chambre qui nous a valu les longues déceptions de l'*échelle mobile* et le fardeau croissant de la *protection douanière*, qu'un honorable député du même nom, le vicomte Voyer d'Argenson, combattant cet *enthousiasme d'enchérissement* qui venait, selon le mot de Benjamin Constant, de s'emparer tout à coup de la législature, faisait entendre

1. Cette pièce navrante est rapportée tout au long par M. P. Clément, dans son *Histoire de Colbert*. Elle est de 1662.

devant le pays cette protestation généreuse et inutile : « Je ne veux pas chercher à émouvoir. Je ne puis cependant oublier que j'ai mis en herbier vingt-deux espèces de plantes que nos habitants des Vosges arrachaient dans nos prés pendant la dernière famine. Ils en connaissaient l'usage en pareil cas par la tradition de leurs pères, ils l'ont laissée à leurs enfants ; et c'est à peine si ces plantes sont complétement desséchées au moment où nous examinons s'il faut combattre législativement l'avilissement du prix du grain! »

C'est assez, c'est trop, et je m'arrête, quoique les faits se pressent dans ma mémoire et les documents sous ma main. Une seule citation encore; une seule : ce sont des vers, écrits à la veille de la Révolution française, alors que déjà le sol tremblait et commençait à s'entr'ouvrir. Le poëte s'adresse à la France. J'ai vu, lui dit-il, après avoir décrit en un magnifique langage les richesses incomparables et inutiles de son sol :

J'ai vu, dans tes hameaux, la plaintive misère,
La mendicité blême et la douleur amère.
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,
D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur ;
Versant aux pieds des grands des larmes inutiles;
Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,

Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi
De mettre au jour des fils malheureux comme toi!
Tu vois sous les soldats les villes gémissantes,
Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,
Le sel, fils de la terre, et même l'eau des mers
Source d'oppressions et de fléaux divers;
Vingt brigands, décorés du nom sacré de prince,
S'unir à dévorer une triste province,
Et courir à l'envi, de son sang altérés,
S'en partager entre eux les membres déchirés.

Malesherbes, Turgot, ô vous en qui la France
Vit luire, hélas! en vain, sa dernière espérance,
Ministres dont le cœur a connu la pitié,
Ministres dont le nom ne s'est point oublié;
Ah! si de telles mains, justement souveraines,
Toujours de cet Empire avaient tenu les rênes,
L'équité clairvoyante aurait régné sur nous;
Le faible aurait osé respirer près de vous;
L'oppresseur, évitant d'armer d'injustes plaintes,
Sinon quelque pudeur, aurait eu quelques craintes.
Le délateur impie, opprimé par la faim,
Serait mort dans l'opprobre; et tant d'hommes enfin,
A l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire,
Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire,
De cris non entendus, de funèbres sanglots,
Ne feraient plus gémir les voûtes des cachots.

O sainte égalité! s'écrie le poëte, demandant à

l'avenir les consolations et les espérances que lui refuse le présent :

O sainte égalité, dissipe ces ténèbres,
Renverse les verrous, les bastilles funèbres!

Et, laissant échapper une fois encore toute l'amertume et toute l'indignation qui débordent de son cœur. Non, dit-il :

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile.
J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile;
Un asile à ma vie en son paisible cours,
Un asile à ma tombe à la fin de mes jours;
Où d'un grand au cœur dur l'opulence homicide
Du sang d'un peuple entier ne sera point avide,
Et ne dira point, avec un rire affreux,
Qu'ils se plaignent toujours, et qu'ils sont trop heureux;
Où, loin des ravisseurs, la main cultivatrice
Recueillera les dons d'une terre propice;
Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,
Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager;
Où mes yeux, éloignés des publiques misères,
Ne verront plus partout les larmes de mes frères,
Et la pâle indigence à la mourante voix,
Et les crimes puissants qui font trembler les lois!

Qui parle ainsi, messieurs, et quelle bouche véhémente a vomi sur les derniers jours de l'ancienne

monarchie ces apostrophes enflammées et ces plaintes ardentes? Est-ce quelqu'un de ces hommes au cœur plein de fiel, à l'orgueil intraitable, altérés de vengeance ou avides de popularité et de pouvoir, dont le nom tristement célèbre reste à jamais inséparable des plus lamentables égarements de nos pères et des plus honteux excès de la lâcheté et de la haine? Hélas! c'est la plus douce et la plus touchante figure de cette grande et douloureuse époque. C'est ce jeune officier du régiment d'Angoumois, tout occupé sous sa tente ou dans son obscure demeure de peinture, de science et de poésie, et ne rêvant d'autre gloire que la gloire innocente des arts et des lettres. C'est ce cœur ardent, mais sage, qui, dès le *Serment du jeu de paume*, chantant comme Pindare l'hymne sacré de la liberté reconquise, mêlait à l'enthousiasme du jour le prévoyant souci des fautes du lendemain, et signalait par avance à la défiance du peuple enivré de sa souveraineté nouvelle ces « *orateurs bourreaux* qui se disent ses amis. » C'est ce sublime et généreux imprudent qui, alors que la crainte glaçait toutes les voix et que le moindre signe de désapprobation était un arrêt de mort, flétrissait publiquement dans sa prose énergique la foule honteusement prosternée *aux autels de la peur;* prenait à partie tour à tour

dans ses vers David, Robespierre et Collot-d'Herbois ; et, déjà signalé à la redoutable attention du tribunal révolutionnaire, allait avec ce vénérable Malesherbes, dont il avait jadis chanté les vertus et dont il devait bientôt partager le supplice, porter au malheureux Louis XVI le secours inutile de son talent et de sa pitié. C'est cette suprême victime enfin, cet hôte regrettable entre tous de la dernière charrette, mort en exhalant son âme « comme un dernier rayon et un dernier zéphyr[1], » qui, dans la prison de Saint-Lazare, laissait à ses compagnons d'infortune de si vigoureuses invectives et de si gracieuses consolations; le chantre attendri de *la Jeune captive* et l'implacable vengeur des *justes massacrés,* » André Chénier.

VI

Et maintenant, messieurs, pourquoi ces citations, et pourquoi toute cette douloureuse revue? Est-ce

1. Vers écrits le matin même de son supplice.

pour soulever vos cœurs contre ceux qui furent vos pères, et exciter en vous des colères et des haines rétrospectives? Non, croyez-le bien; ce sont là d'inutiles et trop souvent aussi, j'en suis convaincu, d'injustes colères. Le passé est le père du présent, et ce n'est pas à l'épi à maudire ou à dédaigner le grain qui l'a engendré. C'est l'avenir qui nous importe; c'est vers l'avenir que nous devons tourner nos regards et nos efforts[1]. Mais, pour marcher sans découragement comme sans illusion vers cet avenir tantôt sombre et tantôt rayonnant, nous avons besoin de savoir d'où nous venons aussi bien qu'où

1. On me saura gré de citer ici ce beau passage d'un récent *Commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu*, à propos de cette parole : « Suivez-moi, et laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts. »

« Quant au reste, laissons aux morts le soin d'ensevelir leurs morts! Suivez le Christ, aujourd'hui même et à l'instant même, et cet avenir idéal apparaîtra bientôt comme le soleil levant : et le passé s'ensevelira de lui-même, sans qu'il faille passer des siècles à le pleurer, à l'embaumer et à lui ériger des monuments; et sans qu'il faille non plus passer des siècles à le maudire et à jeter ses cendres sacrées à tous les vents. *C'est le passé; regardons l'avenir et marchons.* Mais ce passé, c'est le bien de nos pères dont nous possédons l'héritage; c'est la vie de nos pères dont l'âme a passé dans la nôtre. Emportons-les eux-mêmes dans notre cœur; emportons, à la suite du Christ, leurs esprits vivants; emportons-les, dans notre marche, vers le but qu'ils cherchaient, et vers lequel ils nous ont portés jusqu'ici. » (A. Gratry. *Commentaire, etc.*, p. 168).

nous allons. Nous avons besoin, en présence des difficultés, des périls et des maux trop réels et trop nombreux qui de toutes parts nous entourent et nous menacent, de nous tenir en garde à la fois contre l'amertume et contre l'impatience ; et quand nous nous sentons tentés de nous arrêter, en nous demandant si réellement nous avançons, il importe que nous puissions, sur quelques points éloignés au moins, mesurer la valeur du progrès accompli et la longueur du chemin parcouru. C'est tout ce que j'ai voulu faire ; et c'est ce que je résume, en citant pour conclure ces paroles significatives du célèbre historien anglais lord Macaulay : *Plus on examine avec attention l'histoire du passé, plus on voit combien se trompent ceux qui s'imaginent que notre époque a enfanté de nouvelles misères sociales.* LA VÉRITÉ EST QUE CES MISÈRES SONT ANCIENNES. CE QUI EST NOUVEAU, C'EST L'INTELLIGENCE QUI LES DÉCOUVRE ET L'HUMANITÉ QUI LES SOULAGE.

Oui, messieurs, c'est là ce qui est nouveau. Non que les hommes aient attendu jusqu'à nos jours pour être touchés des maux des hommes : il y a dix-huit siècles, pour le moins, que la charité a fait son entrée dans le monde pour n'en plus sortir ; et nulle époque, sachons le reconnaître, n'a été privée d'admirables exemples de dévouement et de zèle.

Mais la charité elle-même se transforme selon les besoins, et aussi selon les ressources ; et ce qui n'était ni possible ni même concevable devient, avec le temps, désirable et nécessaire.

Ce qui est nouveau, ce n'est pas le mal ; c'est *le sentiment du mal :* c'est surtout une certaine manière de sentir le mal, et par suite de le combattre. C'est la volonté de le vaincre, de le réduire au moins, en l'attaquant non plus dans ses effets seulement, mais dans ses causes[1]. C'est cette volonté, non plus à l'état de résolution ou d'entraînement exceptionnel, personnel, isolé ; mais à l'état d'aspiration commune, habituelle, générale. C'est, en quelque façon, *le soulèvement en masse de la société contre le mal social*, ou, pour emprunter à un illustre contemporain une définition plus brève et plus énergique encore, *l'effort de la vie sociale pour guérir*[2].

Si le mot de *paupérisme*, dans sa nouveauté, signifie en effet quelque chose de nouveau et de sérieux, c'est cela qu'il signifie. Il signifie que la misère, jadis disséminée partout et comme perdue dans l'ensemble, se concentre en se circonscrivant de plus

1. V. sur ce point le livre de M. Modeste : *Du Paupérisme*, dont la conclusion fortement motivée est : « Le paupérisme n'est pas un mal qui vient, c'est un mal qui s'en va. »

2. Le R. P. A. Gratry.

en plus par le progrès de la richesse autour d'elle et que par suite elle *s'accuse*. Il signifie que ce qui passait autrefois inaperçu a commencé à faire tache et révolte chaque jour de plus en plus les esprits et les cœurs. Il signifie que jadis (et vous venez d'en voir d'assez éclatants exemples), la privation — jusque sous ses formes les plus extrêmes, le froid, la nudité, l'ignorance et la faim, — était acceptée des puissants eux-mêmes, comme une fatalité inhérente à la condition humaine; et qu'aujourd'hui elle est répudiée même des plus faibles et pour les plus faibles, comme une imperfection et une lacune qui doivent disparaître devant les progrès du travail et de la science. Il signifie, pour tout dire, que la dignité sociale a fait un pas, aussi bien que la richesse sociale; que la solidarité humaine est désormais mieux comprise; et que l'abjection, naguère inaperçue, de la majeure partie de l'humanité s'est peu à peu révélée à nos regards comme un danger et comme une honte auxquels il n'est plus possible de se résigner sans folie et sans crime.

Et pourquoi cela, messieurs? Précisément parce qu'on commence à en sortir, et qu'avec l'espérance sont nés la volonté et le besoin de s'en affranchir sans retour. Or, ne voyez-vous pas que c'est aux machines, c'est-à-dire à l'intensité et à la fécondité

plus grandes du travail éveillé et soutenu par elles, que sont dues, pour une grande partie au moins, ces perspectives et ces exigences nouvelles? N'est-ce pas ce développement incessant du travail plus intelligent et mieux armé qui, en mettant aux mains des hommes des ressources rapidement croissantes, en ouvrant sous leurs pas et sous leurs yeux des horizons chaque jour plus étendus et plus lumineux, a rendu possibles, naturels, irrésistibles, ces désirs inconnus au passé, et suscité dans le cœur de cette génération de plus vastes ambitions et un plus généreux idéal? « Il y a trois quarts de siècle, dit le doyen et le maître des statisticiens de nos jours, M. Moreau de Jonnès [1], la production des amidonneries où se fabriquait la poudre à poudrer était triple de celle des papeteries [2]; et l'on dépensait,

1. *Statistique de l'Industrie.* Nous ne saurions trop engager le lecteur à étudier, dans cet ouvrage d'un témoin qui rapporte ce qu'il a vu, ce qu'était, il y a trois quarts de siècle, l'état de la France. Un eustache était une rareté, une clef forée une merveille, une espagnolette une curiosité; le papier buvait, les habits déteignaient, la toile était bise, le sucre était une pâte et le savon une masse gluante; la fonte était grenue et cassante, le fer rare, l'huile végétale à peu près inconnue; on brûlait de l'huile de poisson, de la résine et de la cire, et le reste à l'avenant.

2. Observons, à ce propos, que l'on ne connaissait alors, et pendant le premier tiers de ce siècle, d'autre procédé pour ex-

pour salir la tête d'un petit nombre de personnes, 33 pour 100 de plus que pour nettoyer toutes les souillures de la nation entière. » La fabrication de la poudre s'est réduite avec son emploi : mais surtout le papier et le savon sont devenus plus abondants et moins chers ; et avec la facilité de s'en servir ont surgi des habitudes et des besoins entièrement inconnus à nos pères. Il en est, Dieu merci ! de la misère et de l'abaissement comme de la saleté et de l'ignorance. On ne les sent pas, ou on ne les sent guère, tant qu'on y demeure plongé sans remède ; on les trouve intolérables le jour où l'on commence à s'en dégager en partie.

VII

Ainsi, la question est posée ; et elle est posée par le progrès, c'est-à-dire par les machines. Elle l'est, non parce que les machines appauvrissent l'huma-

traire l'amidon de la farine que le procédé à la fois onéreux et malsain de la fermentation putride du gluten.

nité, mais parce qu'elles l'enrichissent. Elle l'est, non parce que la condition moyenne s'empire, mais parce qu'elle s'améliore. Quelle peut être la solution? D'accélérer le mouvement, ou de le ralentir? D'étouffer les aspirations universelles, ou de les satisfaire? De crier anathème aux machines, ou de faire à leur secours un plus actif, un plus énergique et un plus intelligent appel? En vérité, j'ai honte de formuler sérieusement ces questions devant vous. Un flot croissant de richesses a commencé, grâce à une direction meilleure et à un emploi moins imparfait des efforts, à s'échapper des mains de l'homme industrieux. Mais ce flot, quelque rapide qu'il soit, est loin de suffire encore; et jamais — fût-il uniformément épanché sur toutes les têtes — il ne saurait, nous l'avons vu, satisfaire de longtemps aux plus modestes, aux plus impérieuses exigences. Il faut qu'il soit accru, rapidement accru, accru sans cesse, pour que le niveau moyen s'élève; et c'est par les machines, et par elles seulement, qu'il peut l'être : par plus de machines, et par des machines meilleures; autrement dit par plus de travail et par un plus fructueux travail. Produire davantage, c'est la première condition pour avoir davantage à consommer; et prétendre, sans le perfectionnement des machines, attaquer sérieusement

le paupérisme, c'est illusion et duperie toutes pures. Quant à résoudre la question par leur suppression, c'est le procédé qui consiste à tuer le malade pour se débarrasser de la maladie.

Mais ce n'est pas tout, je me hâte de le dire; et, si les machines sont indispensables, il importe de déclarer bien haut qu'elles ne suffisent pas. Le problème de la destinée humaine, par quelque côté qu'on l'envisage, n'est pas seulement matériel, il est moral aussi, et moral avant tout; parce que l'homme est un esprit avant d'avoir un corps, et qne c'est de la manière dont cet esprit se règle lui-même et règle le corps qui le sert, que dépend avant tout son sort ici-bas. *Non de solo pane vivit homo*, l'homme ne vit pas seulement de pain; » et le même pain d'ailleurs (qui ne le sait?) ne fait pas à tous indifféremment le même profit. Il ne suffit pas d'avoir des ressources, il faut savoir en user. Il ne suffit pas d'avoir des satisfactions, il faut savoir s'en contenter. Il ne suffit pas que la production augmente; il faut que les désirs et les besoins n'augmentent pas plus vite qu'elles, et que l'équilibre entre le pouvoir et le vouloir ne soit pas toujours rompu d'avance. Les machines, évidemment, quelque grand que soit leur rôle, n'ont pas la vertu de maintenir fatalement cet équilibre; et il est mal-

heureusement incontestable qu'au milieu de plus de travail, de plus de salaire, de plus de richesse, on peut être aussi misérable et aussi dénué, on peut même l'être davantage. « Chose terrible, dit M. Jules Simon dans ce livre qui respire une sympathie si vraie pour les souffrances si vives encore d'un trop grand nombre de nos semblables, le pain manque plus souvent dans les ménages d'ouvriers par la faute du père que par la faute de l'industrie ! » — « La misère, ajoute-t-il, est certainement affreuse dans la plupart des centres industriels. Le nombre des ouvriers qui sont convenablement logés et nourris, qui peuvent donner quelque éducation à leurs enfants et les soigner dans leurs maladies, est déplorablement restreint. On en devrait conclure que le travail est rare, que les salaires sont minimes. Nullement : presque partout on demande des bras ; et si la main-d'œuvre n'est das payée à un très-haut prix, on peut dire au moins que les salaires n'ont pas cessé de s'accroître depuis dix ans, et qu'ils sont constamment plus élevés dans la grande industrie que dans la petite[1]. *D'où vient donc l'état de malaise de la plupart des ouvriers?*

1. Il constate également que « l'immense majorité des ouvriers n'a pas lieu de se plaindre des conditions hygiéniques que la manufacture lui impose. »

ON EST BIEN FORCÉ DE S'AVOUER QU'IL VIENT D'EUX-MÊMES. » La conclusion, selon le même écrivain, c'est que *ce qui manque avant tout à l'ouvrier*, « *c'est le gouvernement de sa propre vie*. LE MAL, dit-il en propres termes, N'EST PAS DANS LA MANUFACTURE, IL EST A CÔTÉ : SI JAMAIS L'ATELIER EST PLEIN ET LE CABARET VIDE, LA MISÈRE EST VAINCUE. »

Je ne voudrais, messieurs, rien forcer, même à bonne intention; et je n'ai garde, veuillez le croire, de proscrire impitoyablement la moindre distraction ou même le moindre *extra*. « Il faut du jeu dans tout mécanisme, » a dit admirablement le grand Turgot[1]. A plus forte raison faut-il du jeu dans la vie humaine; et la sagesse véritable, comme la véritable hygiène, sait accorder de temps à autre quelque chose à la faiblesse humaine. Comment, d'ailleurs, en parlant des fautes des ouvriers, oublier que les écarts qui peuvent leur être reprochés ont bien leur pendant ailleurs; « et la passion même du cabaret, de toutes la plus funeste, dit M. Reybaud, est-elle absolument sans excuse quand on voit la ligne de nos boulevards se convertir d'un bout à l'autre en une longue tabagie[2]? » Mais ces réserves

1. *Lettres sur la liberté du commerce des grains.*
2. Je crois devoir reproduire en son entier ce passage impor-

faites, il n'en reste pas moins vrai que les dépenses, je ne dirai pas seulement inutiles, mais ouvertement coupables ou nuisibles, sont la plaie des ateliers; et qu'on ne saurait, pour peu qu'on s'en soit rendu compte, adhérer trop énergiquement aux paroles de M. Jules Simon. Les bons ouvriers le savent bien; et ce ne sont pas eux qui s'offenseraient jamais d'entendre attaquer trop souvent et trop haut ce qui chaque jour fait leur humiliation et leur désespoir.

tant, qui contient des avertissements dont tout le monde a quelque chose à s'appliquer. Il est extrait de l'important travail de M. Reybaud sur la *Condition des ouvriers qui vivent de l'industrie du coton.*

« Aucun frein ne remplace pour l'homme celui de la conscience; il ne respecte rien dès qu'il ne se respecte plus lui-même. Comment lui rendre ce goût du devoir et ce sentiment de la dignité personnelle qui sont les grands préservatifs de la vie? Par l'éducation et aussi par l'exemple. Les circonstances ont voulu qu'on se soit, depuis un demi-siècle, occupé des destinées de l'ouvrier, de ses mœurs, de ses habitudes, plus qu'on ne l'a fait de celles des autres classes. L'ouvrier est entré en scène et n'y a pas occupé le dernier plan; il était pour les gouvernements toujours un souci, quelquefois une menace. On l'a donc étudié avec soin, comme on étudie ceux dont on a quelque chose à craindre ou à espérer; on en a fait l'objet des plus minutieuses analyses. Dans tout cela, il est une chose qu'on n'a pas suffisamment remarquée; c'est que l'ouvrier, dans sa manière d'être, est moins original qu'on ne le suppose, et que pour ses vices, particulièrement, il prend volontiers ses modèles au-dessus de lui. Ainsi, quand on lui reproche ses liaisons irrégulières, n'est-il pas

Mais ces bons ouvriers eux-mêmes connaissent-ils bien toute l'étendue du mal? Ont-ils jamais dressé, dans sa hideuse vérité, l'effrayant budget du libertinage et de l'ivrognerie? Savent-ils qu'il y a telle ville (c'est par pudeur que je ne la nomme pas), où rien qu'en eau-de-vie, on dépense chaque jour de quoi nourrir le quart de la population; où, le soir de la paye, de malheureuses femmes, des enfants dans les bras, attendent en grelottant, à la porte des cabarets, le moment de ramener au logis, avec quel-

fondé à renvoyer l'accusation à ceux qui la portent? Le désir de paraître, le goût des spectacles, les instincts de luxe qui s'emparent de plus en plus de lui, ne sont-ils pas, dans toutes les conditions, le travers dominant? La passion même du cabaret, de toutes la plus funeste, est-elle absolument sans excuse quand on voit la ligne de nos boulevards se convertir, d'un bout à l'autre, en une longue tabagie? Pourquoi l'ouvrier serait-il si coupable de déserter le soir sa maison quand c'est la manie universelle, et qu'à la vie des salons succède peu à peu la vie des cercles, où se perdent les derniers vestiges d'une société polie? Se sent-on enfin l'esprit assez dégagé, au milieu de l'ostentation qui règne et de prodigalités poussées jusqu'au vertige, pour insister sur un grief qui est habituel à l'ouvrier, le manque de prévoyance et l'éloignement pour l'épargne? Toutes les remontrances, tous les conseils ne valent pas un bon exemple; et, quoi qu'on en ait, la société se met en harmonie avec elle-même. On ne peut pas donner, dans les rangs élevés, le spectacle de mœurs relâchées, de consciences perverties, d'appétits déréglés, sans s'attendre à retrouver en bas, sous une forme plus grossière, les mêmes défaillances, le même désordre et le même abaissement. On ne recueille que ce que l'on a semé. »

ques sous peut-être, le lâche abruti qui devrait être l'exemple et le soutien de la famille, et qui en est le fléau et la honte : — telle autre où, chaque samedi, 10 000 individus se plongent pour quarante-huit heures dans un hébétement qui prépare à leur vieillesse toutes les misères de l'idiotisme alcoolique : — qu'ailleurs des tisserands insuffisamment payés refusent d'aller chercher à quelques lieues à peine un salaire plus élevé et une vie moins chère, parce qu'ils craignent de ne pas trouver en suffisante quantité les plaisirs malsains de l'estaminet et du bal public : et que, pour tout dire d'un mot, l'ensemble des consommations équivoques ou dangereuses constitue, dans la plupart des sociétés, un impôt au moins égal à celui que nous payons de si mauvaise grâce à l'État ? Un inspecteur général des établissements de bienfaisance, M. le baron de Watteville, comptait, il y a plusieurs années déjà, rien qu'en cabarets ou cafés ostensiblement recensables, 35 000 établissements dans lesquels ne se consommaient pas moins de 11 500 000 hectolitres de vins et 800 000 de spiritueux, représentant ensemble 320 000 000 fr. *ou plus de* 9 *fr. par tête d'habitant.* Un écrivain compétent, M. Horn, en 1863, évaluait à *sept milliards* (autant précisément que le capital consacré à la création de nos divers réseaux de che-

min de fer), la dépense faite en France, dans l'espace de cinquante ans, et d'ailleurs très-rapidement croissante, en tabacs et accessoires à l'usage des fumeurs. Et M. Porter, directeur du bureau du commerce en Angleterre, l'ami et l'auxiliaire éprouvé de Robert Peel, écrivait, il y a longtemps déjà, ces paroles : « LA CONTRIBUTION QUE LES CLASSES OUVRIÈRES S'IMPOSENT A ELLES-MÊMES, dans le Royaume-Uni, est annuellement : en gin, whisky et rhum, de 28 210 208 livres sterling ; en bières, *bues hors des familles*, de 25 383 165 livres sterling ; en tabacs, de 7 218 242 livres sterling ; soit, pour ces trois articles seulement, 53 411 615 LIVRES STERLING, OU L'ÉQUIVALENT DU REVENU PUBLIC TOTAL, » 1350 à 1400 millions de francs ! Voici maintenant en Belgique un économiste d'une grande sûreté, M. Ch. le Hardy de Beaulieu, qui, dans une excellente monographie du *salaire* [1], établit qu'une seule mauvaise habitude, le chômage du lundi, équivaut littéralement à la perte d'une véritable fortune. A 2 fr. seulement par jour, dit-il, (et pour l'ouvrier des villes c'est un chiffre évidemment trop faible), 50 lundis font 100 fr. par année ; supposez ces 100 fr. mis de côté pendant 40 ans, de 20 à 60, et confiés régulièrement à une

1. *Du Salaire*, par Ch. le Hardy de Beaulieu, p. 136.

compagnie d'assurances sur la vie, qui place ces annuités à intérêts à 4 p. 100 ; et vous aurez, au bout de ce temps, la somme considérable de 15 000 fr. Celle-ci, placée à son tour en rentes sur l'État, à 4 1/2 pour 100 par exemple, donnera un revenu annuel de 675 fr., supérieur à celui que l'ouvrier gagnait par son travail à 2 fr. par jour lorsqu'il était valide. Avec cette somme, il sera à l'abri du besoin pendant sa vieillesse ; et, après sa mort, ses enfants pourront en faire usage pour améliorer leur avenir[1]. Ainsi, un revenu *supérieur au taux habituel de son salaire*, un capital correspondant à ce revenu, la sécurité pour lui, et l'aisance pour ses enfants ; voilà ce que se refuse, de gaieté de cœur, l'ouvrier adonné au culte onéreux du dieu Lundi. Est-ce tout, et ne faut-il pas tenir compte encore, et pour bien davantage, de l'inévitable dépense de ce jour de désœuvrement et de prodigalité, du délaissement de la famille, des entraînements de l'ivresse ou de la mauvaise compagnie, et des pertes irréparables de santé, d'adresse, de réputation ou de moralité qui en sont la suite ?

1. Un *bon* ouvrier nous disait à nous-même, en réponse à quelques observations sur ce sujet : « On ne fait pas un lundi à moins de 10 francs

VII

Voilà, ce me semble, des maux qui ne viennent pas des machines, et dont ceux qui en souffrent auraient mauvaise grâce à rejeter sur elles la responsabilité. Si ce ne sont pas les seuls dont les ouvriers aient à s'ouffrir, il faut convenir que ce ne sont pas les moindres; et l'on ne voit guère, en dehors de la moralisation (qui ne se fait pas par ordre, que je sache), quel remède sérieux pourrait leur être opposé. Aussi le moraliste éminent que je citais tout à l'heure, après avoir, dans un éloquent chapitre, déroulé sous nos yeux le triste tableau de ces désordres contre lesquels on voudrait, par moments, s'armer impitoyablement de la flamme et du fer, n'hésite-t-il pas à déclarer que *nul n'a le pouvoir de sauver l'ouvrier, si ce n'est l'ouvrier lui-même.*

En cela, messieurs, je le déclare bien haut, je suis pleinement de l'avis de M. Jules Simon; j'en suis, s'il est possible, plus qu'il n'en est lui-même : et ma

raison, c'est que l'homme est libre, et que la dignité même d'un être libre s'oppose à ce que son sort, en quoi que ce puisse être, soit remis en d'autres mains que les siennes [1]. Mais je m'empresse d'ajouter, —d'accord en cela encore, je suis heureux de le dire, avec M. Jules Simon, — que si l'ouvrier doit avant tout *se sauver lui-même*, il peut y être aidé, et il doit l'être. Il n'est que juste, sans doute, de rappeler sans faiblesse, ainsi que je viens de le faire, ces déplorables dérèglements qui ne font pas seulement la misère de l'ouvrier, qui font encore sa dégradation et son asservissement: mais il serait injuste, souverainement injuste, de ne pas rappeler aussi que trop souvent ces écarts ont été autorisés par la faiblesse et la connivence de ceux qui devaient être ses conseillers et ses guides; que parfois même ils ont été favorisés à dessein dans la coupable pensée de le maintenir dans l'infériorité et dans la dépendance.

Je parle, messieurs, librement et hardiment de ces choses, parce que je vois que vous êtes en état de tout entendre, parce que d'ailleurs elles com-

1. C'est pour cette raison, suivant moi décisive, que je suis, précisément parce que je souhaite la véritable instruction, ennemi déclaré et opiniâtre de ce qu'on appelle l'instruction obligatoire. V. ma discussion sur ce sujet avec M. G. de Molinari.

mencent heureusement à disparaître sous l'influence de sentiments plus justes et d'intérêts mieux compris. Oui, le travail et le capital sont solidaires, étroitement solidaires, et tout ce qui nuit à l'un nuit en réalité à l'autre. Mais pendant trop longtemps (il est impossible de le nier), cette solidarité bienfaisante a été méconnue, d'une part aussi bien que de l'autre; et la défiance, le mépris, la jalousie et la haine ont envenimé, en les dénaturant, les inévitables rapports de l'industriel et de l'artisan. Sous l'influence de ces préoccupations injustes et de ces sentiments funestes, l'un ne donnait que le plus mauvais travail qu'il pût donner, et ne se faisait, quand il croyait le pouvoir faire impunément, aucun scrupule de nuire par tous les moyens à la prospérité de la maison qui l'occupait: l'autre, redoutant comme une rivalité l'aisance et l'instruction de ses auxiliaires, exagérait sciemment ses exigences jusqu'aux plus extrêmes limites du possible, sans souci de leur loisir, de leurs forces ou de leur santé; ne cherchant pas même toujours à colorer aux yeux d'autrui ces sordides pensées, et ne rougissant pas de répondre, à l'occasion, aux observations des hommes de science et de cœur qui essayaient de lui faire entendre timidement de meilleurs conseils, ces paroles qui accusent une ab-

sence de sens moral et de dignité poussée à ce point de n'avoir plus seulement conscience d'elle-même : « Je fais de l'industrie et non de la philanthropie[1]. »

Disons-le bien haut, messieurs, on n'en est plus là aujourd'hui ; et, si tout n'est pas bien encore dans l'industrie, tout du moins y tend vers le mieux. « Ce qui frappait il y a trente ans dans les ateliers, dit encore M. Jules Simon, c'était le mépris de l'homme : c'est le respect de l'homme qui y frappe aujourd'hui[2]. » — « On n'avait jadis pour les savants que défiance et dédain, dit M. Droz ; on sollicite maintenant leurs avis et on les écoute avec déférence[3]. » C'est qu'on a reconnu peu à peu, à ses dépens, que l'industrie est une science comme une autre, dont la routine ne suffit pas à enseigner les lois éternelles et inviolables ; et que l'homme, ce premier moteur et cet indispensable guide de toute machine, est lui-même une machine délicate et fragile entre toutes, dont on n'abuse pas à volonté, et dont il faut savoir adoucir les frottements et ménager les ressorts. Ce n'est plus seulement la théorie, c'est l'expérience qui proclame que le *travail est*

1. Réponse faite à M. Villermé.
2. *L'Ouvrière.*
3. Droz, *Économie politique.*

une marchandise, la première de toutes les marchandises ; et que de cette marchandise première, comme des autres qui n'en sont en réalité que la représentation et le produit, on n'a jamais, en définitive, que pour son argent. *Salaire bas* et *travail à bon marché* ne sont pas, on commence à le comprendre, le moins du monde choses synonymes[1] ; et, s'il y a un point acquis désormais pour les industriels aussi bien que pour les savants, c'est que « le meilleur ouvrier, le plus diligent, le plus habile, » le plus soigneux, « *le plus productif,* » *et le moins cher par conséquent*, « c'est l'ouvrier bien nourri, bien vêtu, bien logé, content de son sort et habitué à la propreté et à la prévoyance[2]. » On sait ce que vaut, jusque dans les opérations les plus humbles, ce qu'on appelle si bien *le cœur à l'ouvrage;* et tantôt sous l'impulsion du devoir, tantôt sous celle de l'intérêt, tantôt parce que l'homme a des droits et tantôt parce que l'homme est une force, la maîtresse force, on a commencé à respecter, à ménager, à développer et à élever l'homme. De là toute une économie nouvelle de

1. V. spécialement sur ce point la monographie *du Salaire*, de M. Ch. le Hardy de Beaulieu. A. Young disait déjà au siècle dernier : « En Irlande, le salaire est bas et le travail cher. »
2. J. Simon, *l'Ouvrière.*

l'industrie, pour ainsi parler, *une économie morale*, selon le mot déjà ancien de L. Faucher[1]. De là, à côté du mal qui subsiste encore sous trop de formes et en trop d'endroits, tant d'admirables exemples dont la sainte contagion, dont l'irrésistible concurrence gagne et subjugue chaque jour les indifférents et les opposants eux-mêmes. De là ces efforts des Strutt et des Gregg en Angleterre[2], des Dollfus et des Bourcart en Alsace[3], des Mame à

1. V. L. Faucher, *Études sur l'Angleterre*, t. I, p. 388 et suiv.

2. Id., id.— V. le détail des améliorations introduites dans ces maisons modèles : réfectoire, restaurant à bon marché, salle de danse, gymnastique, jeux de toute nature, soirées présidées par les chefs eux-mêmes pour l'éducation et l'émulation des enfants tout à la fois; instructions du dimanche, enfin, faites tantôt par les maîtres, tantôt par un simple ouvrier digne de cette haute mission par sa conduite et sa moralité, et devenant publiquement devant Dieu, une fois la semaine, le conseil et le guide de ses compagnons et de ses maîtres eux-mêmes.

3. Tout le monde connaît, sur Mulhouse, les études de M. J. Simon, de M. L. Reybaud et de bien d'autres. Ce qui se fait à Guebwiller, sous le nom de *Bibliothèque et Cours populaires*, n'est pas moins remarquable. MM. Steinheil et Dieterlin, à Rothau, se sont faits aussi les instituteurs de leurs ouvriers; et à Thann, dans la fabrique de produits chimiques de M. Kestner, Mme Kestner et sa fille, suivant une généreuse tradition domestique, font régulièrement aux ouvrières des leçons de couture et des lectures. Toute l'Alsace, au reste, est couverte d'œuvres de ce genre. Nous renvoyons le lecteur curieux de s'en former une idée à la substantielle étude de M. J. Lejeune, *la Vie industrielle en Alsace*, publiée par la *Revue de l'Est*, n° 1.

Tours, et de cent autres dont j'aimerais à pouvoir citer ici les noms et dérouler les œuvres vraiment grandes. De là cet universel et ardent besoin de s'instruire et d'instruire, de s'améliorer et d'améliorer; de là les cours de toute nature et de tout degré; de là les enseignements de cette chaire et de tant d'autres, et l'émulation féconde qui presse de tous côtés vers elles et autour d'elles tant d'hommes de toutes les conditions et de tous les rangs. Mais ceci m'entraînerait trop loin, et je me borne à une remarque qui répond directement au reproche si souvent adressé aux machines d'abrutir fatalement les hommes en les asservissant bon gré mal gré à un labeur sans mesure et sans relâche.

IX

On travaillait autrefois (on le fait souvent encore dans les petits ateliers), quatorze heures, quinze

1. Nous avons publié, dans la même revue, une étude spéciale sur cette maison.

heures, seize heures par jour et davantage. Il était reçu alors, presque sans contradiction, que le produit obtenu était en raison du temps employé; et l'on disait généralement que *c'était la dernière heure qui faisait le bénéfice du fabricant*[1]. On sait combien partout la durée du travail a été successivement réduite; il ne manque pas de gens, pourtant, pour affirmer qu'elle est trop considérable encore, et que *la dernière heure mange le bénéfice*. Est-ce par entraînement d'humanité qu'ils tiennent ce langage? Non, ou du moins c'est par calcul aussi. C'est l'humanité, sans doute, qui a protesté la première contre la longueur démesurée et les conditions mauvaises du travail manufacturier; et, à cet égard, il faut rendre hommage une fois encore à ces admirables industriels de l'Alsace, hommes et chrétiens avant tout, qui n'ont jamais hésité un instant, quand ils ont cru que le devoir parlait. C'est l'humanité qui a posé la question; mais c'est l'expérience qui l'a résolue, à l'honneur et à la satisfaction de ceux qui soutiennent que jamais le véritable bien matériel ne peut être en contradiction avec le bien moral. Du fond de la vallée des Vosges, de ce Ban de la Roche « illustré par le vénérable

1. V. *Appel respectueux d'un industriel*, etc., cité plus bas.

fondateur des salles d'asile, » partaient, voici une trentaine d'années, sous le simple titre d'*appel respectueux d'un industriel,* » d'énergiques et infatigables protestations contre ces abus, « contraires aux intérêts moraux de l'ouvrier, qui planaient, disait l'honorable réclamant, « comme une malédiction sur l'industrie[1]. » Presque aussitôt (dès 1841), on pouvait adresser de l'établissement de Wesserling à M. Michel Chevalier cette heureuse nouvelle : « Nous avons réduit la journée d'une demi-heure, et nous obtenons un vingt-quatrième de plus. » En Angleterre, grâce à un mouvement dont l'initiative revient aussi à un manufacturier, au premier Robert Peel, le père du grand ministre, la journée a été, depuis le début de ce siècle, diminuée à ce point que ce pays, où assurément on ne pèche ni par prodigalité ni par paresse, est sans comparaison aujourd'hui celui où le travail indus-

1. L'auteur de ces appels se plaît à rappeler le mémoire produit en ce sens, dès 1828, par la société industrielle de Mulhouse, sous l'influence « d'un de ses membres les plus considérés, fils d'une mère pieuse qui avait à cœur de remédier à la misère et à la corruption des pauvres enfants de fabrique. » Il rend également hommage aux efforts tentés dans le même sens par « des manufacturiers éclairés et distingués de l'Angleterre, » tant par suite d'une intelligence plus saine de leurs intérêts que par cette « conviction que la réussite de toute entreprise dépend avant toutes choses de la bénédiction divine. »

triel est le plus court. Dix heures en semaine, onze au grand maximum, et demi-journée seulement le samedi, afin que l'ouvrier, sans manquer au repos salutaire et sacré du dimanche, ait du temps pour ses affaires ; voilà la règle. « Dans certaines industries même, où jadis on travaillait quatorze heures par jour, dit M. le Hardy de Beaulieu, on ne fait plus que *cinquante et une heures par semaine, soit huit heures et demie par jour*, en comptant le chômage du samedi[1]. » S'en trouve-t-on plus mal? On s'en trouve mieux, au contraire; et, sans fixer d'une manière positive le point auquel se rencontre le maximum d'effet utile, point évidemment variable selon la nature du travail, on a, dit le même auteur, lieu de penser qu'il se trouve aux environs de cette limite. Voici du reste, à cet égard, un dernier témoignage des plus curieux ; et ce n'est pas celui d'un contemplateur désintéressé, c'est celui d'un homme pratique, d'un industriel sérieux, cherchant, au point de vue de ses affaires et de la concurrence internationale, à se rendre compte des causes de la supériorité vraie ou prétendue de la filature anglaise, et ne parvenant, en fin de compte, à en découvrir que deux : une meilleure

1. *Du Salaire.*

division du travail, et une moyenne de travail plus courte.

« Ce qui manque particulièrement aux filateurs belges, écrivait en 1861 l'un des principaux d'entre eux, M. Ottevaere, de Gand[1], c'est la distribution du travail.... Le filateur anglais ne fait que deux ou trois numéros,... et par suite les fait avantageusement et dans toute la perfection possible. Le filateur belge fait vingt numéros, et par conséquent ne se trouve plus dans les conditions avantageuses du filateur anglais. » Il achète mal des matières premières dont l'emploi n'est pas exactement prévu, et il perd un temps précieux à changer ses mécaniques.

« *D'un autre côté nos machines*, quoique à peu de chose près les mêmes que celles des filateurs anglais, *ne produisent pas ce qu'elles devraient produire, et ce que produisent les mêmes machines en Angleterre*, quoique les filateurs anglais travaillent deux heures de moins par jour, soit onze heures.

« *Cette différence, je l'attribue à la longueur de la journée de travail de l'ouvrier belge*, qui est de treize heures. NOUS TRAVAILLONS TOUS DEUX GRANDES

1. Lettre adressée à M. Alexis Joffroy, de la Chambre de commerce d'Anvers, si connu pour son libéralisme commercial.

HEURES DE TROP ; et j'ai la conviction que, si l'on ne travaillait que onze heures au lieu de treize, nous aurions la même production, et par conséquent nous produirions plus économiquement[1].

« J'en appelle ici au témoignage de tous les fabricants. Lorsqu'un jour de fête tombe dans la semaine, la production reste à peu près la même, si parfois elle n'est pas plus forte ; ce qui prouve que l'ouvrier sait faire plus lorsque la semaine n'est pas aussi longue. »

« CE SONT LA LES DEUX POINTS LES PLUS IMPORTANTS, A MON AVIS, et qui méritent d'être mûrement examinés : *d'un côté, pour produire dans toute la perfection possible et économiquement;* ET D'UN AUTRE CÔTÉ POUR AVOIR DES OUVRIERS PLUS INTELLIGENTS ET MOINS ÉPUISÉS. »

Il n'y a rien à ajouter à des déclarations de ce genre. Je me bornerai donc à demander comment, après les avoir entendues, on pourrait soutenir encore que les machines tendent *nécessairement* à accabler l'homme, et qu'une fois livré à elles, il n'est plus que le jouet impuissant d'une force impitoya-

1. En effet, la dépense en combustible, en éclairage, l'usure des machines, etc., seraient moindres pour un même résultat. Ce serait donc une réduction notable des frais de production.

ble et irrésistible. C'est l'homme qui mène les machines, apparemment; et, s'il les mène mal, à qui la faute?

Qu'on puisse abuser des forces humaines en abusant des forces mécaniques, et qu'on l'ait fait; qu'on le fasse encore, et qu'il y ait des gens qui érigent en système cette conduite insensée et brutale; je ne le nie pas, je le constate au contraire, et c'est à ces gens-là que s'adressent, pour une partie au moins, mes paroles. Mais je dis qu'en agissant ainsi on a méconnu le rôle naturel de ces infatigables mais dociles auxiliaires; et que ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre d'abus que non-seulement ils n'exigent pas, auxquels ils répugnent, et contre lesquels ils protestent.

X

Je dis aussi, ou si vous l'aimez mieux, je répète qu'il est bien assurément de s'émouvoir des travaux parfois si écrasants encore de l'industrie d'aujour-

d'hui; mais qu'il ne serait pas mal de ne pas oublier tout à fait les labeurs bien autrement écrasants de l'industrie d'hier. On a crié, — qui ne le sait? — on crie encore contre les peigneuses mécaniques; et il ne faudrait pas, j'en ai peur, courir longtemps pour trouver des gens prêts à s'en prendre à ces *tyranniques* appareils de tous les maux dont ils se trouvent les victimes. Savez-vous comment, avant l'introduction de ce mécanisme maudit, se faisait sa besogne? Des ouvriers, dont le nom dit trop clairement l'emploi, les *macteurs*, étaient chargés de passer la laine entre leurs dents, pour en arracher les nœuds. Voilà à quoi, faute de dents de métal, étaient employées du matin au soir les mâchoires de créatures raisonnables. Franchement, vous sentez-vous le courage de déplorer la suppression d'un tel *travail?*

Que dire encore de cet autre travail plus connu, qui a valu à toute une catégorie d'artisans le nom trop justifié de *geindres?* Encore si l'on ne geignait qu'avec les mains! Mais pour certaines sortes de farines et de pains, — pour le pain de Provence, par exemple, — la force des bras ne suffit pas. Il y faut (je n'ose pas dire il y fallait), celle des pieds, ou plus exactement du corps entier, plongé littéralement dans la pâte, et l'inondant de toutes parts

de ses sueurs[1] « *Antique et respectable procédé*[2], disaient les défenseurs de la tradition; *ferment naturel et indispensable*[3], » que ne remplaceront jamais les téméraires artifices de la chimie moderne. « Routine honteuse et dégoûtante, répondaient les partisans de la liberté et du progrès; « juste châtiment et condamnation manifeste du monopole et de son incurable inertie ! » Pratique meurtrière, d'ailleurs; car, à ce métier-là, l'homme le plus vigoureux ne dure guère : à trente ans, à vingt-cinq parfois, il est usé, *fini*, c'est le mot[4]. Le pétrin mécanique et les combinaisons accessoires ont donné raison aux novateurs; ils ont permis à deux hommes, sans efforts exagérés, de préparer en une demi-heure jusqu'à 400 kilogrammes de pâte; et ils ont permis au consommateur le plus délicat de manger un pain pur de toute secrétion malsaine. Qui donc encore aurait le courage de regretter un tel

1. On peut voir, dans la notice sur le pétrin Sourd, de Toulon la représentation repoussante de ce pétrissage.

2. Ce sont les propres expressions des boulangers de Bruxelles se plaignant des progrès que la concurrence les force à accomplir « malgré eux. » V. leur mémoire dans les *Conversations familières* de M. de Molinari.

3. Cette assertion se trouve dans presque toutes les pièces émanées de l'ancienne boulangerie et de ses défenseurs.

4. V. la notice sur le pétrin Sourd. Les affections de cœur et de poitrine sont le résultat habituel de ces énormes efforts.

changement? Qui oserait dire que l'avantage ici n'est pas au moins réciproque?

Croyez-le bien, messieurs, il en est de même partout et pour tout; et, sans revenir sur ce que j'ai dit précédemment à cet égard, qu'il me soit permis de vous inviter seulement à jeter un rapide coup d'œil sur les pays, sur les temps où la mécanique n'est pas encore venue prendre à son compte la majeure partie de l'effort nécessaire aux plus vulgaires travaux : vous saurez bientôt ce qu'est la bête de somme humaine quand elle est seule à porter son fardeau[1]. L'OUVRIÈRE! MOT NOUVEAU! s'écrie, avec une amertume non déguisée, l'un des plus populaires historiens de ce temps. Nouveau en effet, lui répond l'histoire; nouveau comme le travail libre, qui est d'hier; et sans la mécanique, le monde ne connaîtrait encore que le mot ancien, le mot d'ESCLAVE. Écoutez plutôt ces paroles vraiment prophétiques du plus grand savant de l'antiquité : « Si le ciseau et la navette pouvaient marcher seuls, disait Aristote après avoir montré

1. Elle est réduite même à la condition de meuble ou d'ustensile. En Afrique (v. *le Soudan*, de M. d'Escayrac de Lauture), maint chef de peuplade a pour siége ou pour tabouret le dos de ses esclaves, voués à la mort s'ils ont le malheur de remuer ; les femmes d'Henri VIII avaient encore, à table, des femmes sous leurs pieds.

deux parts dans la tâche de l'humanité, la part de l'esprit et celle du corps, la part *libérale* et la part *servile; si le ciseau et la navette pouvaient marcher seuls*, L'ESCLAVAGE NE SERAIT PLUS NÉCESSAIRE. » Cette hypothèse, qui semblait irréalisable au génie d'Aristote, l'esprit, prenant pitié du corps, l'a réalisée ; et, comme le prévoyait le grand philosophe, la nature, en accomplissant les œuvres de l'esclave, a fait reculer l'esclavage. Ce n'est pas seulement le ciseau ou la navette, c'est le marteau, c'est la hache, c'est la scie, c'est le métier, c'est la roue, c'est la voiture, c'est le navire, ce sont mille choses que jamais n'avait fait marcher le bras de l'homme, que jamais il n'aurait songé à faire marcher, qui, tour à tour animées par l'impulsion féconde de son intelligence, se sont mises à marcher seules à sa parole et pour son service. Et à mesure la portion servile de l'humanité s'est réduite pour faire place à la portion libérale. A mesure s'est relevée la condition de l'homme, et s'est relevée bien davantage encore, quoi qu'on en puisse dire, la condition de la femme, foulée aux pieds jadis comme le rebut de la servitude, respectée désormais de tout ce qui sait sentir, comme la joie et la décoration de la liberté. D'esclaves, nos pères sont devenus serfs ; de serfs, roturiers ; de roturiers, citoyens : nous avons pour

nos enfants, nous avons pour nous-mêmes, plus d'ambition encore; nous voulons pour eux, nous voudrions pour nous les richesses de la science et les trésors délicats de la pensée[1].

Est-ce donc une ambition si coupable ou si folle; ou bien cette ère nouvelle ne nous est-elle pas visiblement promise, et à beaucoup d'égards commencée? Ne l'est-elle pas grâce aux machines; grâce au loisir que les machines permettent, et grâce au développement moral qu'elles imposent? Vous ne me soupçonnerez, je l'espère, de vouloir ici flatter personne, mais il faut dire ce qui est; et ce qui est, c'est que l'ouvrier d'aujourd'hui n'est pas l'ouvrier d'autrefois[2]. C'est que s'il a, je ne dis pas non, des défauts et des travers inconnus à ses devanciers, il a aussi des qualités et des mérites que ses devanciers n'ont guère connus. C'est qu'à côté de ces misères de toute nature, dont nous gémissions il n'y a qu'un instant, — à côté de ce trop fréquent oubli de l'hygiène, de la prévoyance, de la moralité et de la dignité personnelle, tenue à se respecter elle-même pour se faire respecter, — on est heureux de voir apparaître et se développer de

1. V. Channing, *œuvres sociales*; DE L'ÉDUCATION PERSONNELLE.

2. V. *les Ouvriers d'à présent*, par M. Audiganne.

jour en jour des sentiments différents et opposé, manifestement féconds, dès maintenant, en encouragements efficaces et en grands résultats. Il m'est arrivé, comme à d'autres, d'entrer dans des ateliers, de regarder ce qui s'y fait et d'interroger ceux qui le font. Je le déclare, j'ai été douloureusement impressionné plus d'une fois : mais plus d'une fois aussi j'ai été confondu, délicieusement confondu, de ce que je rencontrais, à côté du métier ou de la machine, non-seulement de dextérité manuelle et d'habileté professionnelle, mais de connaissances raisonnées, de sagacité observatrice, de curiosité intelligente, élevée, et vraiment scientifique. Mille autres avant moi en ont fait la remarque. D'où vient tout cela, je vous prie? De la machine même, messieurs, du métier, qui non-seulement le permettent, mais qui le conseillent, et souvent l'imposent. De cet appareil, œuvre délicate et puissante de la pensée humaine, dont il a fallu étudier et comprendre les ressorts avant de se hasarder à les faire jouer, et qui a ainsi ouvert forcément l'esprit à ces premières et précieuses notions des sciences, jadis ignorées de tant d'industriels de haute volée. De cette force captive, si souple pour la main digne de la conduire, mais si terrible pour la main hésitante ou brutale qui la manie au hasard; dont on n'ap-

proche, pour ainsi dire, qu'avec le respect dû à l'esprit qui l'a conquise ; à qui l'on ne commande qu'à la condition d'obéir aux lois souveraines dont elle rend témoignage; et qui, pour rester entière et bienfaisante, exige un perpétuel déploiement d'attention, d'exactitude, de propreté, de persévérance et d'énergie.

Non, la machine n'abaisse pas l'homme, elle l'élève; elle ne l'écrase pas, elle le règle et le discipline. Elle l'oblige, pour rester maître d'elle, à devenir plus maître de lui ; elle lui communique, comme l'a dit admirablement M. Proudhon, par une sorte de magnétisme irrésistible, les talents, *les vertus*, dont elle est comme la dépositaire et l'incarnation permanente. Ou si, par malheur, vous refusez de vous plier à ce joug salutaire, si vous méconnaissez l'intelligence cachée dans ces ressorts, si vous manquez à l'âme qui palpite sous cette enveloppe de métal, alors toute cette puissance violentée se retourne contre vous : c'est la vie insultée qui se venge.

Comprenons, messieurs, ces admirables mystères et leurs grands enseignements; comprenons cette naturelle éducation de chacun par le travail et par le progrès du travail ; aidons-la, rendons-la plus facile, plus prompte, plus féconde, en y joignant

l'éducation par l'exemple, par les leçons, par les conseils d'autrui. Apprenons aux hommes à devenir, à rester, non-seulement égaux, mais supérieurs à leur tâche ; à suivre, à devancer, par le progrès de la puissance intellectuelle, de la puissance morale surtout[1], l'inévitable progrès de la puissance matérielle: cela vaudra mieux, n'en doutez pas, que de rétablir le pétrissage aux pieds et de remettre en fonctions les macteurs.

XI

Assurément, diront quelques personnes; aussi distinguons-nous. Nous ne sommes pas des en-

1. M. le Hardy de Beaulieu, dans son excellent opuscule intitulé : *la Morale agent du bien-être,* exprime admirablement cette vérité : « La puissance rectrice, dit-il, doit grandir en même temps que la puissance d'agir, sans quoi l'équilibre serait rompu entre la faculté de faire le mal et la volonté de s'en abstenir et de faire le bien. » Je retrouve également dans les papiers du regrettable Ch Clavel cette pensée remarquable : « A chaque progrès matériel doit correspondre un progrès moral. Si la science suffisait, la tâche de l'humanité serait trop facile. »

nemis du progrès; nous demandons seulement au progrès de faire ses preuves. Il y a machines et machines, comme il y a fagots et fagots : nous sommes prêts à accueillir celles qui servent, nous ne repoussons que celles qui nuisent.

Distinguer ! c'est bientôt dit ; mais comment, s'il vous plaît? Et ne voyez-vous pas qu'il s'agit ici, non du plus vaste seulement, mais du plus indivisible des problèmes? Eh quoi ! voici des industries qui prospèrent pareillement, c'est-à-dire qui ont au même degré pour elles la plus claire et la plus irrécusable des justifications : l'adoption volontaire du public qui en fait les frais; qui, en d'autres mes, *servent plus d'intérêts qu'elles n'en blessent!* Vous réprouvez celles-ci et vous favorisez celles-là. A quel titre et d'après quelles bases ? De quelle autorité, d'ailleurs ; et qui vous a constitués juges entre les intérêts pour protéger ainsi les uns et sacrifier les autres? Ne sentez-vous pas que le droit est égal pour tous ces actes, si différemment traités par vous ; et que c'est à la liberté humaine elle-même que vous vous attaquez en la violentant dans ses manifestations, en prétendant faire au progrès sa part, au gré de vos idées et de vos goûts?

Cette invention, dites-vous, est funeste, car elle suscite des résistances et porte atteinte à des si-

tuations établies. Je ne dis pas non. Mais êtes-vous bien sûrs que ces situations, pour s'établir, n'aient pas rencontré jadis des résistances aussi vives? Une foule d'usages, depuis longtemps en possession de l'assentiment universel, ne se sont fait jour qu'à grand'peine à travers les clameurs de la routine et le déchaînement des intérêts alarmés. Le plus populaire des instruments, la charrue, a été, dans son temps, on ne saurait trop le redire, une innovation d'autant d'importance pour le moins que la vapeur dans le nôtre, et a certes aussi profondément modifié les conditions du travail. Turgot, à la veille de la Révolution française, s'est vu dénoncé avec éclat à la haine publique pour avoir, sur deux ou trois des principales routes du royaume, substitué à la patache et au coche traditionnels les premiers et imparfaits spécimens de ces *diligences*[1] dont nous trouvions naguère la lenteur intolérable. Et Montesquieu, peu auparavant, je l'ai rappelé, avait peine à amnistier les moulins. Le métier à bas, la lampe, les papiers peints, ont provoqué l'animadversion publique; et plus d'une fois la pro-

1. C'est à cette occasion qu'on avait fait ces vers :

> Ministre ivre d'orgueil, tranchant du souverain,
> Qui par tes vains projets fais tant de misérables,
> Puisse ta poste infâme aller un si grand train
> Qu'elle te mène à tous les diables !

scription légale s'est faite la complice des fureurs populaires. Rien, pour mieux dire, rien, depuis l'origine, n'a échappé à ce soulèvement de la première heure; et les noms de Triptolème, d'Orphée et de Prométhée crient assez haut, à travers les siècles, à l'humanité oublieuse qu'elle a commencé par maudire le pain, le feu et les arts. N'est-il pas heureux pour nous, en vérité, que le progrès ait eu tour à tour raison de ces résistances, et que ces nouveautés suspectes à nos ancêtres n'aient pas succombé sans retour sous leurs anathèmes.

Nouveautés! je viens de dire le mot qui explique tout; et nous touchons enfin au véritable grief, au seul sérieux qui puisse être invoqué contre les machines. C'est à titre de nouveautés surtout, rien n'est plus visible, que certaines machines sont suspectes aux hommes distingués qui les redoutent; c'est à titre de nouveautés que les intérêts alarmés les repoussent; et c'est à titre de nouveautés, en effet, qu'à côté d'avantages incontestables elles peuvent, dans tel ou tel cas, apporter avec elles des inconvénients et des souffrances véritables.

Je pourrais, à la rigueur, me borner à répéter ici qu'il faut que le progrès se fasse, quoi qu'il en coûte, et qu'on ne l'arrête pas dans sa marche. Je pourrais dire que ces machines, nouvelles aujourd'hui,

seront anciennes demain, et bénies à ce titre par les mêmes bouches qui à leur début les maudissent. Mais ce n'est pas assez, je le sens, pour la satisfaction et pour l'apaisement des esprits; ce n'est assez ni pour la justice ni pour la sécurité : et je veux, avant de finir, mesurer, rapidement au moins, cet inconvénient passager de la nouveauté. Je veux surtout, m'inspirant des sages paroles de Say, que je citais en terminant l'autre jour, chercher quels sont les meilleurs moyens de conjurer cet inconvénient; de le compenser et de l'atténuer, tout au moins.

XII

L'inconvénient inhérent à l'introduction des machines, — inconvénient restreint et passager, encore une fois, mais réel, et que tout économiste de bonne foi s'empressera toujours de reconnaître et de proclamer pour ne pas justifier, par l'exagération de l'éloge, l'exagération du blâme, — *c'est la transition.*

Toute machine, ai-je dit, — toute machine qui réussit, — est une amélioration. C'est incontestable. Mais toute amélioration est un changement, et tout changement est un dérangement. Quand on se bâtit une maison neuve, quand simplement on ajoute quelque développement à la sienne, c'est pour être mieux logé : parfois, cependant, en attendant l'achèvement de ces travaux, on est exposé à ne l'être guère bien ; et Franklin a pu dire que *trois déménagements valent un incendie.* Jusqu'à un certain point on pourrait appliquer ce mot aux machines ; et les transformations de l'industrie, les principales au moins, sont pour elle de véritables déménagements.

C'est la perspective d'un avantage, sans doute, qui détermine ces déménagements ; et, pour qu'une machine ou un procédé nouveau réussissent à se faire leur place, il faut, nous l'avons vu, qu'ils rapportent plus qu'ils ne coûtent ; qu'ils accroissent, en d'autres termes, bien loin de les réduire, la production et la rémunération, le *travail* et le *salaire.* Prenez les chemins de fer, j'entends ceux qui méritaient d'être faits : s'ils ne rendaient pas plus de services que les anciens modes de locomotion, ils ne produiraient pas davantage ; et, du moment qu'ils rémunèrent un capital plus considérable

et un personnel plus nombreux, c'est qu'ils satisfont à des besoins plus étendus et plus variés. A cette loi — *sous un régime de liberté toutefois* — il n'y a pas d'exception ; et le *bénéfice* même est la constatation et la mesure du *bienfait*. Il n'en est pas moins vrai que ce qui est avantage pour beaucoup peut être dommage pour quelques-uns ; que le lieu du travail, sa forme, son mode de rétribution, peuvent n'être plus les mêmes ; que l'industrie, simplifiée dans ses procédés et accrue dans son ensemble, peut s'être, dans telle partie ou sur tel point, réduite ou déplacée ; et que si le capital s'offre non-seulement autant, mais davantage, il s'offre dans d'autres conditions et parfois dans d'autres lieux. Le travail, pour ne pas se voir privé de cet indispensable auxiliaire, doit le suivre ; et il faut, lui aussi, dans plus d'un cas, qu'il s'offre sous d'autres formes ou en d'autres lieux.

De là, incontestablement, une modification au moins dans les habitudes, et parfois un malaise. De là, même, si le changement est considérable et brusque, et s'il s'accomplit dans une industrie étendue, des souffrances qui peuvent être cruelles et difficiles à supporter. Telles ont été, personne ne l'ignore, celles des ouvriers indiens, quand la filature anglaise a attiré à elle, par la supériorité des

procédés mécaniques, le travail du coton ; telles, en Angleterre même, un peu plus tard, celles des tisserands à la main ; telles en France, enfin, et surtout dans les Flandres, celles des populations qui filaient le lin, victimes momentanées de la découverte si pompeusement sollicitée et si mal accueillie et payée de Philippe de Girard [1].

Voilà le mal. Reste à en déterminer l'étendue, et pour cela il importe de le voir tel qu'il est, sans l'exagérer comme sans le restreindre.

XIII

Il ne faut pas le restreindre ; et c'est ce que l'on fait évidemment quand on ne se préoccupe de ces difficultés du changement qu'à l'occasion des innovations de l'ordre mécanique ou industriel. La vérité est que ce n'est là qu'un côté de la question, le moindre peut-être ; que tout est changement, et

1. V. sur cette découverte le *Mémoire* de Mme la comtesse de Vernède de Corneilhan, nièce de Philippe de Girard.

que tout est crise, ou que tout peut l'être, en tout lieu, pour toute chose ; et qu'il n'y a pas, en réalité, d'événement privé ou public, matériel ou moral, qui n'ait sur la condition des hommes, à travers le temps et l'espace, des conséquences inévitables et parfois très-graves. La prospérité d'Alexandrie et de Venise a été atteinte sans retour par les progrès de la navigation portugaise le long des côtes d'Afrique ; et la principale industrie manufacturière du vieux continent vient de rester plusieurs années en souffrance parce que les habitants du nouveau avaient cessé de s'entendre aux dépens de la liberté des noirs. Les luttes de Napoléon avec l'Angleterre ont arraché aux Antilles le privilége de la production du sucre ; et la conquête de l'Égypte avait eu pour plus clair résultat de faire connaître à l'Occident les schalls de l'Orient. La Révolution française, en proscrivant l'aristocratique usage de la poudre, a frappé, avec les fabricants d'amidon, la démocratique corporation des coiffeurs ; et tous les jours un caprice de la mode fait la fortune ou la ruine d'un tailleur ou d'une modiste, d'un littérateur ou d'un peintre. Et qu'on ne dise pas que ce sont là des détails de boutique et de ménage, auxquels il est impossible que la science s'arrête. C'est toujours, sur une petite échelle ou sur une grande, *la vie hu-*

maine qui est en jeu ; et parfois ces détails acquièrent, par les résultats, une énorme importance. J'ai entendu, il y a quelques années, dans une de nos plus grandes villes, à Saint-Étienne, attribuer pour une part notable les souffrances alors poignantes de l'industrie locale au développement récemment donné aux robes aux dépens des rubans; et cette explication a depuis été reproduite, officiellement, par le premier ministre de l'Angleterre, lord Palmerston, dans une réponse aux plaintes des fabricants de soieries de Coventry : « Les dames, leur disait-il, qui, comme chacun sait, ont une influence décisive sur les destinées de ce monde, ont décrété que Coventry souffrirait et que Sheffield prospérerait le jour où il leur a plu de substituer à l'ancienne et légère armure de leurs chapeaux et de leurs bonnets ces vastes cottes de maille, chefs-d'œuvre de nos modernes Vulcains, sans lesquelles la plus hardie n'oserait plus descendre sur le champ de bataille de la vie. »

Il ne faut pas exagérer non plus; et c'est l'erreur que l'on commet, non moins évidemment, quand on fait de souffrances étendues et cruelles l'accompagnement pour ainsi dire inévitable de toute modification et de toute innovation. Il en serait ainsi, je ne le nie pas, et le progrès ne serait

qu'une suite de secousses violentes, si les inventions se réalisaient brusquement et dans toute une branche d'industrie à la fois; changeant du jour au lendemain toutes les habitudes, et ne laissant pas aux ouvriers surpris par *l'invasion* de la mécanique le temps de se reconnaître. Mais ce n'est pas de cette façon, nous le savons tous, que se passent les choses; et les perturbations subites, les *révolutions* industrielles, sont en réalité l'exception. Ce n'est pas en bloc, c'est pièce à pièce, que se démonte et se remonte le matériel économique de la société; et la preuve, c'est qu'il ne cesse pas un instant de marcher. Il change tous les jours, et l'industrie, à vrai dire, « n'est qu'une transformation perpétuelle [1]. » Cette transformation est *graduelle*, et par conséquent adoucie. Au fond — et à part même l'impossibilité de s'arrêter, que j'indiquais à l'instant et qu'il suffit de rappeler — il y a mille raisons pour qu'il n'en soit pas autrement, et il est aisé de les apercevoir.

Il y a d'abord la faiblesse même de l'intelligence humaine, retenue par l'imperfection incurable de la science, et par l'inévitable gradation de sa marche.

1. Mot recueilli de la bouche d'un des plus grands industriels de notre temps, M. Schneider, dans une visite au Creusot.

Une invention, quelque opportune qu'elle soit, arrive rarement du premier coup à une forme immédiatement acceptable et pratique. Elle ne sort pas, comme l'antique Minerve, tout armée du cerveau qui l'a conçue. Elle y couve et y fermente longtemps ; puis, quand elle éclôt, ce n'est encore le plus souvent qu'à l'état d'idée vague, d'aperçu mal déterminé, d'espérance ou de promesse plutôt que de réalité saisissable. Il faut essayer, préciser, compléter, modifier, transformer parfois de fond en comble de premières ébauches ; et ce n'est guère sans avoir rencontré sur son chemin plus d'un échec inattendu, qu'on arrive enfin à des résultats concluants et profitables. En présence de ces inévitables incertitudes, les savants hésitent ; les capitalistes hésitent bien davantage, et franchement ils n'ont pas tout à fait tort. Rappelez-vous, si vous en doutez, les plus belles inventions de ce siècle : le gaz, la presse mécanique, la galvanoplastie, la télégraphie électrique, la photographie. Que de peines, malgré le génie des premiers inventeurs, pour rendre réellement pratiques ces belles conceptions ! Que de difficultés secondaires, mais très-sérieuses — l'odeur malsaine du gaz, ou l'irrégularité du courant, par exemple — à vaincre ou à tourner tour à tour ! Que de déboires, par suite, pour ceux qui les pre-

miers, par générosité ou par spéculation, ont engagé dans ces travaux, ou dans l'exploitation de leurs résultats, leur fortune et leur avenir !

Il y a ensuite la question de dépense. Les machines, les inventions, les procédés, même les meilleurs, les plus éprouvés, les plus productifs, coûtent à établir ; ils coûtent en raison de leur importance souvent, et il ne suffit pas, pour les mettre en œuvre, d'être parfaitement convaincu de leurs avantages.

Le fléau est certainement un pauvre ouvrier à côté de la batteuse ; ce qu'il fait mal et lentement, elle le fait vite et bien : elle a pourtant grand'peine à prendre sa place ! C'est qu'avec deux morceaux de bois et un bout de cuir le premier venu peut faire un fléau, et qu'à la rigueur il lui suffit de ses bras pour le manier ; tandis que la batteuse est un attirail dispendieux, encombrant, délicat à faire fonctionner, et qui ne marchera jamais, si simple soit-il, si l'on n'a au moins deux hommes et un cheval à son service. Au-dessous d'une certaine récolte, et d'une certaine aisance, il reste inabordable au cultivateur ; ou il ne le devient que par des combinaisons d'association ou de location difficiles elles-mêmes et longues à réaliser.

Le cardage des matelas, le mélange des poils de

lapin ou de castor pour chapeaux, sont des opérations misérables et insalubres dans leur simplicité primitive. Il existe, pour les exécuter, des agitateurs excellents, avec lesquels aucune émanation nuisible n'est à craindre [1]. L'emploi de ces mécanismes demeure restreint, parce qu'ils sont relativement d'un prix élevé, parce qu'ils comportent un ajustage, et qu'il leur faut une installation ; tandis que les baguettes ou l'archet de fil de laiton sont d'un prix insignifiant, et vont partout faire l'ouvrage à domicile.

Ainsi, du plus au moins, des boulangeries mécaniques et de l'ancien pétrissage ; des tondeuses et des *forces* ; et des divers procédés de peignage, de filage et de tissage, depuis le plus élémentaire jusqu'au plus puissant. Chaque pas en avant est au prix d'une mise de fonds plus considérable ; d'un outillage plus fragile et plus compliqué aussi ; et ce ne sont pas là de faibles obstacles. Que m'importe, en vérité, que vous m'offriez une machine excellente, et que vous ne me laissiez aucun doute sur ses avantages ? Encore faut-il, pour la substituer au plus arriéré des procédés, que je sois en me-

1. Nous en avons vu de tels à Bordeaux dans une fabrique de chapeaux, chemin du Médoc, dans laquelle, quoique inconnu, nous avons été accueilli avec une bonne grâce parfaite.

sure de la payer, et que j'aie un personnel capable de la faire marcher et de l'entretenir [1].

Il faut aussi, la plupart du temps au moins, et c'est une autre considération de grande importance, que le développement de la consommation puisse être corrélatif au perfectionnement de la fabrication; et qu'en produisant plus vite et à meilleur compte on n'arrive pas tout uniment à augmenter les jours de chômage. « Pour qu'une machine soit possible (industriellement possible), disaient naguère, dans une de leurs discussions avec les imprimeurs, les ouvriers compositeurs de Paris, il faut, comme condition première, lui faire produire d'une manière certaine, avec un fonctionnement assuré, le travail de l'ouvrier animé qu'elle remplace, *en le multipliant dans une proportion équivalente aux frais occasionnés par son acquisition* [2]. » La machine, en effet, comme le remarquaient ces mêmes ouvriers, « mange tous les jours, même quand elle

1. En 1855, des chefs arabes assistèrent aux expériences de machines à moissonner, à Trappes et ailleurs. Leur premier mouvement fut de se procurer ces admirables engins, eux dont la moitié de la récolte se perdait faute de bras. Mais ils eurent bientôt compris que si un boulon seulement venait à se rompre, il n'y aurait pas un homme peut-être dans la tribu en état de la remettre.

2. *Réponse à M. Jules Claye*, 1861

ne travaille pas; » et en acheter une supérieure aux besoins de sa clientèle, c'est mettre dans son écurie un cheval magnifique et excellent peut-être, mais qui ne gagne pas son avoine. Une rosse, dans ce cas, « ferait bien mieux l'affaire. »

Joignez à cela, messieurs, une foule de considérations que je n'ai pas le temps de développer : la routine, les tours de main spéciaux, les conditions diverses de main-d'œuvre, de combustible, de transport, rendant possible aux uns ce qui est impossible aux autres. Songez d'ailleurs que les prix de vente, même lorsque les prix de revient sont sensiblement modifiés, ne sont que rarement et faiblement abaissés dès le principe, parce que les premiers qui savent, qui peuvent et qui osent, gardent pour eux, aussi longtemps qu'il leur est possible de le faire, le bénéfice de leur initiative : et vous comprendrez que les changements de travail et de salaire, dont les machines sont l'occasion, ne se produisent en général que peu à peu, sur une échelle relativement restreinte, sur un point, ou sur un petit nombre de points, autour desquels ils rayonnent ensuite pour s'étendre de plus en plus rapidement. Galilée, après avoir observé l'égalité des oscillations du pendule, fut, dit-on, malgré son génie, quarante ans sans songer à l'application de cet instrument aux

horloges. L'avide associé de Gutenberg, Faust, lorsqu'il fut resté maître des procédés de ce grand homme, profita plusieurs années de la similitude des caractères pour vendre ses livres comme manuscrits. Et pour rappeler un exemple plus récent, pris dans une industrie de première nécessité, il n'a guère fallu moins d'un demi-siècle, dans l'état avancé de nos arts, pour généraliser parmi nous la fabrication du papier à la mécanique. C'est en 1799 qu'un ouvrier de la papeterie d'Essonne, Louis Robert, réalisa cette admirable invention. Une récompense nationale de 8 000 fr. en fut la rémunération immédiate. Malgré cette bonne fortune assez rare, l'idée ne put alors être exploitée en France, même par les industriels les mieux posés pour le tenter. Ce fut en Angleterre, en 1803, que le propriétaire d'Essonne, M. Didot Saint-Léger, parvint à trouver les capitaux et la confiance nécessaires; et en 1814 seulement il revenait installer une première machine à Sorel, dans l'établissement appartenant alors à M. Berthe, et aujourd'hui à la maison Firmin Didot. En 1827, il n'y avait encore que quatre papeteries de ce genre, et douze en 1837. On en compte actuellement quelques centaines. Rien ne serait plus aisé que de multiplier de pareils exemples; et il n'y a pas bien longtemps qu'un grand in-

dustriel de l'Alsace, M. Jean Dollfus, nous racontait la curieuse histoire de ces métiers de 1809, mis au rebut par lui comme vieux fer et vieux bois, et achetés avec empressement par un industriel moins riche des Vosges : celui-ci pensait, grâce à nos lois douanières, trouver encore son compte à se pourvoir à bas prix d'un matériel hors d'âge.

Vous le voyez donc, messieurs, le progrès, même lorsqu'il est le plus manifestement indiqué et désiré, ne s'improvise pas ; et il en est, au fond, de l'industrie comme du corps humain, soumis, nous le savons tous, à une décomposition et à une recomposition incessantes, et dont la transformation, le plus souvent, s'opère sans souffrance et presque sans que nous la remarquions. Ce qu'on appelle *crise* est une exception, frappante par cette raison même qu'elle est une exception ; et cette crise n'est due, le plus souvent, qu'à quelque circonstance accidentelle, ou à quelque entrave apportée au cours régulier des choses. Neuf fois sur dix, c'est la digue qui fait le débordement.

Il règne, d'ailleurs, au sujet des conséquences de ces crises, aussi bien qu'au sujet de leurs causes, de profondes et déplorables erreurs, qui ne contribuent pas peu à l'irritation dont les machines sont l'objet. Il semble, à la façon dont on en parle d'or-

dinaire, que les ouvriers soient seuls à en souffrir, et il se rencontre même des personnes qui ne sont pas éloignées de penser que les manufacturiers et les fabricants se plaisent parfois à les provoquer artificiellement.

J'aurais bien mal employé mon temps jusqu'à présent, si j'avais besoin de réfuter longuement encore cette injuste et dangereuse supposition. L'importance même des intérêts engagés fait à l'industriel une loi impérieuse d'éviter à tout prix toute interruption et tout ralentissement de ses affaires; et quand il s'arrête, c'est qu'il se trouve hors d'état d'avancer. La crise frappe l'ouvrier dans son salaire, mais elle frappe l'entrepreneur dans ses capitaux et dans son crédit; et si ses ressources, dans bien des cas (il faut l'avouer), sont incomparablement plus grandes, il faut bien reconnaître d'autre part que ses risques et sa responsabilité sont étendus à proportion. La moindre différence dans les prix peut être la fortune pour lui, dit-on : par le même motif elle peut être la ruine; et c'est sur lui que commencent par tomber, en se multipliant à raison de ses capitaux engagés, les frais de tout changement d'outillage et le poids de toute stagnation ou de tout faux calcul.

Ce n'est donc pas, comme quelques-uns le pen-

sent, la seule volonté ou le seul caprice du fabricant qui décident de la conservation ou de l'abandon des anciens procédés : ce n'est pas même pour lui seulement une question de plus ou de moins, c'est une question de vie ou de mort que cette nécessité de se tenir toujours au niveau du progrès. Le plus pressant intérêt lui commande de changer toujours à temps ; il ne lui commande pas moins de ne changer jamais qu'à temps. Les ouvriers que n'aveugle pas la passion s'en rendent bien compte; et dans cette intéressante brochure dont je parlais tout à l'heure, et à laquelle j'emprunterai dans un moment un autre passage plus saillant, les compositeurs typographes de Paris, menacés de l'introduction de la machine à composer, adressaient entre autres réponses aux imprimeurs de Paris cet avertissement remarquable : *Ce ne sont pas seulement les ouvriers qui souffrent parfois des innovations; et les souvenirs de l'introduction de la presse mécanique peuvent vous apprendre que les brevets ne préservent pas toujours de la foudre*[1].

1. Mémoire cité plus haut.

XIV

Qu'est-ce à dire, messieurs, sinon que tout a ses lois; et que ce n'est pas au hasard, comme un flot tumultueusement soulevé par de capricieux ouragans, que s'avance cette irrésistible marée du progrès. Ce n'est pas, non plus, en délaissant fatalement un rivage qu'elle en recouvre et féconde un autre. Elle monte, mais graduellement, régulièrement, et en entraînant avec elle, souvent sans qu'ils s'en doutent, tous ceux qu'ici ou là elle porte sur son sein puissant. L'industrie se transforme; mais les hommes se transforment avec l'industrie et autant qu'elle. Le matériel est changé, le personnel ne l'est pas moins. Et c'est en somme au profit de tous que ce changement s'accomplit. Maîtres et ouvriers, sciemment ou à leur insu, passent graduellement d'une forme de travail à une autre, mis en demeure en quelque sorte, par les modifications qui s'accomplissent, de se préparer aux modifications qui

s'annoncent, et avertis de délaisser à temps, par eux-mêmes ou par leurs enfants, les occupations et les procédés que le progrès dépasse, et qu'il va condamner.

On a quelque peine à le croire, je le sais, et je le comprends, parce que ce sont les exceptions qui frappent et se notent; mais en réalité il est rare que cet avertissement ne soit pas entendu par le plus grand nombre. Même dans ces cas douloureux dont on est justement ému, la part du changement n'est pas ce qu'on croit; et, quand on vient à décomposer ces foules malheureuses, quand on entre dans le détail des souffrances individuelles et de leurs causes, on s'aperçoit bien vite que la plupart remontent loin, et que le changement (si tant est qu'il y ait des victimes à mettre réellement à son compte), n'a fait qu'achever d'abattre les chancelants et les faibles.

C'est une loi pénible que celle-là, assurément. Mais ne la rencontrons-nous donc que dans l'industrie, et n'est-ce que là que les existences débiles et sans ressort sont frappées les premières? Quelle est, je ne dirai pas l'épidémie, mais le changement de saison, mais la plus simple variation atmosphérique, qui n'atteigne de préférence dans l'enfance, dans la vieillesse, dans la maladie, la flamme encore incertaine ou déjà vacillante de la vie?

Ce n'est pas tout cependant ; et en cette question, comme en bien d'autres, il y a plus à voir que ce qui se montre au premier coup d'œil. Nous venons de mettre en partie hors de cause le vieux personnel, déjà misérable avant le changement, déjà avant lui sans épargnes, sans habileté, sans prévoyance, et dont ce changement par conséquent n'a pas créé la détresse. Mais nous avons à signaler aussi un personnel nouveau, inaperçu naguère derrière celui-là, perdu pour ainsi dire au-dessous de lui dans les bas-fonds d'une détresse plus grande encore, et venu de ces bas-fonds, à mesure que d'autres rangs s'élevaient devant lui, pour remplir leurs cadres abandonnés.

Nous rappelions tout à l'heure la lamentable condition des tisserands à la main, en Angleterre, après l'introduction du tissage mécanique. C'était, il y a une trentaine d'années, un des soucis publics de nos voisins, qui en général ne craignent pas de mettre leurs plaies à nu sous les regards du monde, estimant que cacher n'est pas guérir, et qui s'étonnaient tout particulièrement ici de ne pas voir, malgré l'extension des procédés nouveaux et la multiplication des nouveaux tisserands, diminuer d'une manière appréciable le nombre des anciens. Une enquête eut lieu, sous la direction du célèbre

économiste Senior, et les résultats en furent rendus publics en 1838, dans un rapport qui est regardé comme un modèle. Que trouva-t-on? D'anciens tisserands sans doute, et en grand nombre, que des causes diverses et inégalement plausibles — défaut d'intelligence, de volonté, de ressort, haine de la discipline, irrégularité, improbité même, ignorance souvent, et parfois attachement honorable à d'anciens souvenirs — avaient retenus dans la chaumière et sur le banc paternels. Mais on trouva aussi, et en plus grand nombre encore, de nouvelles recrues, attirées chaque jour par la facilité d'un travail qui n'exigeait pour ainsi dire pas d'apprentissage, vieillards ou infirmes naguère sans ressources, vagabonds sans abri, déclassés de toute espèce, sortis momentanément ou pour toujours de l'oisiveté des villes et du vagabondage des campagnes, et s'essayant tant bien que mal à une occupation sédentaire. On trouva surtout ce qui se trouve toujours au fond de toute souffrance en Angleterre, l'inévitable et inépuisable contingent de l'Irlande, cette Pologne de l'Occident, toujours prête à ramener sur le sol anglais la misère que la conquête et l'oppression ont faites sur son sol, et dont les malheureux enfants, chassés de leurs chaumières par la faim, et en quête d'un pis aller quel qu'il puisse

être, ne demandent jamais qu'à accepter toute occupation et toute ressource, même la plus insuffisante et la plus précaire[1].

Voulez-vous un autre exemple, moins saisissant peut-être, mais aussi moins connu? Il y a une dizaine d'années (vers 1855), une émigration assez marquée avait lieu en Norvége. Les ouvriers de ce pays, mécontents de leurs salaires, partaient en grand nombre pour aller au delà des mers en chercher de meilleurs. Ils étaient aussitôt remplacés par des Suédois, moins bien rétribués apparemment dans leur patrie, et que ce même salaire attirait. Le mouvement était si prononcé que, dans la province de Waermelandt, on se plaignait de la rareté des bras qui en était la conséquence, et l'on allait jusqu'à demander des mesures, manifestement iniques, pour retenir par force les bras dont on assurait ne pouvoir se passer[2].

Allez au fond des choses, messieurs, au lieu de vous arrêter à la surface, et souvent, bien souvent (je ne veux pas dire toujours), vous trouverez le même phénomène. On vous montre, entassées dans

1. On trouvera une analyse plus détaillée de ce rapport dans le 1er volume du *Cours d'Économie politique* de M. M. Chevalier.

2. V. nos *Leçons d'Économie politique*, t. II, p. 303.

les emplois infimes de l'industrie, des foules assurément fort tristes, dont la condition physique, intellectuelle, morale, est un juste sujet de préoccupation et de douleur pour tout homme soucieux de sa propre paix ou touché de la dignité de ses semblables. Mais vous montrerait-on encore, autrement qu'à l'état d'exception, ces vagabonds, ces bohémiens, ces pillards, qui jadis, qui il y a trente ans encore[1], parcouraient habituellement les campagnes par bandes, presque par corps d'armée, menaçant et trop souvent attaquant les fermes et les habitations isolées? Grandes compagnies, truands, routiers, chauffeurs, mendiants de profession; qu'est devenue cette écume jadis rejetée par la société hors de son sein, vivant à côté d'elle et sur elle en étrangère et en ennemie? Elle passe peu à peu dans les derniers rangs de l'industrie; elle s'y essaye, et avec le temps elle s'y assoit. Elle fait tache encore, et certes il y a de quoi! Faut-il dire cependant que sa misère et son abjection viennent de l'industrie? L'industrie ne les a-t-elle pas plutôt fait apparaître pour les diminuer presque toujours? N'a-t-elle pas,

1. Dans son *Economie politique chrétienne*, publiée en 1834, M. de Villeneuve Bargemont parle de ces bandes comme d'une chose usuelle. Le département du Nord, qu'il avait administré en dernier lieu, en était particulièrement infesté.

en faisant avancer d'un degré ces couches sociales qui, comme les molécules fluides, se pressent et se suivent sans interruption l'une l'autre, amené les dernières de la région des ténèbres invisibles à la région des ténèbres visibles?

XV

Soit, direz-vous; et comment dire autrement en un temps où l'on voit s'effacer, de jour en jour, jusqu'au sens des anciens priviléges et des anciennes exclusions sociales, et où nulle profession, quelque modeste qu'elle soit, n'interdit à personne ni l'égalité civile, ni l'égalité politique, ni l'accès de la fortune, ni celui des honneurs? Soit; le mal n'est pas cet envahissement fatal dont on nous fait peur, et les machines ne sont pas en train de dévorer l'humanité. Mais, quel qu'il soit pourtant, le mal est cruel encore. N'y a-t-il qu'à baisser la tête devant lui? Est-il, au contraire, possible de le prévenir, de l'adoucir au moins? Et quels en sont les moyens?

Je serai franc, messieurs. A cette question, la réponse me paraît être à peu près tout entière dans ce qui précède. En signalant les causes, j'ai indiqué les remèdes; et deux mots, si je ne me trompe, suffisent à les énoncer : *prévoir* et *vouloir*.

L'industrie marche, il faut marcher avec elle, et du même pas. Le travail se déplace ou se métamorphose; il faut le suivre ou le prévenir en changeant à temps d'occupation ou de lieu, et rester toujours au courant du grand marché de l'offre et de la demande, et en état de s'y mouvoir et de s'y présenter à propos. Ce que font les capitalistes et les entrepreneurs dans la sphère incessamment changeante de leurs intérêts et de leurs travaux, il faut que les ouvriers le fassent dans la leur; et qu'eux aussi, toujours les yeux fixés sur l'avenir, ils sachent prendre à temps leurs mesures pour résister quand un mouvement les menace, ou se relever quand un choc soudain les a surpris.

C'est par l'instruction, évidemment, par l'épargne, par l'assistance mutuelle, par l'habitude de se renseigner et de s'entendre; c'est par la variété des aptitudes, enfin, et par la facilité à passer d'une situation à une autre, que ces résultats peuvent être obtenus : ils le seraient demain, on peut le dire, si demain les hommes pouvaient acquérir, en

quelque façon, l'agilité des oiseaux et la mobilité des liquides. Or les machines, ne le voyez-vous pas? contribuent précisément, et contribueront de plus en plus, à procurer toutes ces ressources, et à fournir toutes ces indications. Elles ne donnent pas seulement, par leur essence même, plus de production, plus de salaire, plus de bien-être, et par conséquent plus de facilité pour épargner; elles donnent aussi, nous l'avons reconnu, plus d'instruction, plus de sagacité, plus de dignité, et par conséquent plus d'aptitude, comme plus de disposition, à prévoir et à résoudre. Elles communiquent au travail plus d'activité, plus de variété, plus de souplesse, et par conséquent plus de flexibilité au besoin. Elles vulgarisent et répandent les progrès. Elles nivellent et équilibrent les inégalités et les différences. Elles donnent au transport des personnes, comme à celui des choses et des idées, cette rapidité et cette sûreté devant lesquelles semblent s'effacer le temps et l'espace; et étendent ainsi simultanément, pour l'avantage commun, le marché des capitaux et le marché du travail. Aux informations restreintes et douteuses, aux déplacements coûteux et pénibles, elles substituent la publicité incessante, infatigable, instantanée, précise; les correspondances et les voyages rapides et à bas prix; et il

est plus aisé aujourd'hui, très-certainement, pour un simple manœuvre, de savoir si son travail est demandé à 500 lieues et de l'y porter, qu'il ne l'était, il n'y a pas bien longtemps, pour maint riche bourgeois, d'avoir des nouvelles de son père malade à dix lieues, et d'aller l'embrasser avant sa mort.

C'est dans cette voie donc, dans cette voie seule, qu'il faut marcher ; et ce n'est pas en opposant obstinément au progrès des digues impuissantes, c'est en abaissant devant le progrès tous les obstacles, toutes les entraves, qu'on atténuera de plus en plus ses inconvénients, en accroissant ses bienfaits. Ce n'est pas plus de lisières qu'il nous faut; c'est plus de liberté. Il faut que l'homme, que tout homme, soit libre de ses mouvements, comme il est responsable de son sort : il faut qu'il le soit de droit, et il faut qu'il le soit de fait; qu'il sache ce qu'il doit faire de lui-même, et qu'il soit maître d'en faire ce qu'il veut. Est-ce donc là un idéal impossible; où n'est-ce pas visiblement vers ce régime que nous allons ? N'est-ce pas à cela, malgré bien des lacunes, que tendent toutes ces choses nouvelles, ou rendues nouvelles par de nouvelles applications et de nouveaux développements : agences et journaux spéciaux de renseignement et de placement, associations de

prévoyance, d'assurance et de tempérance, correspondances multipliées, communications agrandies, enseignement de toute nature, de toute forme et de tout degré ; et le crédit plus développé et plus accessible ; et la faculté naissante enfin de se concerter et de s'entendre, sauf à se tromper ; et moins d'entraves dans les lois, et plus de zèle dans les hommes ? Notre siècle, avec ses défauts et ses vices, s'est-il donc montré si visiblement au-dessous de sa tâche ? Le chômage, cette grande plaie de l'industrie, est-il plus fréquent, plus grave, plus difficile à supporter, qu'il ne l'était au siècle dernier, ou seulement au début de celui-ci ? Est-ce hier, est-ce aujourd'hui, que, poussée par les angoisses de la faim, la population d'une grande ville est descendue en masse dans la rue, avec des drapeaux chargés de cette sinistre et navrante devise : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant* [1] ?

Combien les crises actuelles sont loin de celles-là ! Combien différents surtout sont les vœux des populations éprouvées ! Et comment, quelque porté

1. Au siècle dernier au beau temps des corporations, les mêmes misères ont plus d'une fois ensanglanté les rues de Lyon. On peut voir dans la belle étude de M. E. Levasseur sur *la France industrielle en* 1789, le détail de ces crises et de ces insurrections.

que l'on soit à la sévérité ou à la défiance, désespérer d'un temps qui a vu naître et grandir, en si peu d'années, tant d'œuvres admirables, témoignage et récompense tout à la fois de la puissance désormais irrésistible de l'initiative personnelle et de l'union, gages et prémices de l'avénement de ce règne de paix promis sur la terre aux hommes de bonne volonté : caisses d'épargne et caisses de retraites, sociétés de secours mutuels et sociétés coopératives, associations de crédit populaire et d'instruction volontaire; et la merveilleuse société des *Équitables Pionniers de Rochdale*, faisant, à force de probité et d'énergie, sortir la plus éclatante prospérité de la plus extrême misère; et ces non moins merveilleuses *Banques d'avances*, éternel honneur de M. Schultze-Delitsch et des ouvriers dociles à sa voix, qui tournent par la solidarité et la bienveillance réciproque le redoutable obstacle de la faiblesse et de l'insécurité individuelles, et, manifestant aux plus pauvres, par la plus irréfutable des démonstrations, par la pratique, quels trésors et quelle puissance ils portent en eux-mêmes, achèvent de substituer à l'énervant et décevant système de la félicité universelle et instantanée par la grâce de l'État, le viril et sûr idéal de la rédemption graduelle et méritée par l'effort personnel et par les vertus mises en commun?

Que ce mouvement si heureusement commencé se continue, qu'il se généralise, qu'il s'affermisse : que personne, « grâce à la liberté de l'industrie, » du commerce et de l'association, « n'éprouve » réellement « d'obstacle ni pour changer de lieu ni pour changer de travail; » ni pour placer ses épargnes, ni pour cultiver ses facultés; ni pour discuter isolément ou collectivement, sans violence et sans fraude, les conditions de l'emploi de ses capitaux, de ses forces et de son temps : que la justice, en un mot, soit sauve, et que chacun soit vraiment maître de de son sort; et « il est impossible, comme le disait il y a vingt ans déjà le sage M. Droz, que l'emploi des machines n'ait pas des inconvénients très-bornés, tandis que les avantages sont immenses. »

XVI

Arrêtons-nous, messieurs, sur ces paroles d'un véritable homme de sens et d'un véritable homme de bien. Qu'elles restent, s'il est possible, gravées

dans nos souvenirs comme la moralité de ces trop longs entretiens. Qu'elles nous préservent, à la vue du mal qui trop souvent frappera nos regards, de répudier le bien plus considérable qui peut-être s'y dérobe. Qu'elles nous préservent surtout de rêver je ne sais quel retour aux humiliantes et injustes réglementations dans lesquelles était emmaillottée jadis, avec le travail, cette responsalité morale qui est tout l'homme.

Oui, les machines ont des inconvénients; et quelle est donc la chose qui n'a pas les siens? Mais ces inconvénients — compensés dès le début par des avantages au moins équivalents, puisqu'elles ne prévalent que par la libre adhésion des intérêts — ne sont, dans aucun cas, autre chose qu'une épreuve passagère, souvent même, ne l'oublions pas, et de plus en plus, une épreuve en grande partie évitable. Le bien, au contraire, est permanent; il est croissant, indéfiniment croissant; et il tend à devenir universel. Faut-il, à raison du mal possible du jour présent, refuser le bien assuré de ce même jour, celui du jour suivant, et celui de tous les jours? Faut-il seulement, comme quelques-uns l'ont proposé, soumettre les inventions à un examen et à une autorisation préalables; et donner, dans l'intérêt du passé, des lisières à l'avenir? Mais ce serait ou met-

tre le génie humain en tutelle (et qui donc serait chargé de cette tutelle?) ou décréter à tout jamais l'immobilisme! Où s'arrêterait-on dans cette voie; et jusqu'où s'étendrait cette sollicitude des situations acquises?

Il s'agit de machines, dit-on. Je le sais; mais qu'entend-on par machines, dirai-je à mon tour; et s'imagine-t-on peut-être avoir tout vu quand on a fait le recensement plus ou moins exact des appareils de bois ou de fer que, dans le langage courant, on appelle de ce nom? Est-ce que toute force et tout procédé n'est pas machine, à vrai dire? Est-ce que l'âme humaine n'en est pas une, la première de toutes? Est-ce que toutes les conditions, même les plus délicates et les plus enviées, n'ont pas leurs vicissitudes et leurs crises; et la loi, parfois dure, de la concurrence et du progrès ne pèse-t-elle, par hasard, que sur les travaux de l'usine et de l'atelier? L'industriel, le commerçant, l'avocat, le médecin, l'écrivain, l'artiste, le professeur, chacun dans sa sphère éclatante ou modeste, sont-ils donc toujours assurés du lendemain? N'ont-ils jamais rien à débattre avec le talent de leur voisin ou avec les variations de la demande? Et la présence d'un nouveau venu, remplissant mieux qu'eux leur office ou le remplissant avec plus de

bonheur, n'est-elle pas bien réellement, par rapport à leur profession, comme une machine nouvelle, qui les fait passer bon gré mal gré à l'état de vieille machine?

Plaignons, messieurs, quand il y a lieu, ces inévitables déchéances; adoucissons-en, quand nous le pouvons, le coup douloureux; et faisons cela, tous tant que nous sommes, selon la mesure de nos forces, à tous les degrés de l'échelle sociale. Mais n'essayons pas d'arrêter le monde pour dispenser ceux-ci ou ceux-là de marcher; et ne renonçons pas au progrès parce qu'il coûte. La vie, il y a longtemps qu'on l'a dit, n'est pas une tente dressée pour le sommeil : elle est un combat; et malheur à qui y cherche d'autre paix que celle de la conscience satisfaite et du devoir accompli!

S'arrêter! se reposer! Mais est-ce que c'est possible? Est-ce que le mouvement, le mouvement en avant, « le mouvement fécond[1], » en toute chose, à toute heure, n'est pas la première des lois et la plus inexorable des conditions? Est-ce qu'il ne faut pas subsister, grandir, multiplier, étendre notre race sur le globe par le nombre croissant des

1. « La vie est un mouvement fécond. » Cette admirable définition est de saint Thomas d'Aquin.

unités humaines, et l'étendre davantage encore par la valeur croissante de ces unités? Est-ce que ce n'est pas un devoir; et est-ce que ce n'est pas un droit en même temps : le droit, le devoir de penser, de vouloir, d'agir, de nourrir et d'accroître en soi la flamme intérieure et de la produire au dehors? On parle de liberté. Qu'appelez-vous liberté, je vous le demande, si ce n'est cela, c'est-à-dire le respect, le respect inviolable de la personne humaine dans ses manifestations et dans ses applications légitimes? Porter atteinte à cette expansion naturelle de l'âme et du corps, n'est-ce pas positivement porter atteinte à la vie, dans son épanouissement naturel et jusque dans sa source sacrée? Et ne voyez-vous pas bien que refouler violemment une idée dans le cerveau d'un homme, retenir sa main prête à traduire cette idée en acte, ou briser l'instrument né de l'idée et de l'acte, c'est la même chose ,absolument et identiquement la même chose, que de frapper directement l'homme lui-même dans son intelligence ou dans ses membres, ou de lui ravir par la force l'argent ou le pain qu'il a obtenu par l'exercice antérieur de ses facultés et de ses organes? C'est en vain qu'on croit diviser ce qui est indivisible par essence : il n'y a pas de coup frappé sur le dehors qui ne retentisse jusqu'au plus

profond du dedans ; et quand on creuse ces choses qui semblent à tant de gens de peu de conséquence: l'arbitraire et la contrainte, on finit toujours par arriver à ces deux choses dont tout le monde a horreur, mais avec lesquelles on se plaît, en général, à penser qu'on n'a rien à démêler : le meurtre et la spoliation. Le monde en est rempli, hélas ! il faut bien le lui dire; et la liberté seule a le privilége d'en être exempte. Quiconque la respecte, quiconque la défend invariablement en toute chose, petite ou grande, est seul en droit d'avoir la conscience tranquille à cet égard et de se dire les mains vraiment pures de toute souillure du bien et du sang d'autrui.

Tâchons, messieurs, tâchons, pour notre part, de conserver ce droit dans son entier ; et pour cela acceptons, sans illusion sans doute, mais sans faiblesse, cette liberté de laquelle tout émane, à laquelle tout aboutit. Laissons grandir ces arts, ce commerce, cette industrie, qui ne sont autre chose que les émanations grandissantes de la force intérieure qui pousse l'humanité vers des destinées meilleures. Laissons passer la concurrence, qui est la justice. Et si quelquefois, dans un moment de découragement ou de faiblesse, nous nous sentions tentés de la trouver sévère et de douter de nous et

de l'avenir, appelons à notre aide, alors, pour nous soutenir contre toute défaillance, non le raisonnement seulement, mais la foi, la foi véritable, la foi de ceux qui ont lutté, qui ont craint, qui ont souffert, et qui n'ont pas cessé de croire et d'espérer. J'ai cité déjà les ouvriers typographes : je veux les citer encore, et vous m'en remercierez. On les menaçait, je l'ai dit, de la concurrence de la machine à composer ; et ils exposaient, en économistes consommés, leurs raisons pour ne pas croire encore possible, *industriellement et commercialement possible*, l'emploi de cette ingénieuse machine. Mais, sachant qu'on se trompe en pareille matière, et que les impossibilités d'hier sont les vulgarités de demain, ils ajoutaient : « le jour où cette application sera possible, quelles que soient les concessions que puissent faire les typographes, leur carrière sera brisée, ou du moins complétement transformée. *Et ce jour-là, toujours hommes de leur siècle, leur cœur sera sans haine pour la main habile qui les ruinera ; et* AVANT DE BOIRE CE CALICE BIEN AMER, ILS SAURONT L'ÉLEVER POUR SALUER LE PROGRÈS. »

Je ne cherche pas s'il n'y avait rien à opposer à ces craintes, et si le sacrifice, lorsqu'en viendra le jour inévitable, sera tel que se le représentaient les auteurs de la *Réponse à M. Jules Claye*. Je ne vois que

le sentiment qui les a inspirés, et je dis que ce sont là de belles et de nobles paroles. Je dis que ce sont de sages paroles aussi, et que c'est en acceptant ainsi le calice qu'on réussit le mieux encore à en adoucir l'amertume. Quelle meilleure preuve, en même temps, aurais-je pu produire, en terminant, de cette influence bienfaisante du travail perfectionné dont je parlais tout à l'heure et de l'élévation graduelle des hommes par l'élévation même des professions? Ah! puisque de tels sentiments commencent à pénétrer dans les ateliers ; puisqu'ils sont compris, applaudis, partagés; et qu'aux récriminations irréfléchies et aux procédés violents commencent à succéder ainsi la discussion pacifique et l'inébranlable foi au progrès..., ce n'est plus un vain rêve, sans doute, que ce régime de fraternité véritable et de mutuel respect que depuis si longtemps recommandent à l'envi la morale et la science; et je serai compris, j'en suis sûr, je serai compris de tous dans cette enceinte, si, faisant une fois encore un emprunt à un récent et excellent traité sur le SALAIRE, je répète en terminant ces simples mots, qui sont la *conclusion* de l'auteur, et qui seront la mienne :

« *Aimez-vous, aidez-vous les uns les autres ; car patrons et ouvriers, vous êtes tous frères, tous membres*

solidaires de la grande famille sociale; » j'ajoute : *De la grande famille humaine*[1].

1. *Du Salaire*, par Ch. le Hardy de Beaulieu. Voici du reste cette *conclusion* tout entière. On ne nous reprochera certainement pas cette importante citation :

« L'égoïsme aveugle et sordide, la vieille routine crient au patron :

« Maintiens l'ouvrier dans l'ignorance et dans la misère ; ré-« jouis-toi de son imprévoyance, de son inconduite, de ses vices « et de ses malheurs : c'est ainsi que tu le tiendras sous ta dé-« pendance et que tu auras le travail à bon marché. »

« D'un autre côté le socialisme, réveillant les mauvaises passions de l'ouvrier, lui crie :

« Haine au patron qui se dit ton maître, qui t'opprime et ab-« sorbe tout le produit de ton labeur ! Haine au capital qui te « tyrannise ! Haine aux machines qui t'enlèvent ton travail ! « Haine à la propriété qui rend le riche chaque jour plus riche, « le pauvre chaque jour plus pauvre ! Trahis le patron, ruine le « capital, brise les machines, brûle les ateliers du travail divisé, « pille, saccage les propriétés, et tu seras libre. »

« Ma conclusion, entièrement conforme à la morale, logiquement déduite des principes de la science, telle qu'elle est aujourd'hui admise par tous les économistes; ma conclusion dit au patron :

« Aime tes ouvriers, éloigne d'eux avec soin les causes de la « misère, veille sur leur éducation, développe en eux la morale « et la dignité par le précepte, par l'exemple; et ton bien-être « sera la conséquence du leur : car le salaire élevé, c'est le tra-« vail à bon marché. »

« Ma conclusion dit à l'ouvrier :

« Aime ton patron ; car ses intérêts bien entendus s'accordent « avec les tiens : aide-le à accroître et à conserver le capital, « instrument de bien-être et de liberté, source du salaire : ré-« jouis-toi de la propagation des machines, qui t'affranchissent

« des travaux les plus rudes; car elles profitent même à ceux « qui n'en ont pas. »

« Enfin, ma conclusion dit à tous :

« Aimez-vous, aidez-vous les uns les autres; car patrons et « ouvriers, vous êtes tous frères, tous membres solidaires de la « grande famille sociale. »

APPENDICE.

Plusieurs fois, dans le cours de ce volume, nous avons eu l'occasion de citer le paragraphe VIII du pamphlet de Bastiat : « *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*, *ou l'Économie politique en une leçon.* » Nous reproduisons ici ce chapitre en son entier. Il nous a semblé qu'on nous saurait gré de donner ainsi, après l'exposition plus développée que nous avons dû faire de la question, ce résumé à la fois net et charmant dans lequel s'en trouve, en quelque façon, condensée toute la substance.

« Malédiction sur les machines ! chaque année leur puissance progressive voue au paupérisme des millions d'ouvriers, en leur enlevant le travail, avec le travail le salaire, avec le salaire le pain ! Malédiction sur les machines ! »

Voilà le cri qui s'élève du préjugé vulgaire et dont l'écho retentit dans les journaux.

Mais maudire les machines, c'est maudire l'esprit humain !

Ce qui me confond, c'est qu'il puisse se rencontrer un homme qui se sente à l'aise dans une telle doctrine.

Car enfin, si elle est vraie, quelle en est la conséquence rigoureuse ? C'est qu'il n'y a d'activité, de bien-être, de richesses, de bonheur possibles que pour les peuples

stupides, frappés d'immobilisme mental, à qui Dieu n'a pas fait le don funeste de penser, d'observer, de combiner, d'inventer, d'obtenir de plus grands résultats avec de moindres moyens. Au contraire, les haillons, les huttes ignobles, la pauvreté, l'inanition sont l'inévitable partage de toute nation qui cherche et trouve dans le feu, le vent, l'électricité, le magnétisme, les lois de la chimie et de la mécanique, en un mot dans les forces de la nature, un supplément à ses propres forces ; et c'est bien le cas de dire avec Rousseau : « Tout homme qui pense est un animal dépravé. »

Ce n'est pas tout : si cette doctrine est vraie, comme tous les hommes pensent et inventent, comme tous, en fait, depuis le premier jusqu'au dernier, et à chaque minute de leur existence, cherchent à faire coopérer les forces naturelles, à faire plus avec moins, à réduire ou leur main-d'œuvre ou celle qu'ils payent, à atteindre la plus grande somme possible de satisfactions avec la moindre somme possible de travail, il faut bien en conclure que l'humanité tout entière est entraînée vers sa décadence, précisément par cette aspiration intelligente vers le progrès qui tourmente chacun de ses membres.

Dès lors il doit être constaté, par la statistique, que les habitants du Lancastre, fuyant cette patrie des machines, vont chercher du travail en Irlande, où elles sont inconnues, et, par l'histoire, que la barbarie assombrit les époques de civilisation, et que la civilisation brille dans les temps d'ignorance et de barbarie.

Évidemment il y a dans cet amas de contradictions quelque chose qui choque et nous avertit que le problème cache un élément de solution qui n'a pas été suffisamment dégagé.

Voici tout le mystère : derrière *ce qu'on voit* gît *ce qu'on ne voit pas*. Je vais essayer de le mettre en lu-

mière. Ma démonstration ne pourra être qu'une répétition de la précédente[1], car il s'agit d'un problème identique.

C'est un penchant naturel aux hommes d'aller, s'ils n'en sont empêchés par la violence, vers le *bon marché*, — c'est-à-dire vers ce qui, à satisfaction égale, leur épargne du travail, — que ce bon marché leur vienne d'un habile *producteur étranger* ou d'un habile *producteur mécanique*.

L'objection théorique qu'on adresse à ce penchaut est la même dans les deux cas. Dans l'un comme dans l'autre, on lui reproche le travail qu'en apparence il frappe d'inertie. Or, du travail rendu non *inerte*, mais *disponible*, c'est précisément ce qui le détermine.

Et c'est pourquoi on lui oppose aussi, dans les deux cas, le même obstacle pratique, la violence. Le législateur *prohibe* la concurrence étrangère et *interdit* la concurrence mécanique. — Car quel autre moyen peut-il exister d'arrêter un penchant naturel à tous les hommes que de leur ôter la liberté ?

Dans beaucoup de pays, il est vrai, le législateur ne frappe qu'une de ces deux concurrences et se borne à gémir sur l'autre. Cela ne prouve qu'une chose, c'est que, dans ce pays, le législateur est inconséquent.

Cela ne doit pas nous surprendre. Dans une fausse voie, on est toujours inconséquent, sans quoi on tuerait l'humanité. Jamais on n'a vu ni on ne verra un principe faux poussé jusqu'au bout. J'ai dit ailleurs : « l'inconséquence est la limite de l'absurdité. » J'aurais pu ajouter : « elle en est en même temps la preuve. »

Venons à notre démonstration ; elle ne sera pas longue.

1. Voir le chapitre VII, intitulé RESTRICTION.

Jacques Bonhomme avait 2 francs qu'il faisait gagner à deux ouvriers.

Mais voici qu'il imagine un arrangement de cordes et de poids qui abrége le travail de moitié.

Donc il obtient la même satisfaction, épargne 1 franc et congédie un ouvrier.

Il congédie un ouvrier; *c'est ce qu'on voit.*

Et, ne voyant que cela, on dit : « Voilà comment la misère suit la civilisation, voilà comment la liberté est fatale à l'égalité. L'esprit humain a fait une conquête, et aussitôt un ouvrier est à jamais tombé dans le gouffre du paupérisme. Il se peut cependant que Jacques Bonhomme coutinue à faire travailler les deux ouvriers, mais il ne leur donnera plus que dix sous à chacun, car ils se feront concurrence entre eux et s'offriront au rabais. C'est ainsi que les riches deviennent toujours plus riches et les pauvres toujours plus pauvres. Il faut refaire la société. »

Belle conclusion et digne de l'exorde!

Heureusement, exorde et conclusion, tout cela est faux, parce que, derrière la moitié du phénomène qu'*on voit*, il y a l'autre moitié qu'*on ne voit pas.*

On ne voit pas le franc épargné par Jacques Bonhomme et les effets nécessaires de cette épargne.

Puisque, par suite de son invention, Jacques Bonhomme ne dépense plus qu'un franc en main-d'œuvre à la poursuite d'une satisfaction déterminée, il lui reste un autre franc.

Si donc il y a dans le monde un ouvrier qui offre ses bras inoccupés, il y a aussi dans le monde un capitaliste qui offre son franc inoccupé. Ces deux éléments se rencontrent et se combinent.

Et il est clair comme le jour qu'entre l'offre et la demande du travail, entre l'offre et la demande du salaire, le rapport n'est nullement changé.

L'invention et un ouvrier payé avec le premier franc font maintenant l'œuvre qu'accomplissaient auparavant deux ouvriers.

Le second ouvrier, payé avec le second franc, réalise une œuvre nouvelle.

Qu'y a-t-il donc de changé dans le monde? Il y a une satisfaction nationale de plus, en d'autres termes, l'invention est une conquête gratuite, un profit gratuit pour l'humanité.

De la forme que j'ai donnée à ma démonstration, on pourra tirer cette conséquence :

« C'est le capitaliste qui recueille tout le fruit des machines. La classe salariée, si elle n'en souffre que momentanément, n'en profite jamais, puisque, d'après vous-même, elles *déplacent* une portion du travail national sans le *diminuer*, il est vrai, mais aussi sans l'*augmenter*.

Il n'entre pas dans le plan de cet opuscule de résoudre toutes les objections. Son seul but est de combattre un préjugé vulgaire, très-dangereux et très-répandu. Je voulais prouver qu'une machine nouvelle ne met en disponibilité un certain nombre de bras qu'en mettant aussi et *forcément* en disponibilité la rémunération qui les salarie. Ces bras et cette rémunération se combinent pour produire ce qu'il était impossible de produire avant l'invention : d'où il suit qu'*elle donne pour résultat définitif un accroissement de satisfactions, à travail égal.*

Qui recueille cet excédant de satisfactions?

Oui, c'est d'abord le capitaliste, l'inventeur, le premier qui se sert avec succès de la machine, et c'est là la récompense de son génie et de son audace. Dans ce cas, ainsi que nous venons de le voir, il réalise sur les frais de production une économie, laquelle, de quelque manière qu'elle soit dépensée (et elle l'est toujours), occupe juste autant de bras que la machine en a fait renvoyer.

Mais bientôt la concurrence le force à baisser son prix de vente dans la mesure de cette économie même.

Et alors ce n'est plus l'inventeur qui recueille le bénéfice de l'invention; c'est l'acheteur du produit, le consommateur, le public, y compris les ouvriers; en un mot, c'est l'humanité.

Et *ce qu'on ne voit pas*, c'est que l'épargne, ainsi procurée à tous les consommateurs, forme un fonds où le salaire puise un aliment qui remplace celui que la machine a tari.

Ainsi, en reprenant l'exemple ci-dessus : Jacques Bonhomme obtient un produit en dépensant 2 francs en salaires.

Grâce à son invention, la main-d'œuvre ne lui coûte plus que 1 franc.

Tant qu'il vend le produit au même prix, il y a un ouvrier de moins à faire ce produit spécial, *c'est ce qu'on voit;* mais il y a un ouvrier de plus occupé par le franc que Jacques Bonhomme a épargné : *c'est ce qu'on ne voit pas.*

Lorsque, par la marche naturelle des choses, Jacques Bonhomme est réduit à baisser de 1 franc le prix du produit, alors il ne réalise plus une épargne; alors il ne dispose plus de 1 franc pour commander au travail national une production nouvelle. Mais, à cet égard, son acquéreur est mis à sa place; et cet acquéreur, c'est l'humanité. Quiconque achète le produit le paye 1 franc de moins, épargne 1 franc, et tient nécessairement cette épargne au service du fonds des salaires; *c'est encore ce qu'on ne voit pas.*

On a donné de ce problème des machines une autre solution, fondée sur les faits.

On a dit : La machine réduit les frais de production, et fait baisser le prix du produit. La baisse du produit provoque un accroissement de consommation, laquelle néces-

site un accroissement de production, et, en définitive, l'intervention d'autant d'ouvriers ou plus, après l'invention, qu'il en fallait avant. On cite, à l'appui, l'imprimerie, la filature, la presse, etc.

Cette démonstration n'est pas scientifique.

Il faudrait en conclure que si la consommation du produit spécial dont il s'agit reste stationnaire ou à peu près, la machine nuirait au travail. — Ce qui n'est pas.

Supposons que dans un pays tous les hommes portent des chapeaux. Si, par une machine, on parvient à en réduire le prix de moitié, il ne s'ensuit pas *nécessairement* qu'on en consommera le double.

Dira-t-on, dans ce cas, qu'une portion de travail national a été frappée d'inertie? Oui, d'après la démonstration vulgaire. Non, selon la mienne ; car, alors que dans ce pays on n'achèterait pas un seul chapeau de plus, le fonds entier des salaires n'en demeurerait pas moins sauf : ce qui irait de moins à l'industrie chapelière se retrouverait dans l'économie réalisée par tous les consommateurs, et irait de là salarier tout le travail que la machine a rendu inutile, et provoquer un développement nouveau de toutes les industries.

Et c'est ainsi que les choses se passent. J'ai vu les journaux à 80 francs, ils sont maintenant à 48. C'est une économie de 32 francs pour les abonnés. Il n'est pas certain, il n'est pas, du moins, nécessaire que les 32 francs continuent à prendre la direction de l'industrie du journalisme; mais ce qui est certain, ce qui est nécessaire, c'est que, s'ils ne prennent cette direction, ils en prennent une autre. L'un s'en sert pour recevoir plus de journaux, l'autre pour se mieux nourrir, un troisième pour se mieux vêtir, un quatrième pour se mieux meubler.

Ainsi les industries sont solidaires. Elles forment un vaste ensemble dont toutes les parties communiquent par

des canaux secrets. Ce qui est économisé sur l'une profite à toutes. Ce qui importe, c'est de bien comprendre que jamais, au grand jamais, les économies n'ont lieu aux dépens du travail et des salaires.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

FIN.

Coulommiers. — Typ. P BRODARD et GALLOIS.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LITTÉRATURE POPULAIRE

Éditions à 1 fr. 25 c. le volume, format in-18 jésus

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 50 cent. par volume.

Aunet (Mme Léonie d'). Voyage d'une femme au Spitzberg. 1 vol.
Badin (Ad.). Duguay-Trouin. 1 vol.
— Jean-Bart. 1 vol.
Baines (Th.). Voyage dans le Sud-Ouest de l'Afrique. 1 vol.
Baker (V.-W.). Le lac Albert. 1 vol.
Baldwin. Du Natal au Zambèse. 1865-1866. Récits de chasses. 1 vol.
Barrau (Th.-H.). Conseils aux ouvriers. 1 v.
Bernard (Fréd.). Vie d'Oberlin. 1 vol.
Boileau. Œuvres complètes. 2 vol.
Bonnechose (Émile de). Bertrand du Guesclin. 1 vol.
— Lazare Hoche, 1793-1797. 1 vol.
Burton (Le capitaine). Voyage à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons. 1 vol.
Calemard de la Fayette. La Prime d'honneur. 1 vol.
— L'Agriculture progressive. 1 vol.
Carraud (Mme Z.). Une servante d'autrefois. 1 vol.
— Les veillées de maître Patrigeon. 1 vol.
Charton (Ed.). Histoires de trois enfants pauvres. 1 vol.
Conférences faites à la Gare-Saint-Jean, à Bordeaux. 2 vol.
Corne (H.). Le cardinal Mazarin. 1 vol.
— Le cardinal de Richelieu. 1 vol.
Corneille (Pierre). Chefs-d'Œuvre. 1 vol.
— Œuvres complètes. 7 vol.
Deherrypon (Martial). La Boutique de la marchande de poissons. 1 vol.
DelaPalme. Le premier livre du citoyen. 4e édition. 1 vol.
Duval (Jules). Notre pays. 1 vol.
Ernouf (Le baron). Histoire de trois ouvriers français. 1 vol.
— Jacquard, Philippe de Girard. 1 vol.
— Denis Papin, sa vie, ses œuvres (1647-1714). 1 vol.
Frank (A.). Morale pour tous. 1 vol.
Franklin. Œuvres traduites de l'anglais et annotées par Ed. Laboulaye. 5 vol.
Guillemin (Amédée). La Lune. 1 vol. illustré de 2 grandes planches et de 46 vignettes.
— La Lumière et les Couleurs. 1 vol. illustré de 71 gravures. 2e édition.
— Le Soleil. 1 vol. illustré de 58 grav. sur bois.
— Le Son. Notions d'acoustique physique et musicale. 1 vol. avec 70 fig.
Haureau (B.). Charlemagne et sa cour. 1 vol.
— François Ier et sa cour. 1 vol.
Hayes (Dr I.-I.). La mer libre du pôle. 1 vol.
Hoefer. La chimie enseignée par la biographie de ses fondateurs. 1 vol.
— Les saisons. 2 vol. illustrés.
Homère. Les beautés de l'Iliade et de l'Odyssée, traduction de M. Giguet. 1 vol.
Joinville (Le sire de). Histoire de saint Louis, texte rapproché du français moderne, par Natalis de Wailly, de l'Institut. 2e édition. 1 vol.
Jonveau (Emile). Histoire de quatre ouvriers anglais. 1 vol.
— Histoire de trois potiers célèbres (Bernard Palissy, J. Weydwood, F. Böttger). 1 vol.
Jouault (A.). Abraham Lincoln. 1 vol. avec 2 portraits.
— Washington. 1 vol. avec une carte.
Labouchère (Alf.). Oberkampf. 1 vol.
Lacombe (P.). Petite histoire du peuple français. 1 vol.
La Fontaine. Choix de fables. 1 vol.
Lanoye (F. de). Le Nil et ses sources. 1 vol.
— Le Loyal serviteur : Histoire du gentil seigneur de Bayard. 1 vol. avec portrait.
Livingstone (Charles et David). Explorations dans l'Afrique australe et dans le bassin du Zambèse. 1840-1864. 1 vol.
Lescure (M. de). Vie de Henri IV. 1 vol.
Mage. Voyage dans le Soudan occidental. 1 vol.
Meunier (Mme H.). Le Docteur au village: Entretiens familiers sur l'hygiène. 1 vol.
— Entretiens familiers sur la botanique. 1 v.
Milton et le **Dr Cheadle**. Voyage de l'Atlantique au Pacifique. 1 vol. avec 104 figur.
Molière. Chefs-d'Œuvre. 2 vol.
Mouhot. Voyage à Siam, dans le Cambodge et le Laos. 1 vol.
Muller (Eug.). La Boutique du marchand de nouveautés. 1 vol.
Palgrave (W.-G.). Une année dans l'Arabie centrale. 1 vol.
Perron d'Arc. Aventures d'un voyageur en Australie. 1 vol.
Pfeiffer (Mme Ida). Voyage autour du monde, édition abrégée par J. Belin-de Launay. 1 vol.
Piotrowski (R.). Souvenirs d'un Sibérien. 1 vol.
Poirson. Guide-Manuel de l'Orphéoniste. 1 v.
Racine (Jean). Chefs-d'Œuvre. 2 vol.
Reclus (E.). Les Phénomènes terrestres. 2 v.
Rendu (Victor). Principes d'agriculture. 2e édition. 2 vol. avec vignettes.
— Mœurs pittoresques des insectes. 1 vol.
Shakespeare. Chefs-d'Œuvre. 3 vol.
Speke (Journal du capitaine John Hanning). Découverte des sources du Nil. 1 v.
Thévenin (Evariste). Cours d'économie industrielle. 7 vol.
Chaque volume se vend séparément.
— Entretiens populaires. 6 vol.
Chaque volume se vend séparément.
Vambéry (Arminius). Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale. 1 vol.
Véron (Eugène). Les Associations ouvrières en Allemagne, en Angleterre et en France. 1 vol.
Wallon (de l'Instit.) Jeanne d'Arc. 1 vol. 1 fr.

70 — Paris. Imp. Laloux fils et Guillot, 7, rue des Canettes.